

DMITRI PERCHINE

**L'ÉPOPÉE DU BARON
UNGERN-STERNBERG
EN MONGOLIE**



*Mémoire d'un témoin sur le temps des troubles
en Mongolie-Extérieure (1919-1921)*

Traduit du russe & présenté par Dany Savelli



**Éditions
la Lanterne magique**

*L'épopée du baron Ungern-Sternberg
en Mongolie*

*Mémoire d'un témoin sur le temps des troubles
en Mongolie-Extérieure (1919-1921)*

Dmitri Perchine

L'épopée du baron Ungern-Sternberg
en Mongolie

*Mémoire d'un témoin sur le temps des troubles
en Mongolie-Extérieure (1919-1921)*

Traduit du russe & présenté par Dany Savelli

L'éditeur remercie vivement Marc Alaux et Dany Savelli qui lui ont fait découvrir le récit de Dmitri Perchine.

Il remercie chaleureusement Marie-Lise Beffa (Paris VIII) et Marie-Dominique Even (CNRS) d'avoir contribué à la rédaction des notes du récit de Dmitri Perchine et d'avoir bien voulu relire les translittérations du chinois et du mongol.

Ouvrage publié avec le concours du Centre régional du livre de Franche-Comté
et de la Région de Franche-Comté

Éditions La Lanterne Magique, 38 A rue Narcisse Lanchy 25000 Besançon.

E. mail: editionslalaternemagique@wanadoo.fr

Site internet: <http://lalanternemagique.free.fr>

Nota Bene

Le témoignage de Dmitri Perchine, dont le manuscrit intitulé *Mémoires d'un témoin sur le temps des troubles en Mongolie-Extérieure* est conservé à la Fondation Hoover à Standford, a été édité en 1999 par Inessa Lomakina aux Éditions Agni à Samara sous le titre *Le Baron Ungern, Ourga et Altan-Bulag*. La présente traduction est une traduction revue et corrigée de la version parue dans un supplément des numéros 45 et 50 de la revue *Anda* (2002-2003). Les notes d'Inessa Lomakina, traduites ici, ont été complétées par Marie-Lise Beffa et Marie-Dominique Even (CNRS); toutes deux ont, de plus, revu les translittérations du chinois et du mongol. Les notes qui sont proprement du traducteur sont suivies de la mention « *N.d.T.* ».

Préface

En publiant en 1999 les *Mémoires d'un témoin sur le temps des troubles en Mongolie-Extérieure*, l'historienne Inessa Lomakina a rendu accessible à un large lectorat un témoignage fondamental sur les menées du Komintern en territoire mongol et sur le fameux baron Roman von Ungern-Sternberg. Il est significatif d'ailleurs que la biographie de référence de ce personnage légendaire parue à Moscou en 1993¹ soit dans une large mesure fondée sur le texte de Dmitri Perchine.

De ce dernier que savons-nous? Né en 1861 d'une mère issue d'une riche famille de marchands sibériens et d'un père qui, sous l'impulsion de sa rencontre avec les décembristes², avait fondé plusieurs journaux, Dmitri Perchine devint dès l'âge de vingt ans membre de la prestigieuse Société de Géographie de l'Empire russe. Passionné de théâtre, comédien à ses heures, il fut à la fois un journaliste, un botaniste, un ethnologue fin connaisseur du chamanisme et du bouddhisme tibétain. « Nul spécialiste de l'histoire mongole du tournant des XIX^e et XX^e siècles ne saurait négliger ses travaux parus dans les revues sibériennes de l'époque », estime Inessa Lomakina.

1. Leonid Juzefovič, *Samoderžec pustyni. Fenomen sud'by barona R.F. Ungern-Sternberga* [Le tyran du désert. Le destin exceptionnel du baron R. F. Ungern-Sternberg], Moscou, Ellis Lak, 1993, 272 p.

2. On désigne par « décembristes » (ou « décabristes ») des membres de la noblesse qui, en décembre 1825, tentèrent à Saint-Pétersbourg de fomenter un soulèvement militaire contre Nicolas I^{er}. Un certain nombre d'entre eux fut exilé en Sibérie où leur présence eut des conséquences importantes sur la vie intellectuelle de cette région.

À Irkoutsk, Dmitri Perchine œuvre pour l'éducation des jeunes Bouriates, ce qui lui vaut d'être anobli par le souverain spirituel de la Mongolie, le Bogdo Ghegheen, et de recevoir le titre de Prince de quatrième rang. En 1915, il est nommé directeur de la Banque nationale mongole fondée l'année même à Ourga en vue de défendre les intérêts russes en Mongolie. Mais déjà les événements se précipitent en Europe : la guerre, qu'on avait pensée brève, s'intensifie et emporte le régime tsariste en février 1917. Perchine assiste alors en spectateur aux événements qui embrasent à son tour la Mongolie : fin de l'autonomie mongole avec la venue du général chinois Xu en octobre 1919 ; relève de ce même général l'année suivante, lorsque la clique pro-japonaise auquel il appartient est battue à Pékin et que les autorités chinoises prennent conscience de l'arbitraire le plus total qui règne à Ourga ; prise de la ville en février 1921 par un général blanc jusque-là inconnu, le baron Ungern-Sternberg ; naissance d'un parti bolchevique mongol dans la petite ville frontalière de Kiakhta et installation en juillet 1921 d'un gouvernement communiste inféodé à Moscou.

Perchine demeure à Ourga jusqu'en 1927, quand, atterré par la « bolchevisation » du pays, il se résigne à émigrer en Chine. Là, malgré la détresse morale et matérielle dans laquelle il se retrouve, il poursuit son travail d'investigation sur le rôle joué par le Komintern dans les événements survenus en Mongolie. En 1933, à la demande d'un de ses amis, Ivan Serebrennikov, camarade d'exil qui s'est fixé pour but de recueillir les témoignages sur la guerre civile en Sibérie, Perchine commence la rédaction de ses mémoires. Le manuscrit est achevé début 1934 et remis à Serebrennikov. Celui-ci s'en inspire pour rédiger les chapitres consacrés à Ungern de son livre sur les armées blanches³ et tente en vain d'en obtenir la parution aux États-Unis. Finalement, il confie

3. I. I. Serebrennikov, *Velikij otxod. Razsejanie po Azii belyx Russkix Armij* [La Grande Retraite. La dispersion des Armées blanches de Russie à travers l'Asie], Kharbine, Izd. M. V. Zajceva, 1936, 263 p.

le manuscrit de Perchine à la Fondation Hoover avec laquelle il est en relation. Quant à Perchine, veuf depuis plusieurs années, il meurt en avril 1936 dans un hôpital de Pékin. Son fils unique, Oleg, un musicien talentueux mais drogué et alcoolique, est décédé dans la même ville, quatre ans plus tôt, à l'âge de 32 ans.

*

Les Mémoires d'un témoin sur le temps des troubles en Mongolie-Extérieure évoquent les années 1919 à 1921, quand la guerre civile russe opposant partisans du tsar et bolcheviks déborde les frontières et se joue aussi en terre mongole. Ils rendent compte de la fascinante épopée d'Ungern-Sternberg, mais aussi de la formation dans la petite ville chinoise de Maimaicheng face à Kiakhta à la frontière russo-mongole d'un groupe révolutionnaire qui, placé sous la houlette du Komintern, devait donner naissance au parti communiste mongol. Dans ses mémoires, Perchine tente d'expliquer comment le communisme, « ce mal terrible, qui aujourd'hui ronge notre patrie, notre malheureuse Russie », en est venu à grignoter à son tour le pays mongol voisin. Pour cet homme que le régime instauré par les agents du Komintern a contraint à l'exil, l'explication relève du paradoxe : c'est Ungern-Sternberg, anti-bolchevique féroce, qui a été à son insu l'une des causes déterminantes de la victoire communiste ; en chassant les Chinois de Mongolie-Extérieure et en s'installant à Ourga, il a fourni aux bolcheviks un excellent prétexte pour entrer dans ce pays et pour accéder à cette Chine immense où ils rêvaient d'exporter leur doctrine.

*

Pour évoquer le baron Ungern-Sternberg, Perchine se fonde exclusivement sur ses souvenirs, sur ce qu'il a vu et ce qu'il a entendu. On admirera au passage l'insistance avec laquelle il place la rumeur au centre de la lutte qui opposa Chinois, Blancs et Rouges sur le territoire mongol. N'est-ce pas en effet par les bruits qu'il répand à Ourga, qu'Ungern

peut chasser l'importante garnison chinoise installée dans la ville? Et n'est-ce pas parce qu'aucune rumeur précise ne lui parvient d'Altan-Bulag qu'il part vers la Transbaïkalie et abandonne la capitale mongole aux bolcheviks? Du moins est-ce ainsi que Perchine comprend les événements qui se déroulent sous ses yeux à Ourga et plus loin, aux frontières septentrionales de la Mongolie. Et s'il se réfère à un témoignage écrit, celui de Ferdynand Ossendowski, paru à New York en 1922 sous le titre *Bêtes, hommes et dieux*⁴, c'est pour lui dénier toute validité historique. Pour Perchine, aucun témoignage sur le drame qui a eu lieu en Russie et en Mongolie ne supporte d'enjolivement littéraire qui rehausserait les actes de son auteur et viserait finalement à lui assurer un succès de librairie considérable comme celui que connaîtra *Bêtes, hommes et dieux*. Conscient de la valeur historique de ses mémoires, Perchine retranscrit sans fioriture aucune les événements survenus douze ans plus tôt à Ourga. Quant à sa façon d'intervenir à titre d'« auteur » et beaucoup plus rarement en son nom propre, elle révèle une forme de discrétion qui trahit à la fois son embarras à se mettre en avant et un souci d'objectivité le contraignant comme malgré lui à signaler la part qu'il prit aux événements. En outre, comme tout historien se devrait de le faire, Perchine ne cherche pas à masquer le point de vue qui est le sien, à savoir celui d'un anti-bolchevique passablement sinophobe.

Il résulte de ce qui vient d'être dit que les *Notes d'un témoin sur le temps des troubles en Mongolie-Extérieure* contrastent fortement avec le récit flamboyant d'Ossendovski. Cela est d'autant plus vrai que Perchine n'a eu ni le temps ni l'opportunité de préparer ces mémoires pour la publication. Les dates imprécises des événements, certaines contradictions, les multiples redites, parfois même un désordre déconcertant dans l'agencement des faits, enfin un style négligé avec un

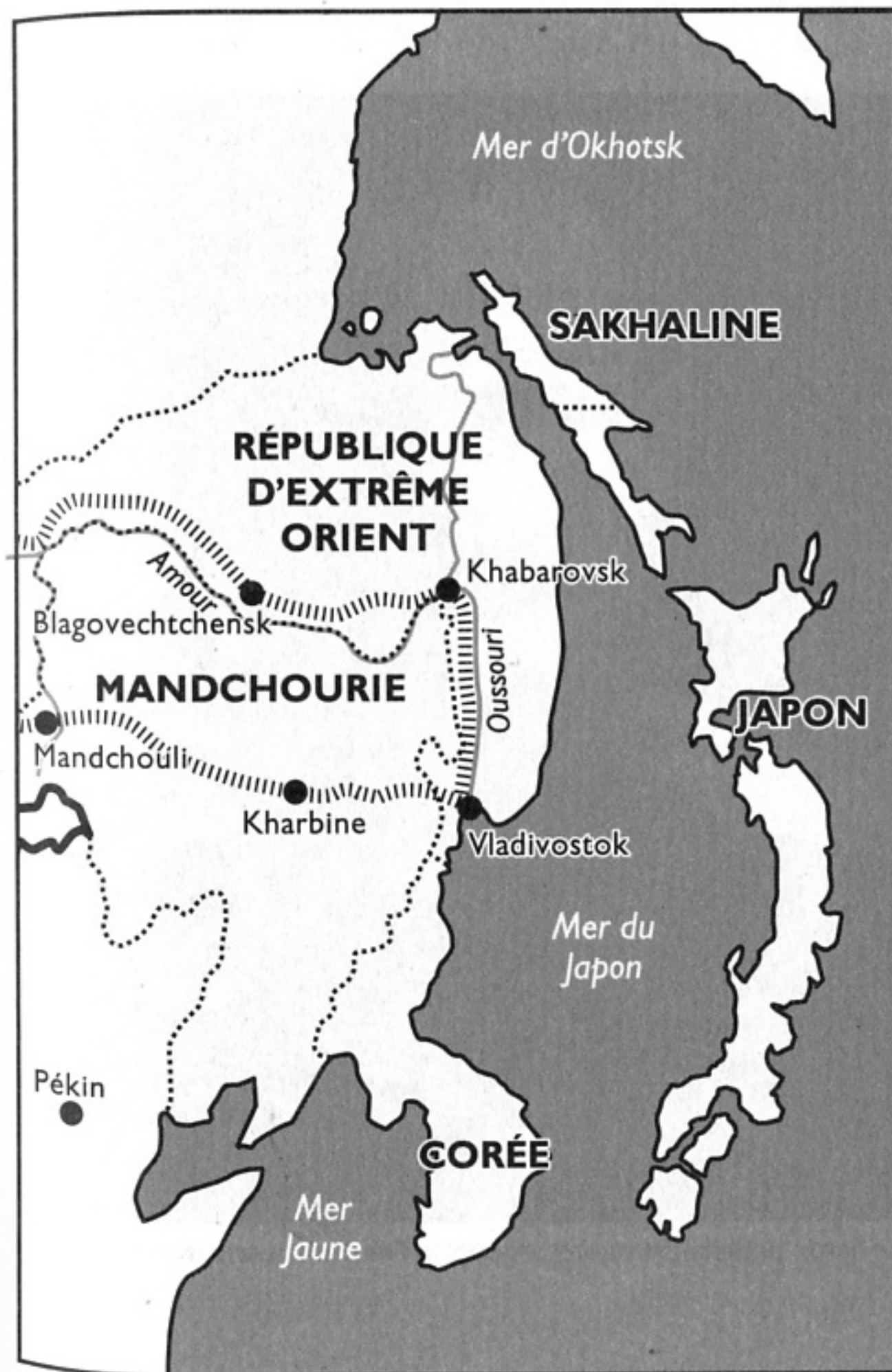
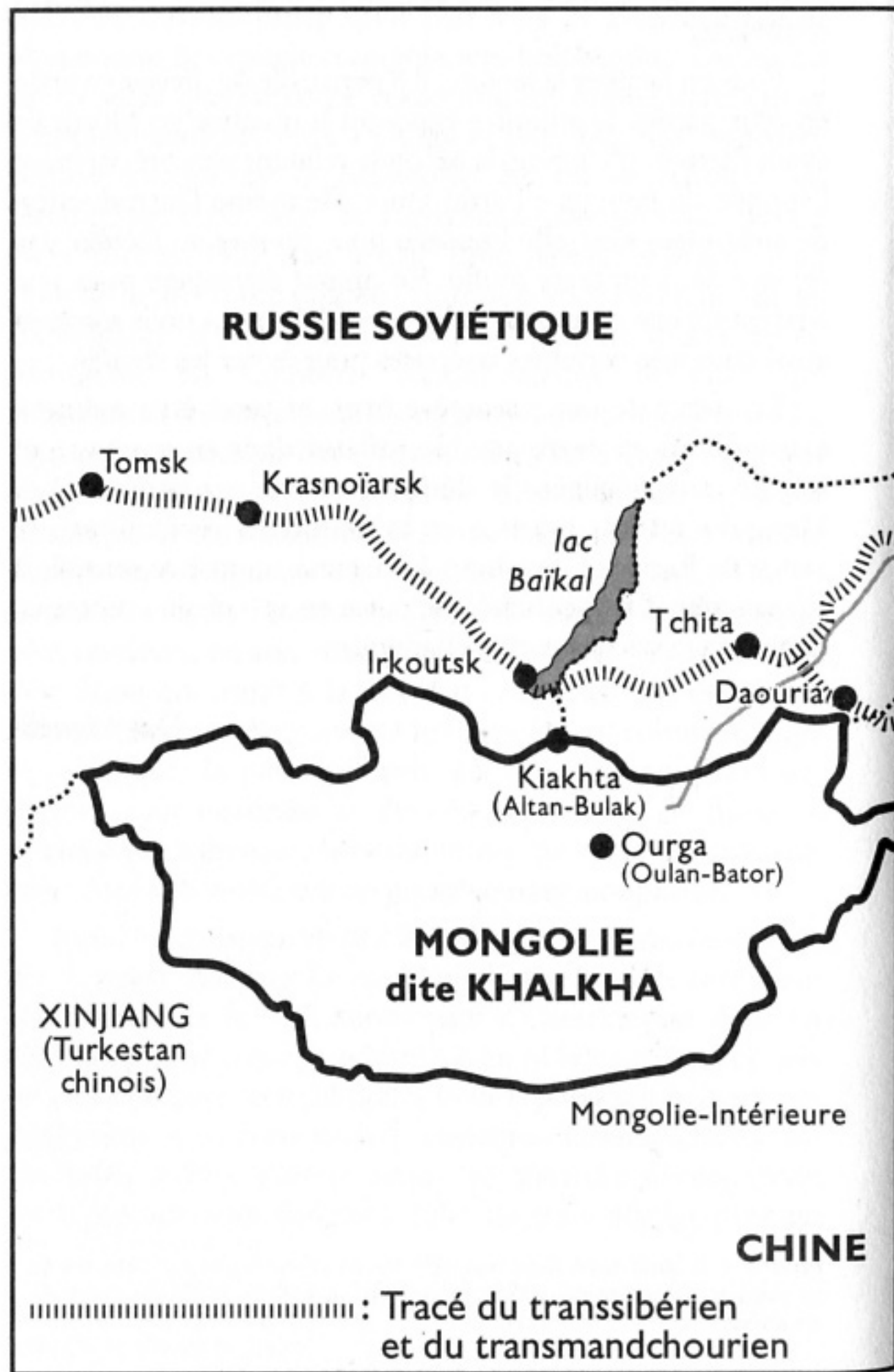
4. Ferdynand A. Ossendowski, *Beasts, Men and Gods*, New York, E. P. Dutton & company, [c1922], xii-325 p. En français: *Bêtes, hommes et dieux*, trad. de Robert Renard, Paris, Plon, [1924], 275 p. Dernière réédition en français en 2006 (Paris, Éd. de la Loupe).

recours exagéré aux proverbes et aux expressions familières attestent que le texte a été écrit d'un seul jet et n'a pas été retravaillé.

Pour en faciliter la lecture, il a paru utile de diviser ce texte en deux parties, la première exposant la situation en Mongolie avant l'arrivée d'Ungern, la seconde relatant plus précisément l'épopée du fameux « baron fou ». De même l'introduction de sous-titres s'est-elle imposée pour donner au lecteur des repères dans un texte touffu. En optant davantage pour une adaptation que pour une traduction fidèle, nous nous sommes aussi autorisée certaines coupures pour éviter les redites.

En dépit de son caractère brut, et peut-être même à cause de lui, ce texte semble refléter dans sa structure et son écriture négligées le dérèglement de ces années où la Mongolie fut aux prises avec la tourmente révolutionnaire venue de Russie et de Chine. Le lecteur saura être sensible à ce caractère d'authenticité que porte en sa « chair » même ce témoignage sur des temps chaotiques.

Dany Savelli





Le baron Ungern-Sternberg pendant la Première guerre mondiale

PARTIE I

**La Mongolie à la veille de la prise d'Ourga
par la division
du baron Ungern-Sternberg**

Trois périodes de l'histoire mongole

À en croire les anciens d'Ourga, l'ensemble des événements qui décida du destin de la Mongolie-Extérieure (ou pays Khalkha¹) se scinde en trois périodes.

Si un habitant d'Ourga vous dit : « Cela s'est produit avant l'autonomie mongole », comprenez qu'il vous parle de cette époque troublée lorsque la Chine fit de la Mongolie une province frontalière et lorsque, pour la première fois dans son histoire, cette dernière fit appel à la Russie voisine pour l'aider à lutter contre l'annexion chinoise. La Russie accorda alors son « autonomie » au pays Khalkha et, de cette façon, lui évita d'être sinisé avec toutes les conséquences qui auraient pu en résulter².

Par contre, si on vous dit : « Cela s'est passé du temps du baron ou juste avant qu'il ne vienne », alors comprenez par là qu'on vous parle de la venue inattendue du baron Ungern³ qui, avec sa division, chassa d'Ourga – la capitale de Sa Sainteté le Djebtsoundamba-Khoutoukhtou⁴ – la garnison commandée par le général Xu Shuzheng⁵.

1. Depuis le XVI^e siècle, Khalkha – qui signifie « bouclier » en mongol – désigne la Mongolie-Extérieure. Les Khalkhas, peuple apparu à l'époque de Gengis Khan, y sont majoritaires.

2. La dynastie mandchoue des Qing gouverna la Mongolie de 1691 à 1911. En novembre 1911, profitant de la situation révolutionnaire en Chine, la Mongolie, qui était soutenue par la Russie, proclama son indépendance.

3. Sur ordre d'Alexandre Kerenski (1881-1970), président du Gouvernement provisoire à Petrograd, Roman von Ungern-Sternberg (1885-1921) rejoint Semionov en Transbaïkalie et devient commandant de la division de cavalerie asiatique. En 1920, il se sépare de Semionov et passe en Mongolie.

4. Djebtsoundamba-Khoutoukhtou (1869-1924) : huitième « Bouddha vivant » (réincarnation) et chef de l'Église bouddhique de Mongolie-Extérieure. Né au Tibet, il vint enfant en Mongolie et fut intronisé grand khan le 16 décembre 1911. Le 2 janvier 1920, lors de la cérémonie consacrant la fin de l'autonomie mongole, le général Xu Shuzheng le força à s'incliner trois fois devant un portrait du président chinois placé sur le trône. Par la suite, le Bogdo ne protesta pas contre les répressions menées par les communistes mongols. On a laissé de lui le portrait d'un aveugle ivrogne et débauché qui alla même jusqu'à se marier.

5. Xu Shuzheng (1880-1925) fut surnommé « Le Petit Xu » pour le distinguer du président chinois Xu Zhe-chan. Pro-japonais, il collabora avec Zhang Zuolin et fut assassiné en 1925.

Membre du club japonophile Anfu⁶, le Petit Xu, comme on l'appelait, avait été envoyé par Pékin afin de transformer la Mongolie en une province-tampon qui protégerait les terres chinoises des velléités russes de tous ordres. Bien sûr, il avait été aussi chargé de déclarer nul et non avenu l'accord de 1915 signé à Kiakhta par la Chine, la Russie et la Mongolie sous prétexte que les Mongols, en acceptant la proposition de l'ataman Semionov⁷ de prendre part à la création d'un gouvernement panmongol en Asie centrale⁸, n'auraient pas respecté les clauses du traité. L'abolition de l'autonomie mongole avait été décidée à l'avance par Pékin comme le prouve le fait que le Petit Xu se rendit à Ourga avec une division de douze mille hommes, une multitude de fonctionnaires et d'importantes réserves d'argent en vue d'ouvrir deux nouvelles banques et de créer différentes institutions pour diriger le pays mongol⁹.

6. Il ne s'agit pas d'un club mais plus exactement d'une clique qui se constitua à Pékin. Après sa dissolution par le président Xu Zhe-chan en août 1920, Xu Shuzheng, qui en était un des chefs, dut quitter la Mongolie et rentrer à Pékin.

7. Gregori Semionov (1890-1946) : élu en 1919 *ataman* (chef de l'Armée des cosaques) de Transbaïkalie, il devint à partir de janvier 1920 commandant des armées blanches de Sibérie. Soutenu par les Japonais, il eut pour projet de réunir au sein d'un État mongol les peuples de Sibérie, du Tibet et de Mandchourie du Nord. En raison de l'avancée des bolcheviks, il fut contraint de se retirer dans la région du Littoral en octobre 1920. En juin 1922, après un voyage aux États-Unis, au cours duquel il eut lors d'un procès retentissant à se défendre de l'accusation d'avoir dilapidé l'or du régime tsariste, il rentra en Extrême-Orient et vécut en Chine et au Japon. Durant la période d'occupation japonaise de la Mandchourie, il proposa de former des émigrés Blancs et assura qu'à son appel, cent mille Mongols le rejoindraient. Lorsqu'en 1945, les Soviétiques entrèrent en Mandchourie, Semionov fut arrêté. Accusé d'« avoir dirigé des organisations antisoviétiques de gardes blancs », il fut exécuté. La demande de réhabilitation faite à son sujet en 1994 a été déboutée par la commission militaire du Conseil suprême de la Fédération de Russie.

8. Lors de la conférence qui eut lieu entre les 25 février et 6 mars 1919 à Daouria près de Tchita, l'ataman Semionov proposa de créer un nouvel État mongol regroupant la Mongolie-Intérieure, la Mongolie-Extérieure, le Barga et la Bouriatie. Le Japon promit secrètement son aide à ce gouvernement. À la fin mai 1919, Semionov envoya à Ourga une députation pour annoncer que si la Mongolie-Extérieure acceptait de participer à cet État, alors le Bogdo serait nommé président du gouvernement de Grande Mongolie, sinon, Bouriates et Mongols devraient eux-mêmes chercher un soutien auprès des princes et auprès du peuple de Mongolie-Intérieure.

9. Xu Shuzheng exigea du Bogdo et de son gouvernement qu'ils demandent par écrit l'annulation de l'autonomie mongole. Cette demande fut remise à

Enfin, si on vous dit, en poussant un lourd soupir, que « c'est arrivé » ou que « cela a lieu aujourd'hui encore en Mongolie-Extérieure à l'époque des bolcheviks », alors comprenez qu'on évoque devant vous la situation déplorable dans laquelle se trouve actuellement la prétendue « République de Mongolie populaire » devenue, en réalité, une partie des Soviets surveillée par la Guépéou¹⁰ ; on y envoie *ad patres* tous ceux qui laissent échapper la moindre parole contre le bolchevisme et les bolcheviks.

En un mot, tout le pays Khalkha est terrorisé à l'extrême. Les points frontaliers sont placés sous haute surveillance et « pas un animal, ni même un corbeau ne passerait à travers les barrières¹¹ ». Le simple Mongol ne peut pénétrer avec son troupeau en Mongolie-Intérieure ni y installer sa yourte car le pays est devenu une sorte de province chinoise où presque tous les hommes qui détiennent le pouvoir marchent « main dans la main » avec les bolcheviks.

Digression sur le maréchal Feng Yuxiang

Le fameux maréchal Feng Yuxiang¹², ce général « chrétien » dont il est souvent question, en est un exemple ; il se cramponne aux bolcheviks... Déjà en 1923 et 1924, il a aidé le

Pékin le 17 novembre 1919 et cinq jours plus tard, la Chine annonçait officiellement la fin de l'autonomie mongole.

10. Guépéou : nom de la police politique soviétique qui en 1922 remplaça la Tcheka. En 1923, elle fut rebaptisée Oguépéou et en 1934, elle fut absorbée au sein du NKVD. (N.d.T.)

11. Il s'agit vraisemblablement d'une citation d'un conte russe. (N.d.T.)

12. Feng Yuxiang (1882-1948) : après avoir pris part à la révolte des Boxers, il entre dans l'armée impériale chinoise. En 1910, il est condamné à la prison à perpétuité pour avoir participé à un mouvement en faveur de l'instauration de la république. Il est libéré lors de la révolution de 1911. Sous l'impulsion de sa femme, il se convertit au christianisme et encourage ses soldats à en faire autant. Moscou, qui voit en lui un des seuls militaires chinois à même de s'opposer à Chang Kaï-chek (Jiang Jieshi), lui accorde des aides importantes. Mais en 1927, à la suite de Chang Kaï-chek précisément, Feng Yuxiang marche contre les communistes. Trois ans plus tard, toujours aussi imprévisible, il se rebelle contre Chang Kaï-chek. De 1937 à 1945, il lutte contre les Japonais. En 1946, il part aux États-Unis et périt deux ans plus tard dans l'incendie survenu sur le bateau qui le ramène en Chine.

Komintern¹³ et les bolcheviks d'Ourga à faire venir de Chine *via* Kalgan¹⁴ des armes et des munitions, ainsi que des instructeurs, et, bien entendu, des écrits de propagande. Même ses fils ont été éduqués à Moscou. À présent, Feng Yuxiang a l'intention de s'installer dans l'actuelle province de Tchakhar (ancienne Mongolie-Intérieure¹⁵), pour, à travers le pays Khalkha, conserver des contacts avec les Soviets et y établir une solide base communiste. Une chose est sûre : s'il avait régné sur cette province, alors pas un seul Mongol ne se serait décidé à fuir le pays Khalkha pour s'y réfugier.

À ce sujet, la réponse que l'état-major de Feng Yuxiang fit au directeur de la filiale de la Compagnie britannique de tabac à Kalgan est éloquente. Il se trouve en effet que l'été dernier (1933¹⁶), le directeur de cette compagnie s'est adressé à Feng Yuxiang pour déplorer le comportement arrogant de ses soldats ; ceux-ci cherchaient alors à occuper l'établissement de la Compagnie, le trouvant pratique et confortable. On lui répondit qu'étant donné que sa Compagnie était une représentante à la fois du capitalisme et d'un pays impérialiste favorable à la bourgeoisie, l'état-major ne jugeait pas le comportement des soldats contraire à la loi et ne pouvait donc prendre aucune mesure contre eux. Ce n'est qu'une fois que le directeur eut déclaré qu'il allait s'adresser à l'ambassadeur britannique que les soldats furent expulsés des bâtiments occupés par la Compagnie britannique de tabac.

Cet incident advint à l'époque où Feng Yuxiang s'était proclamé commandant en chef des forces armées du

13. Le Komintern (ou Troisième Internationale) fut créé en mars 1919 par Lénine et dissout en 1943 par Staline. Sergueï Borisssov fut le premier représentant de cette organisation en Mongolie.

14. Kalgan (mong. *khalgaan* : porte ; nom chinois : Zhangjiakou) : ville située à deux cent cinquante kilomètres au sud-ouest de Pékin. Elle tenait un rôle central dans le commerce entre la Chine et la Mongolie.

15. Au moment où Perchine écrit ces lignes, la Mongolie-Intérieure n'existait plus. Elle avait été dissoute en 1928 et remplacée par quatre provinces sur le modèle des provinces chinoises : Tchakhar, Suiyuan, Jehol et Ningxia. Ce n'est qu'après la victoire des communistes en Chine que la région reprend ce nom, devenant la « région autonome de Mongolie-Intérieure ».

16. Rappelons que c'est en 1933 que Perchine rédige ses mémoires. (N.d.T.)

Tchakhar. Quoiqu'il s'agisse d'un incident négligeable, il montre bien la ligne politique suivie par le général. Et si ses soldats se comportent ainsi à l'égard des Européens, alors qu'en est-il avec les Chinois, sans défense ou presque ; avec eux, bien sûr, on ne prend pas de gants...

Cette digression au sujet de Feng a pour but de souligner la clairvoyance des bolcheviks, qui, bien avant de s'emparer de la Mongolie, se préparaient déjà à implanter le communisme en Chine. Pour parvenir à leurs fins, ils choisissaient des hommes dans leur genre, des hommes pour qui l'honnêteté, la droiture et les autres qualités morales n'étaient que des préjugés « bourgeois », des hommes qui, même aux yeux des « généraux » chinois, passaient pour des provocateurs et des traîtres professionnels prêts à tout pour faire du profit. Cet été toujours, Feng a aussi déclaré l'écume aux lèvres qu'il donnerait sa vie pour la Chine et que, revolver à la main, il se battrait avec sa garde personnelle « jusqu'à la dernière goutte de sang » pour empêcher Kalgan d'être envahi par les Japonais. De plus, a-t-il précisé, il planifiait de reprendre Dolonnor. En fait, à Dolonnor, il n'y avait déjà plus aucune troupe japonaise et, bien entendu, Feng s'est bien gardé d'y montrer le bout de son nez. Par contre, au même moment, il y envoyait un mandataire pour entrer en pourparlers avec les Japonais et passer un accord au sujet de Djekhal de Tchahar. Le gouvernement de Nankin¹⁷, qui a eu vent de tout cela, s'est contenté de chercher à écarter Feng de Kalgan.

La venue en Mongolie du bolchevik Ivan Maïski

En 1918 ou 1919, bien avant qu'Ungern n'entrât en Mongolie, les bolcheviks, sans regarder à la dépense, envoyèrent en reconnaissance Ivan Maïski¹⁸ (je n'ai pas retenu son vrai nom ;

17. C'est à Nankin que fut constituée en mai 1921 la République de Chine avec comme président Sun Yat-Sen.

18. Ivan Maïski, de son vrai nom Liakhovetski (1884-1975), fut de 1922 à 1929, ambassadeur en Finlande puis, de 1932 à 1943, ambassadeur en Grande-

son père était médecin militaire à Omsk; lui a été ambassadeur en Finlande, il l'est à présent à Londres). L'on ne possédait alors aucune statistique sur la Mongolie et Maïski, qui disposait d'une somme considérable, put acquérir à Ourga les résultats du recensement que le gouvernement mongol venait juste d'effectuer. Ce recensement fournissait des statistiques sur le bétail ainsi que des données économiques portant notamment sur les taxes douanières; même si les chiffres étaient approximatifs, voire parfois douteux, au moins constituaient-ils un matériau précieux compte tenu de l'absence totale d'informations sur l'économie mongole.

Il y eut toute une période où les bolcheviks sondèrent ainsi le terrain en réfléchissant à la façon de transformer la Mongolie en une base à partir de laquelle répandre les idées du Komintern jusqu'en Chine, bref à la façon de faire de ce pays une sorte de plaque tournante pour les communistes, les instructeurs, les armes, les textes de propagande et autres. Il suffisait d'écouter Maïski et surtout son entourage – des néophytes recrutés par lui lors de son séjour à Ourga – pour deviner les projets des bolcheviks.

Mais le temps passait. En Mongolie, les rumeurs les plus troubles et les plus contradictoires couraient. Le gouvernement mongol, fortement embarrassé, ne savait quelle attitude adopter. D'un côté, c'étaient les Chinois qui menaçaient, de l'autre les bolcheviks. Des bruits parvinrent à Ourga selon lesquels, vers juin 1919, toute la Sibérie jusqu'au Baïkal était passée aux mains des communistes.

Les bolcheviks, qui avaient sauvagement assassiné le tsar Nicolas II à Ekaterinbourg¹⁹, effrayaient les Mongols. Bien que ces derniers disposassent de peu d'information à leur sujet, le mot d'ordre « vole ce qui a été volé » lancé contre les classes

Bretagne. Il a raconté son séjour en Mongolie dans *Sovremennaja Mongolija* [La Mongolie moderne], paru à Irkoutsk en 1921 et réédité en 1960 à Moscou sous le titre *Mongolija nakanune revoljucii* [La Mongolie à la veille de la révolution].

19. L'assassinat du tsar et de la famille impériale eut lieu dans la maison du marchand Ipatiev à Ekaterinbourg le 17 juillet 1918.

aisées ainsi que de nombreux autres points du programme bolchevique leur faisaient peur. D'un autre côté, ils ne s'attendaient à rien de bon de la part des Chinois.

Ils s'adressèrent au diplomate russe A. Orlov²⁰ pour lui demander conseil. Ce dernier les mit en garde contre le danger que représentait le bolchevisme et estima que si de deux maux il fallait choisir le moindre, alors, compte tenu de la situation, mieux valait la venue des troupes chinoises.

En 1919, les Chinois contraignirent finalement les Mongols à laisser le Petit Xu et une troupe de quelque douze mille soldats entrer en grande pompe dans Ourga. Dans un premier temps, le Petit Xu mit fin à l'autonomie mongole, réorganisa l'administration du pays et fonda deux banques, la Banque frontalière et la Banque de Chine²¹. Il fit son possible pour pénétrer les méandres de l'administration mongole et recruter parmi les Mongols des hommes à sa convenance. Il employa comme conseiller le ministre des Affaires étrangères de la Mongolie autonome, Tserendordj²², qui avait étudié dans les *yamen*²³ des *amban* (« Résidents ») chinois. C'était un sinophile fier d'être un adepte de la paperasserie chinoise et, bien entendu, fort sceptique à l'égard de tout ce qui était russe. Il se tenait sur ses gardes et s'efforçait de se rendre indispensable, mais il essayait autant que faire se peut de défendre les intérêts mongols. En un mot, il était « assis entre deux chaises », position risquée s'il en est. Finalement, il lui

20. Après la révolution, A. Orlov refusa de suivre les directives de Moscou et se plaça sous l'autorité de Sazonov, ministre du tsar émigré à Paris, et de l'amiral Koltchak alors à Omsk.

21. Xu Shuzheng arriva à Ourga en novembre 1919. L'argent des deux banques évoquées ici tomba aux mains de l'armée d'Ungern.

22. Tserendordj (1868-1928): célèbre politicien de Mongolie. En 1915, il participe en tant que ministre des Affaires étrangères à la conférence tripartite de Kiakhta. D'abord au service des républicains chinois, il fait partie ensuite du gouvernement instauré par Ungern puis travaille avec les révolutionnaires mongols et avec le Komintern. En novembre 1921, il prend part à la délégation qui, avec Sükhbaatar, se rend auprès de Lénine. En 1923, il est nommé Premier ministre de Mongolie.

23. *Yamen*: siège administratif et résidence du mandarin local sous la dynastie Qing.

fallut obéir entièrement à Xu et faire son deuil de l'autonomie mongole.

Les premiers jours du Petit Xu à Ourga

Dès les premiers jours de son arrivée à Ourga, Xu chercha à se rendre populaire auprès des Mongols. Il organisa des spectacles et tenta d'afficher sa « culture » européenne. Chez lui, le soir, il pianotait des morceaux sur son piano, des symphonies inaudibles, pour ne pas dire pire. Les fonctionnaires qui étaient à ses ordres essayèrent d'organiser un semblant de club et se mirent en quête d'un billard.

Le peuple observait tout cela en silence, bien sûr, tandis que les nobles préféraient se retirer chez eux « le plus loin possible du péché ».

Le Petit Xu faisait parfois preuve d'un orgueil démesuré. Ainsi tenait-il pour quantité négligeable l'agent diplomatique russe ou du moins feignait-il de ne pas prêter attention à lui. Il me revient en mémoire l'incident qui survint lorsque ce diplomate lui adressa un document important, en indiquant sur l'enveloppe, suivant l'habitude, « à l'intention de Son Excellence Xu Shuzheng ». Or, l'enveloppe portait comme en-tête la mention « Agent diplomatique russe à Ourga ». Le lendemain, la lettre non décachetée revint à son destinataire ; sur l'enveloppe, on avait écrit que le général Xu n'était pas informé de la présence d'un agent diplomatique russe en Mongolie, car ce genre d'agents ne se rencontre habituellement que dans les petits États indépendants où leur fonction équivaut à celle d'ambassadeur ; or, dans une province chinoise comme la Mongolie, il ne pouvait y avoir qu'un consul ou qu'un vice-consul. Après un tel affront, il ne resta plus au diplomate russe qu'à quitter Ourga, ce à quoi d'ailleurs il se tenait prêt depuis l'entrée des troupes chinoises en Mongolie. Il partit très vite en automobile pour la Chine et son départ entraîna celui de plusieurs fonctionnaires russes²⁴.

24. L'émissaire tsariste à Pékin ordonna la fermeture du consulat russe d'Ourga en raison du manque d'argent.

Les généraux chinois

Les Russes de Mongolie se retrouvèrent donc sans représentant et dépendirent du bon vouloir chinois. Il faut bien reconnaître que les Chinois, à l'exception des soldats, ne cherchèrent pas à les humilier, ne serait-ce parce qu'ils ne leur prêtaient aucune attention. Mais si parmi les militaires et les civils chinois qui occupaient de hautes fonctions se trouvaient des intellectuels, ce n'était pas le cas parmi les généraux chinois qui commandaient les régiments de cavalerie. Chacun d'eux se croyait supérieur à ses collègues.

Ainsi le général Gau, qui vivait déjà depuis près de deux ans à Ourga, se distinguait-il par son ignorance et sa sottise. C'était un gaillard aux manières de brigand hongouze²⁵. Il me revient en mémoire la fois où, invité à un dîner donné par la colonie russe, Gau apparut dans un uniforme européen, avec un képi surmonté d'un grand panache et des gants bien trop grands pour lui. Comme il ne voulut ôter ni son képi ni ses gants, il ruissela de sueur pendant tout le dîner ; mal à l'aise dans sa tenue, il fut surtout très embarrassé pour manier correctement ses couverts. On aurait dit une scène d'opérette. Ajoutons que Gau se distinguait par sa cruauté envers la population dès qu'il flairait la possibilité de faire quelque profit.

Un jour, il fit part à l'auteur de ses lignes²⁶ de son désir de lui rendre visite. Pour le recevoir, on prépara du café, des liqueurs et une collation avec notamment des canapés. Gau, vêtu à la chinoise, vint avec ses adjudants et s'enivra tant et si bien qu'il s'allongea sur le divan dans la salle à manger, dormit pendant près de deux heures, puis s'en alla, tout content de sa visite et regrettant juste que des boissons aussi agréables que

25. Hongouzes (du chinois *honghuzi* : « barbe rouge »). Nom donné à des bandes armées formées de paysans ruinés qui s'adonnaient au brigandage en Mandchourie et en Mongolie-Intérieure. Rien n'empêche de penser que Go Tsi-lin (Guo Zilin?), dont Perchine note ici le nom à la française, ait été, à l'instar de Zhang Zuolin, issu d'une famille hongouze.

26. Notons que tout au long de ses mémoires, Perchine s'efforce de se tenir en retrait. Il n'emploie que très rarement le pronom personnel de la première personne et préfère utiliser des tournures impersonnelles ou bien des périphrases comme « l'auteur de ces mémoires ». (N.d.T.)

les liqueurs et le café n'entrent pas dans le menu chinois. Par la suite, il se fit acheter des liqueurs et les déclara excellentes pour la santé.

Premières rumeurs sur l'avancée d'une division de l'armée blanche

Au milieu de l'été 1920, des rumeurs commencèrent à se répandre dans Ourga selon lesquelles, à l'est, allait arriver ou était déjà arrivé un détachement russe, mais ses rumeurs étaient si vagues qu'on n'y prêta pas vraiment foi. Cependant, à force de les entendre répéter, il fallut bien y croire.

Des Mongols, qui venaient de l'est et pénétraient clandestinement dans Ourga, racontaient que, du côté de la rivière Onon, un détachement russe commandé par un grand général, surnommé le Baron, progressait en direction de la ville. Bientôt, on commença à dire tout bas que l'un des compagnons d'armes de l'ataman Semionov, le baron Ungern, avait formé à la gare de Daouria un détachement assez considérable, fort bien armé, avec des réserves d'or et du ravitaillement; il marchait sur Ourga dans le but de chasser les Chinois de la Mongolie.

Situation tendue à Ourga

Entre-temps, la peur s'était installée à Ourga. La ville grouillait de soldats qui se livraient fréquemment au maraudage. Les produits de première nécessité voyaient leur prix augmenter, quand tout simplement, ils ne manquaient pas.

Dans les environs d'Ourga, notamment dans le nord, à Mandal²⁷ et dans les autres villages russes, les soldats réquisitionnaient tout ce qui leur tombait sous la main. Dans la capitale, plus d'une fois, ils attaquèrent des Russes, surtout des femmes auxquelles ils arrachaient bagues et boucles d'oreille.

27. Mandal: village de paysans russes situé à quarante kilomètres environ d'Ourga. En mai 1923, près de deux cent cinquante Russes y vivaient.

Le vice-consul A. Khionine²⁸, qui parlait très bien le chinois, put alors sauver toute une famille. Entendant les cris d'une femme dans une maison habitée par des Russes, il s'y précipita et surprit des soldats en train de piller. Khionine, qui était d'une taille imposante, leur ordonna de quitter la maison. Les soldats stupéfaits par son ton sec et menaçant s'enfuirent rapidement. Le vice-consul avait réussi « haut la main » comme on dit, d'autant qu'il était alors sans armes et, n'avait, bien entendu, aucun pouvoir sur ces soldats.

Lorsqu'on les rencontrait, certains Chinois – des mandataires de firmes ou des employés – prenaient un air désolé et répétaient d'un ton désespéré: « Difficile, très difficile ». C'est à eux essentiellement qu'incombait la charge de fournir aux soldats du *pampouchk* (pain, en chinois), or cela était particulièrement difficile en raison du manque de farine.

Ourga et ses environs

L'automne arriva et fut froid et sec comme toujours à Ourga. Toute la colline qui surplombait la rivière de la Toula (Tuul) ainsi que les plateaux dénudés qui entouraient Ourga étaient couverts d'herbes sèches formant une couche d'un gris jaunâtre. Ce paysage monotone contrastait avec la chaîne imposante de la montagne sacrée du Bogdo-Uul aux conifères variés et jaunis (cette montagne d'une hauteur dépassant les cinq mille pieds s'étire sur plus de cinquante verstes²⁹ le long de la rive septentrionale de la Toula). Hormis les gardiens du lieu, personne n'avait le droit de chasser sur le Bogdo-Uul ni même de pénétrer dans cette réserve où les animaux sauvages les plus divers abondaient. Il se trouve que cette montagne sacrée joua un rôle important et se révéla une véritable protectrice pour les Mongols lors des événements qui survinrent par la suite.

28. A. Khionine fut nommé vice-consul à Ourga en octobre 1915. Le 20 avril 1917, il fut écarté de cette fonction par le Conseil de la colonie russe d'Ourga dont Perchine était membre. Il quitta Ourga le 14 mai 1917, puis fut nommé consul à Kobdo [Khvod]. En octobre 1920, il émigra en Chine.

29. Verste: ancienne unité de mesure russe équivalant à 1,06 km. (N.d.T.)

La capitale de la Mongolie du nord est en fait peu attrayante; elle n'a rien d'une ville au sens où on l'entend habituellement; elle s'étend sur plus de cinq verstes le long de la vallée de la Toula en formant plusieurs villages distincts les uns des autres.

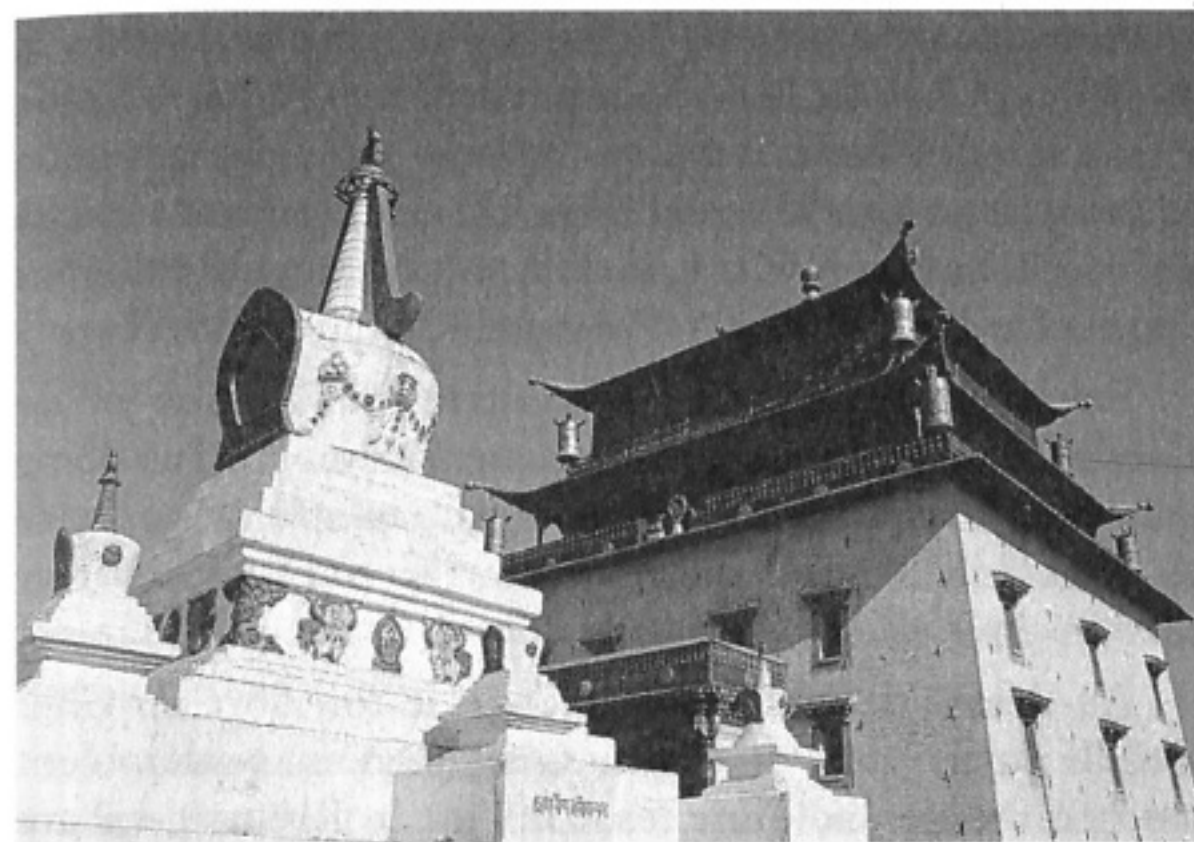
Lorsqu'on atteint Ourga par la route de Kiakhta, il faut descendre la montagne où s'élève un monastère célèbre mais d'un aspect plutôt misérable, appelé Gandan³⁰. Tout ce versant est recouvert de petites cours carrées, ceintes de palissades faites de rondins ou de grosses perches plantés bien droit dans le sol. À l'intérieur de ces cours, les lamas – moines – vivent dans des yourtes de feutre qui leur tiennent lieu de cellules. Ici et là, pointent les toits de style chinois des temples dédiés aux différents bouddhas et bodhisattvas; ils apportent un peu de variété au milieu de ces constructions grises et compactes en bois. Plus près du sommet, à droite de la route, s'élève un temple en briques blanches assez grossier qui forme comme une tour surmontée d'un toit à la chinoise. Il est consacré à une réincarnation de la divinité de la miséricorde, le bodhisattva Ariabalo³¹ et abrite en son sein une représentation assez grossière du bodhisattva haute de plus de cinq ou six sagènes³². Des milliers de représentations en cuivre d'Ayuchi³³ « dispensateur de longue vie », qui, fait étrange, ont été commandées à Varsovie, sont rangées sur les étagères des armoires qui entourent ce géant en cuivre doré. C'est dans ce temple que repose à présent le Bogdo Ghegheen – dernier moine et souverain de la Mongolie-Extérieure –, décédé en 1924.

30. Gandan ou Gandantegtchilen, dont le nom signifie *le Grand Char de la joie parfaite* est un monastère situé sur une colline assez haute au nord-ouest d'Ourga.

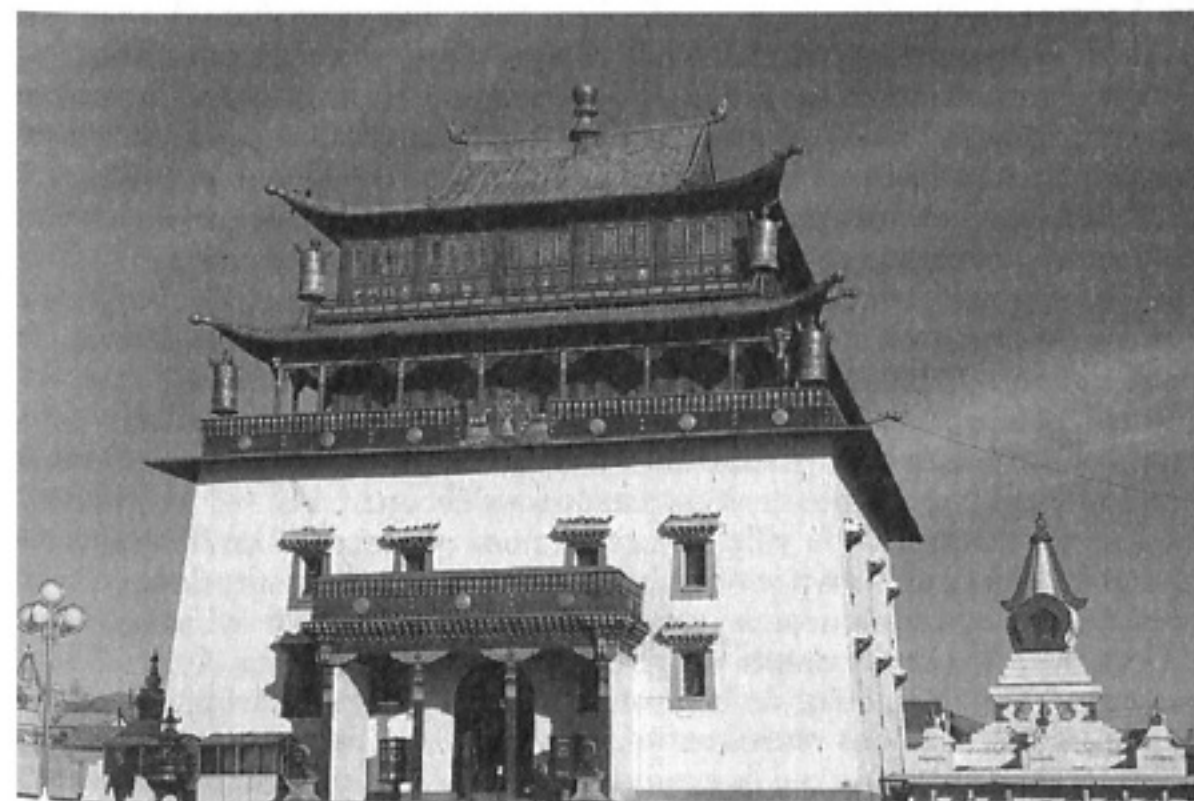
31. Ariabalo : nom mongol du bodhisattva Avalokiteśvara dont le Dalaï-Lama est considéré comme la réincarnation.

32. Sagène : ancienne unité de mesure russe équivalant à 2,13 m. (*N.d.T.*)

33. Ayouchi : forme mongole d'Amitāyus, bouddha de longue vie. On commanda à la société Melchior à Varsovie dix mille bouddhas pour le temple de Megdjid Djanraïseg.



Le monastère de Gandantegtchilen, au nord-ouest d'Ourga



À gauche de la route, c'est-à-dire plus à l'est de la montagne Gandan, là où le large défilé creusé par la Selbe rejoint la vallée de la Toula, se dresse le grand monastère de Khüree, qu'on appelle aussi Ourga – le mot signifiant aussi un endroit habité, une ville –, mais que les Mongols préfèrent appeler Da-Khüree, c'est-à-dire grand Khüree, grand village³⁴.

Parmi les temples des monastères de Khüree et de Gandan, on distingue un grand bâtiment surmonté d'un dôme qui rappelle vaguement une coupole. Ce temple est consacré au bouddha Maïdar³⁵ qui reviendra sur terre pour sauver tous les êtres vivants.

Au-dessus de Khüree, resplendit le toit doré du Char Ord, le palais jaune du Bogdo Ghegheen, où se déroulent les cérémonies solennelles. Devant le Khüree, un arc en l'honneur de la huitième et dernière incarnation du *djebtsoundanba* a été érigé par l'empereur de Chine³⁶.

Au pied de la montagne, deux terrasses qui partent du monastère de Gandan filent en direction de l'endroit où la Selbe se jette dans la Toula. La plus haute de ces terrasses est presque entièrement recouverte de maisons de types russes ; un *khoro* tangoute³⁷, c'est-à-dire un quartier tibétain,

34. Le mot *khüree* désigne le cercle, l'enceinte. Par extension, il a fini par prendre le sens de monastère et par désigner la capitale du pays Khalkha. Quand Perchine parle du grand Khüree comme d'un grand village, il se trompe ; il s'agit bien d'un grand monastère. Le mot Ourga est en fait un dérivé russe du mot mongol *örgöö*, qui désigne une résidence princière. En 1924, la ville reçoit le nom de Oulan Bator (*ulaan baatar*, « le héros rouge ») en hommage au révolutionnaire Sükhebaatar.

35. Avant la construction du monastère Megdjid Djantaïseg, le temple de Maïdar (Maitreya en sanscrit) était le plus grand d'Ourga. Il a été détruit à la fin des années 1930.

36. Devant le temple jaune du Bogdo, un arc de triomphe aux toits multicolores à plusieurs gradins fut offert par l'empereur de Chine. Seul le Bogdo Ghegheen avait le droit de passer sous cet arc.

37. *Khoro* : quartier de la ville ; Tangout : nom qui désigne les Tibétains en mongol. Voilà ce qu'écrivit le tibétologue Youri Roerich au sujet de la colonie tibétaine d'Ourga après avoir séjourné dans cette ville en 1926 : « Les habitants d'Ourga ont toujours compté un grand nombre de Tibétains. Grâce à leur savoir médical, beaucoup de lamas tibétains sont des médecins de renom. Quelques-uns sont des réincarnations, d'autres les directeurs spirituels des hauts fonctionnaires sur qui ils exercent une influence importante. Beaucoup

y occupe une rue à l'écart ; deux grands quartiers sont formés par des maisons bouriates, les autres constructions sont occupées par des Russes. Plus loin à l'est, s'étend le *dzakha*, le grand marché d'Ourga, centre du commerce de détail où se vend tout ce qu'il est possible de vendre, que ce soit des vêtements, des *gutal*³⁸ – bottes mongoles – ou même des chevaux.

Mais le principal marché sino-mongol de gros comme de détail se tient dans les quatre ou cinq rues bordées de propriétés chinoises qui se situent entre le Khüree et le Gandan. Les autorités chinoises ont aidé les Chinois à se maintenir ici en dépit de l'opposition des lamas.

Une route qui franchit la vallée de la Toula part du Khüree en direction des palais d'été et d'hiver³⁹ du Bogdo Ghegheen situés à proximité de l'imposante chaîne du Bogd-Uul.

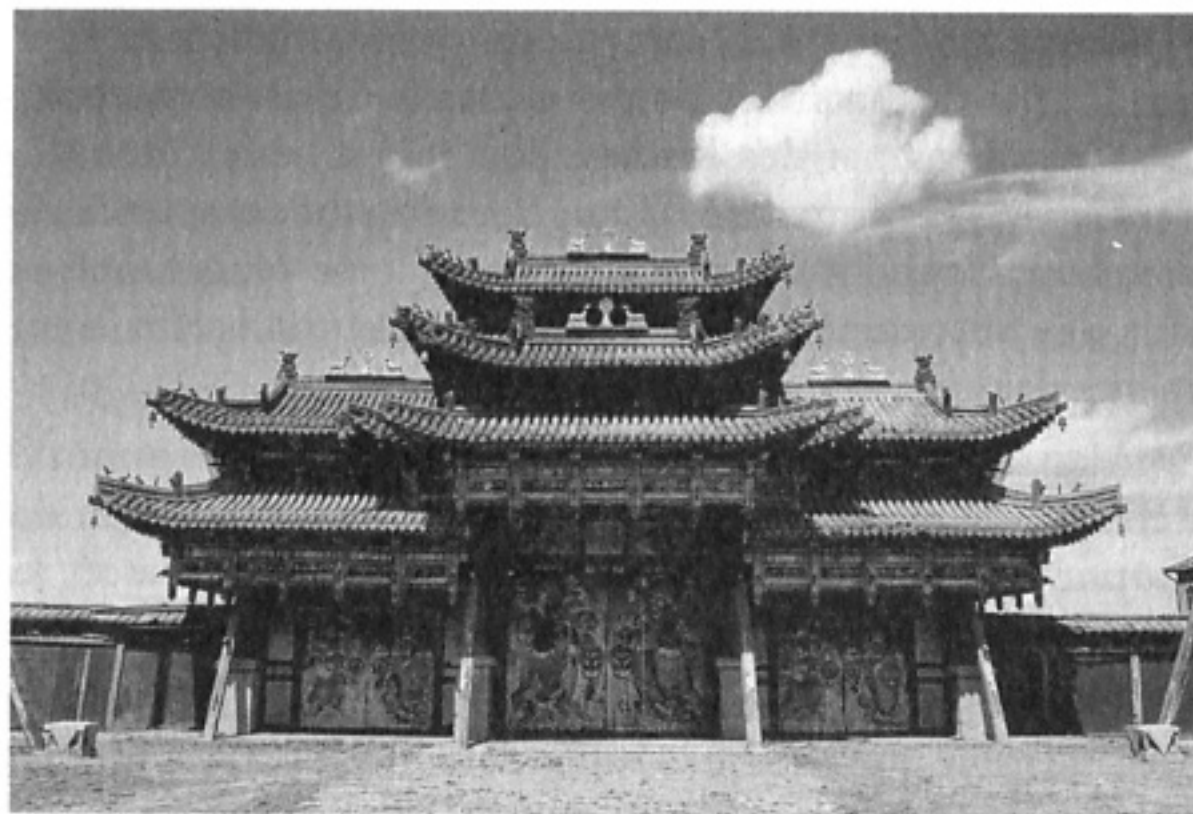
Plus à l'est du monastère du Khüree se trouve le quartier de la Polovinka⁴⁰ où sont regroupés tous les ministères et institutions gouvernementales. De là, une route part en direction d'une petite colline pierreuse occupée par le village

ont abandonné la vie monastique, ont épousé des Mongoles et font du commerce dans la ville et ses environs. [...]. Les autres Tibétains sont des marchands qui commercent entre Ourga, Pékin et Xining. Parmi eux, il y a eu des assassins qui fuyaient le Tibet et profitaient de l'hospitalité mongole. [...]. Jusqu'au début de la guerre civile de 1919-1922, le Tibet commerçait de façon intensive avec la Mongolie, exportant de grandes quantités d'images saintes, d'encens fabriqué à Lhassa, de planches gravées en bois pour imprimer les textes sacrés, de fourrures tibétaines, de vêtements ecclésiastiques et de *puru*, cotonnade recherchée de grande qualité. Quant aux exportations mongoles, il s'agissait essentiellement de soie chinoise, de produits importés, de cuirs, de fourrures et de brocarts russes. À présent, le gouvernement mongol a imposé sur tous les objets de culte de si lourdes taxes que cela a pratiquement conduit à l'arrêt des relations commerciales entre la Mongolie et le Tibet ». (Youri Roerich, *Sur les pistes de l'Asie centrale*, Samara, Agni, 1995, p. 129. Dans la traduction française du livre, ce passage est quelque peu abrégé. Cf. Georges de Roerich, *Sur les pistes de l'Asie centrale*, trad. de M. de Vaux-Phalipau, Paris, Paul Geuthner, 1933, p. 82).

38. *Goutal* : bottes mongoles aux bouts relevés, peut-être, pour ne pas heurter la terre et ainsi obéir aux dogmes de l'Église jaune.

39. Le Palais d'hiver ou Palais Vert, *Nogoon ord* ou encore Palais vert fut commencé en 1902 et achevé en 1912. Le palais d'été, *Tsagaan-süm* ou encore Palais blanc fut construit sur le Bogd-Uul en 1840.

40. Le mot *polovinka* signifie « moitié » en russe.



Le palais d'hiver du Bogdo Ghegeen, Ourga



du Consulat⁴¹ qui comprend quelques maisons, les bâtiments du consulat russe, dont l'ancien bâtiment en bois, et l'établissement en pierre de la Compagnie d'or « Mongolor⁴² » (avant de quitter Ourga, l'agent diplomatique russe occupait ce bâtiment). Un cimetière dont l'aspect est si pitoyable qu'il rappelle un terrain vague est séparé du village par un fossé.

De là, une route qui traverse la terrasse bordant la Toula conduit à Maimaicheng⁴³, ville commerçante construite dans un style purement chinois, où habite le Résident chinois avec ses fonctionnaires et ses deux cents gardes⁴⁴. Loin d'être le centre du commerce d'Ourga, Maimaicheng se compose essentiellement d'entrepôts appartenant aux firmes chinoises.

Quant à la population d'Ourga, il est difficile d'en donner un chiffre même approximatif : certains parlent de soixante mille habitants, d'autres de quatre-vingt mille mais ce dernier chiffre inclut les Chinois et les lamas ; ceux-ci sont estimés, dans les deux monastères, à six mille ou huit mille individus – il est probable que leur nombre ait été plus élevé autrefois.

Le comportement des soldats chinois

Les troupes chinoises étaient stationnées dans différents quartiers d'Ourga, ainsi qu'à Maimaicheng ; en dehors de la ville, elles se trouvaient essentiellement dans les zones proches

41. Le village du Consulat se trouve à l'est d'Ourga et doit son nom au consulat russe établi là en 1860.

42. La société Mongolor fut fondée en 1900 par V. von Grott. Plus de dix mille Chinois travaillaient dans les mines d'or de cette société. En 1921, ils étaient moins de trois mille.

43. Maimaicheng signifie en chinois « ville marchande ». Le Maimaicheng d'Ourga se situe à l'est de la ville dans le quartier qui s'appelle aujourd'hui Amgalan.

44. La mission de Xu différait de celle des *Amban* de la dynastie des Qing. L'*Amban* ou Résident était un fonctionnaire mandchou nommé sur ordre de l'empereur de Chine pour diriger les Mongols et servir d'intermédiaire entre les princes mongols et Pékin. Il surveillait les relations commerciales entre la Chine, la Mongolie et la Sibérie. Sous les Mandchous, le principal *Amban* était à Ouliassoutaï (*Uliastai*). En dépit de l'accord tripartite de 1915 au cours duquel il fut convenu que les Chinois ne se mêleraient pas des affaires intérieures mongoles, Xu, nommé « pacificateur » en octobre 1919, instaura une dictature militaire.

de la route de Kalgan, au sud-est de la capitale. Des divisions de soldats ravitaillaient en fourrage les troupes au nord ce qui, en fait, engendrait de nombreux actes de violence dont les colons russes de Mandal et des autres villages faisaient généralement les frais. Ces divisions réquisitionnaient toute la nourriture qu'elles trouvaient, poules et œufs compris, sans parler du blé et du foin.

Les prisons d'Ourga étaient bondées. Elles regorgeaient notamment de colons russes. Leurs familles, qui les avaient accompagnés, étaient logées dans des bâtiments désaffectés ou dans des granges, et très souvent, n'avaient rien pour se nourrir. Tous ceux qui le pouvaient leur faisaient parvenir du pain, de la viande ainsi que des vêtements, car il faisait déjà froid et les prisons, dépourvues de poêles, n'étaient pas chauffées.

L'auteur fait les frais de l'arbitraire chinois

De jour en jour, les Chinois – j'entends des chefs militaires et des soldats – se faisaient de plus en plus odieux. Ils cherchaient coûte que coûte à faire du profit et utilisaient la délation pour atteindre leur but. C'est ainsi qu'il advint à l'auteur de ces notes d'être victime dans sa chair même de la dictature chinoise.

On m'avait prévenu de ne pas employer de serviteurs chinois, je n'en avais donc aucun à l'exception d'un cuisinier dont j'étais content et qui m'était dévoué et fidèle. De fait, je ne voyais aucune raison de le renvoyer d'autant que sa femme était russe et qu'ils avaient un enfant. J'estimai qu'il ne tenterait rien contre moi, ne serait-ce que pour conserver son salaire qui était assez élevé. Mais, en fait, il en advint tout autrement.

Début novembre, un matin, une dizaine de soldats armés firent irruption dans mon appartement, et après m'avoir solidement ligoté les mains dans le dos, ils perquisitionnèrent mon logement, ouvrant les tiroirs, les armoires, le bureau et renversant tout ce qu'ils pouvaient. Ils pillèrent tous les objets

de valeur : montre, argent etc. Face à cette bande armée, il était hors de question de protester ; de plus, comme il était interdit d'en posséder, je n'avais aucune arme.

Les mains liées, deux baïonnettes pointées sur moi, j'assistais en simple observateur au sac de mon appartement. À ce moment, je remarquai que mon cuisinier chuchotait quelque chose aux soldats : de toute évidence, il dirigeait la perquisition. Je le vis indiquer l'armoire où étaient rangés les livres. Les soldats l'ouvrirent aussitôt et en sortirent triomphalement des rouleaux dans lesquels étaient conservées des cartes éditées en Russie (il s'agissait de cartes de la Mongolie, de la Sibérie, de la Chine et d'autres pays). Ils s'emparèrent de ces cartes – une quinzaine en tout –, et tout en me tirant par la corde passée autour de mes poignets et en m'entourant étroitement, ils me firent sortir dans la rue. Là, les Russes et les Mongols regardèrent avec étonnement ce directeur de banque qui, les mains liées dans le dos, avançait tout débraillé, sans chapeau ni manteau alors qu'il faisait froid ; ils se demandaient quel crime j'avais bien pu commettre⁴⁵.

Arrivé dans la maison de Kokovine⁴⁶, qui, de toute évidence, faisait office de maison d'arrêt, je m'adressai en mongol aux soldats et leur demandai de faire venir leur supérieur pour qu'il m'expliquât la raison de mon arrestation. En guise de réponse, un des soldats serra encore plus fortement la fine corde qui me liait les poignets et me conduisit dans une grange où étaient emprisonnés deux soldats. À cause de la corde qui les liait, mes mains commencèrent à me causer une douleur insupportable et j'implorai les deux prisonniers de bien vouloir desserrer le

45. D'après *La République d'Extrême-Orient* du 28 décembre 1920, qui se réfère à un quotidien de Kharbine, Pershine aurait été arrêté après une perquisition dans la banque qu'il dirigeait au cours de laquelle des bonnets militaires auraient été retrouvés. Les autorités chinoises l'auraient alors accusé de préparer la venue d'Ungern et de Semionov et auraient réclamé 5 000 dollars mexicains pour sa libération.

46. Maison en bois où, entre 1915 et 1919, se trouvait un établissement de commerce pour les colons russes. Il semble que cette maison ait abrité le premier magasin russe ouvert à Ourga.

nceud. Ils eurent du mal à me comprendre mais ils finirent par appeler en criant à travers une fente de la porte. Bientôt la porte s'ouvrit, un soldat entra; me voyant à demi évanoui, il desserra la corde. Mes mains étaient si enflées et engourdies que je ne pouvais plus les remuer. Au bout d'un certain temps, elles redevinrent sensibles et je pus remuer les doigts. Alors qu'il me massait les poignets, un des deux prisonniers dit quelque chose au soldat sur un ton méchant.

Entre-temps, on m'avait fait parvenir mon manteau mais les soldats refusèrent d'abord de me le remettre.

Le soir arriva et le froid s'installa. Une dizaine de soldats firent irruption dans la grange et me lièrent à nouveau les mains dans le dos, mais cette fois en serrant moins la corde. Ils me conduisirent dans une des ruelles aux abords du marché et ils me poussèrent dans une vaste cour où se trouvaient une maison avec un grand auvent fermé par des planches ainsi que deux granges. On me poussa dans la plus petite qui faisait près d'une sagène et demie de long sur une sagène de large. On referma la porte à clé et on me laissa seul. Par bonheur, j'avais des allumettes dans ma poche et je pus ainsi faire connaissance de ma geôle : c'était une grange faite de rondins sans aucune garniture de mousse ou d'étoupe entre eux. On apercevait le ciel étoilé à travers les planches du toit.

En guise de plancher, on avait posé à même la terre deux planches étroites qui faisaient aussi office de mobilier car il n'y avait ni lit, ni table. D'un côté étaient entassés des *fentiao*, sortes de vermicelles chinois préparés avec des pois et aussi longs qu'un homme, de l'autre des bottes de *baicai* ou choux chinois. Ces *fentiao* et *baicai* gelés gênaient pour circuler dans la grange et ne faisaient qu'intensifier le froid. De toute évidence, ma cellule, qui ne possédait aucune fenêtre ni ouverture pour laisser entrer la lumière du jour, servait de garde-manger aux soldats.

Mon manteau de demi-saison et les exercices que je faisais étaient de peu d'utilité pour lutter contre le froid. Je décidai de hurler jusqu'à ce que quelqu'un vienne.

Au bout d'une demi-heure, j'entends du bruit, la porte de ma cellule s'ouvre enfin. Des soldats, leurs fusils pointés sur moi, et quelques personnes tenant des lanternes en papier sont là sur le seuil. J'explique par des gestes qu'il fait froid, que pour pouvoir dormir il faudrait au moins de la paille; je suis âgé, je vais tomber malade. Pour toute réponse, je n'obtiens que des injures ou ce qui y ressemble et, prononcé dans un mauvais mongol, « non », « non », « demain » et de nouveau des injures. Fou de rage, je me saisis d'une botte de choux et la lance sur ceux qui m'injurient. Bruits. Cris. Les soldats avancent vers moi d'un air menaçant; je veux saisir une nouvelle botte de choux, mais ils referment rapidement la porte et j'entends le grincement de la serrure au milieu des injures. Tout redevient silencieux, mais au bout d'un moment, à travers le mur de ma petite grange, une voix à peine audible – de toute évidence, elle provient de la grange voisine –, avec un accent bouriate, se fait entendre : « Cessez de crier ainsi, de toute façon personne ne viendra. Attendez jusqu'à demain ».

Il fallut bien attendre le lendemain. Toute la nuit durant, j'inventai toutes sortes d'exercices pour me réchauffer. Je ne me souviens pas comment je parvins à m'endormir mais toujours est-il que je me réveillai transi de froid. Heureusement, les rayons du soleil qui, déjà, perçaient entre les interstices des murs et du toit m'apportaient un peu de chaleur.

J'entends la serrure grincer et la porte de ma cellule s'ouvre. Un garde entre et me fait signe de sortir. Il me conduit devant le grand auvent où sont rassemblés plus de cent cinquante hommes, femmes et enfants. La plupart sont russes, mais il y a aussi parmi eux un certain nombre de Bouriates. Quelqu'un qui me reconnaît me hèle et je lui demande à la hâte un crayon et du papier afin de pouvoir donner de mes nouvelles au plus vite. À la question « où suis-je? », il me répond que la prison centrale et son annexe étant bondées, les prisonniers en surnombre sont rassemblés ici. « Vous, en tant que personne importante, ajoute-t-il, vous avez droit à

un traitement spécial. Pour ce qui est de la nourriture, débrouillez-vous vous-même car ici on ne vous donnera rien. Dans ce bâtiment qui est réservé aux gardes, on a interné ceux dont on espère obtenir de l'argent ». Mais déjà le garde nous empêche de parler, me pousse en avant et me conduit sur un terrain vague, là où, suivant l'expression, « le roi va à pied ». Au retour, mon ami me glisse un crayon et un bout de papier en me disant : « Choisissez le bon moment pour dire ce dont vous avez besoin aux Bouriates enfermés dans la grange à côté de la vôtre. Parmi eux, se trouve Chtchapov⁴⁷ qui est propriétaire à Ourga ».

Je suivis son conseil et réussis, non sans quelques difficultés, à parler en cachette avec les Bouriates incarcérés. Il s'avéra qu'avec de l'argent, tout était possible. Les Chinois souhaitaient obtenir une belle somme en échange de ma libération mais, en attendant, il était possible de confier au garde un message pour demander de la nourriture et des vêtements chauds. Je n'eus pas le temps d'achever d'écrire ce bref message qu'un homme m'apportait de la soupe et du pain. Je lui dis de me faire parvenir au plus vite mon manteau en fourrure, des caoutchoucs et une chapka, mais il me répondit qu'aujourd'hui c'était impossible car tout cela nécessitait des démarches spéciales et un pot-de-vin ; d'ailleurs pour m'apporter de la soupe et du pain, il lui avait fallu soudoyer le garde. Je dus me résigner.

Les autres prisonniers

Il ressortait de mes conversations avec les Bouriates que la majeure partie des prisonniers n'avait pas été arrêtée « pour des prunes » comme on dit mais parce qu'on espérait bel et bien obtenir une somme rondelette en échange de leur libération. Parmi les Bouriates incarcérés se trouvait un commerçant, un certain Tsybikov. On était prêt à le libérer

47. A. Chtchapov : propriétaire d'une distillerie, de négoce de vin et d'épicerie à Ourga. En 1917, secrétaire de l'agence du ministère russe du commerce et de l'industrie.

pour deux mille dollars mexicains ou *liang*⁴⁸ – je ne me souviens pas précisément de la somme en question. En fait, quelques jours plus tard, il fut libéré pour douze cents dollars mexicains avec l'assurance de ne plus être inquiété, lui et sa famille, et de ne plus être dérangé dans son travail. Les Chinois tinrent leur promesse car les transactions avec le commandement militaire avaient été menées par les gérants d'importantes firmes chinoises.

Une triste fin attendait ceux qui ne pouvaient payer la rançon, du moins les prisonniers bouriates, car pour ce qui était des paysans russes des villages aux alentours d'Ourga, ils avaient déjà été « plumés » par les soldats chinois et, de fait, pouvaient espérer être libérés sans payer de rançon. Par la suite, d'ailleurs, c'est ainsi que les choses se passèrent.

Les chefs militaires chinois s'y entendaient pour soutirer de l'argent aux prisonniers. Ils les jugeaient à leur façon de se nourrir : si un prisonnier payait par lui-même sa nourriture, alors cela signifiait qu'on pouvait en obtenir quelque chose, de la nourriture éventuellement ; si, par contre, il bénéficiait d'une aide pour se nourrir, alors il était libéré et remplacé par un prisonnier plus « rentable ». Mais avant de le libérer, on le rouait, paraît-il, d'une cinquantaine de coups de *bandz*⁴⁹ (bambous ou bâtons) en le prévenant de se tenir tranquille et de se déclarer satisfait du commandement chinois. Enfin, les militaires chinois prenaient des renseignements sur la fortune des prisonniers « par des biais détournés », c'est-à-dire auprès de Chinois ou Mongols du lieu ou bien, même, auprès d'espions chinois.

48. Différentes monnaies avaient cours à Ourga. On sait qu'au tournant des XIX^e et XX^e siècles, la monnaie la plus sûre dans les ports chinois était le dollar mexicain introduit au Mexique dans les années 1860 et acheté par les Chinois. Deux dollars mexicains (ou chinois) équivalaient à un dollar américain. Quant au *liang* (ou taël), qui désigne une unité de poids équivalant environ à 37,8 grammes, il s'agit aussi d'une unité monétaire.

49. *Bandz* (du chinois *banzi*) : instrument de torture qui se présentait comme une planche plate et était utilisé dans la Mongolie ancienne.

La soldatesque chinoise

Les habitants d'Ourga redoutaient la famine plus que tout, car les douze mille hommes de la garnison, telles des sauterelles, s'étaient abattus sur la nourriture. L'avenir s'annonçait sombre; on s'attendait, en raison du manque de vivres, à des vols et à toutes sortes de violences.

La soldatesque chinoise était effectivement composée d'un ramassis d'hommes capables des pires violences; pour eux l'honneur, la conscience et la pitié n'avaient aucun sens et pour peu qu'ils se sentissent en force ou fussent en proie à quelque excitation, il ne fallait rien en attendre de bon. La plupart étaient des paresseux ou bien des hommes sans travail ni domicile. Ils suivaient une mauvaise pente et devenaient de véritables brigands...

L'attaque de la caravane de Tsentrosoïouz

L'attaque de la caravane de Tsentrosoïouz⁵⁰ et le massacre des quarante Russes qui l'accompagnaient causèrent un choc terrible. Voilà ce qui se passa: le soir où la caravane, partie du lointain Ouriangkhaï, arriva en vue d'Ourga, elle fut retenue soi-disant pour une inspection dans une caserne désaffectée de la vallée de la Toulou. La nuit, alors qu'il gelait à pierre fendre, on fit sortir tous les voyageurs et on les fusilla. On vola la centaine de *poud* – soit plus d'une tonne et demie – d'argent ainsi que la petite quantité d'or que transportait la caravane.

Un homme et une femme qui réchappèrent par miracle à ce massacre purent raconter ce qui s'était passé. Il faut ajouter que ce massacre se déroula pour ainsi dire sous les yeux de toute la ville. Bien entendu, comme toujours avec les Chinois, les meurtriers restèrent impunis quoique leur identité fût connue du commandement militaire.

Les corps gelés et figés dans les poses où la mort les avait surpris furent transportés à travers toute la ville jusqu'au

50. Tsentrosoïouz dut faire face, en tant qu'organisation bolchevique, à l'hostilité des Chinois et des Russes blancs en Mongolie.

cimetière... Tous ces voyageurs avaient fait un long et difficile périple pour, une fois leur but en vue, être sauvagement assassinés par ceux qui avaient été envoyés en Mongolie dans le but de protéger la population du pillage et de la violence en général.

Il est difficile de décrire ce qui advenait là où la soldatesque chinoise réussissait à pénétrer. Elle ne s'infiltrait que dans les endroits les plus peuplés et les plus riches, autrement dit dans les endroits où elle pouvait faire le plus de profit. Là, ce n'était que gémissements parmi les Mongols et les Russes. En novembre 1924 lors du premier « Grand Khoural⁵¹ », Tserendordj, le président du Conseil des ministres, déclara en évoquant cette période (je le cite mot pour mot): « Le pouvoir passa aux mains du général chinois Xu Shuzheng, un homme perfide et avide de pouvoir. Durant près d'un an la population mongole fut en butte aux exactions des soldats chinois et dut subir infortunes et souffrances de toutes sortes ».

L'arbitraire chinois

Pour avoir vécu sous la dictature du « Petit Xu », l'auteur comprend pourquoi les Européens qui résident en Chine désirent conserver coûte que coûte leur extraterritorialité et en font une condition *sine qua non* pour vivre dans ce pays. C'est qu'ils connaissent parfaitement la psychologie et les principes des Chinois que résume leur proverbe préféré: « Sur la langue ce n'est que miel, dans le cœur ce n'est que glace ». Combien de belles paroles assaisonnées de toutes sortes de promesses, les Chinois, des plus jeunes aux plus âgés, ne prononcent-ils pas! Il serait déraisonnable d'être insensible à toutes ces belles paroles pour peu que l'on soit intéressé parce qu'elles promettent mais malheur à celui qui s'y fie. Le retour à la réalité sera une douche glacée.

51. Le Grand Khoural (*Ikh khural*), ou parlement, se réunit pour la première fois en novembre 1924. Il élaborait la première constitution mongole qui faisait de la Mongolie une République populaire et il repré- senta dès lors le pouvoir suprême. Les paroles de Tserendordj, citées dans ces mémoires écrites en 1933, témoignent du fait que Perchine quitta Ourga avec ses archives de journaliste.

Si un Européen n'est pas protégé par son extraterritorialité ou bien s'il entreprend de faire des affaires à l'extérieur des concessions européennes, alors le gouvernement chinois l'étouffera par des impôts en tout genre, et surtout par toutes sortes de mesures arbitraires; finalement l'affaire la plus rentable ne résistera pas aux dépenses « non prévues ». La cupidité chinoise ne connaît aucune limite comme l'illustrent plusieurs événements survenus récemment dans l'ancienne concession russe de Tientsin⁵².

Ainsi un émigré russe, pourvu de l'autorisation requise par le commandement, tenait-il depuis longtemps dans le Parc russe un kiosque qui s'appelait « La Buvette russe ». En été, il y vendait du thé, du *kvass*⁵³, des glaces, de l'eau minérale et toutes sortes de boissons rafraîchissantes. Or, un jour cette buvette fut détruite parce qu'elle avait déplu à un Chinois important. La même chose se produisit avec d'autres petites boutiques et avec un restaurant de brochettes installés dans ce même parc. Les promeneurs furent ainsi privés d'endroits agréables pour boire des boissons fraîches et manger des glaces quand il faisait chaud.

Seuls la cupidité et l'arbitraire chinois expliquent la fermeture de ces commerces. Ainsi, toujours dans la même concession, on aménagea pour une somme relativement importante un jardin appelé « Mon Plaisir ». C'était un endroit agréable avec une grande piste pour danser et des abris où se réfugier en cas de pluie. Les promeneurs s'y rendaient avec plaisir pour y prendre le frais et se reposer. Or il advint qu'un soir, un Chinois, vêtu du costume traditionnel de son pays, vint dans ce jardin et, sans présenter de billet d'entrée, se dirigea vers la piste. Le contrôleur le rattrapa et lui demanda

52. Tientsin (en translittération pinyin : Tianjin) fut l'une des premières villes de Chine où les Russes installèrent d'importantes sociétés de commerce chargées notamment de l'achat de thé. Après la défaite des armées blanches, la colonie russe de Tientsin grossit considérablement jusqu'à atteindre six mille individus au milieu des années 1930. Voir Piotr Balakchine, *Final v Kitae* [Final en Chine], San-Francisco - Paris - New York, Sirius, 1958, t. 1, p. 235.
53. *Kvass*: boisson russe fermentée. (N.d.T.)

poliment son billet, en expliquant qu'il ne pouvait laisser entrer personne sans billet ni abonnement. L'homme, sans prononcer un seul mot, sortit du jardin. Une heure ne s'était pas passée que la police arrivait, fermait le jardin et priait le public de partir rapidement. Les administrateurs furent pris de panique; personne ne comprenait ce qui se passait. Ce n'est qu'au bout d'un certain temps qu'on apprit que l'établissement était fermé *à jamais* sur ordre du frère du « maréchal » Zhang Xueliang qui avait été nommé gouverneur de Tientsin⁵⁴. Et tout cela parce qu'on ne l'avait pas autorisé à entrer sans billet et qu'on ne l'avait pas reconnu alors même que ses vêtements ne permettaient pas de le distinguer des autres visiteurs chinois!

Tous ces faits se sont produits dans l'ancienne concession russe où le droit d'extraterritorialité n'a plus cours. De fait, l'arbitraire chinois s'y exerce dans toute son ampleur. À Kharbine⁵⁵, la violence chinoise s'est manifestée au grand jour dans toute son horreur et cela est resté dans les mémoires. Bien entendu, les autres concessions, notamment les concessions anglaises, n'ont pas connu de tels excès. Les Chinois n'oseraient y exercer leur despotisme car ils craignent les étrangers et sont peureux de nature.

Les taxes douanières augmentées par les Chinois

Ces derniers temps, les Chinois ont largement su profiter de l'augmentation excessive des taxes douanières. Avec le prix du transport, beaucoup de choses importées atteignent des tarifs prohibitifs. Il suffit de dire que récemment encore, on pouvait acheter des vins français qui sont considérés comme

54. Zhang Xueliang (1898-?) : fils de Zhang Zuolin. À la mort de son père, il dirigea la Mandchourie. En 1946, il partit à Taiwan.

55. Kharbine (Harbin) : ville de Mandchourie bâtie par les Russes en 1895 lors de la construction du Transsibérien qui traversait la Mandchourie d'ouest en est pour relier Moscou à Vladivostok. Cette ville fut l'un des grands centres de l'émigration russe après la révolution de 1917. (N.d.T.)

utiles et même indispensables pour lutter contre les maux d'estomac entraînés par la chaleur qui sévit en Chine. Mais, une bouteille de vin peu alcoolisé qui, auparavant, valait cinquante à soixante *cents* se vend à présent trois, voire quatre à cinq fois plus cher; seules les taxes douanières expliquent cette augmentation.

Or, le Petit Xu s'y entendait parfaitement dans cette politique qui consistait à augmenter les taxes. Au cours d'une conversation avec l'auteur de ces mémoires, un de ses acolytes déclara avec suffisance: « À présent, les Russes et les Chinois versent aux Mongols cinq pour cent de taxes d'importation. Autrement dit quatre fois rien! Maintenant que le général Xu a réglé la question de l'autonomie mongole, les tarifs douaniers sur les marchandises en provenance de Russie doivent nécessairement être augmentés de façon conséquente. La Mongolie est un pays pauvre, elle a besoin de moyens importants pour subvenir aux besoins de l'appareil administratif; il est donc naturel que les rentes douanières compensent l'ensemble des frais nécessaires à la maintenance du pays. Dans un premier temps, il faut mettre fin à la grande injustice perpétrée à l'encontre du commerce chinois et *supprimer immédiatement les taxes d'importation sur les marchandises chinoises*. On peut compenser ce manque à gagner par une augmentation des taxes sur les marchandises venant de Russie ». L'acolyte du Petit Xu ajouta: « On n'a jamais vu que des marchandises soient taxées à l'intérieur de leur pays d'origine comme cela se pratique à l'heure actuelle en Mongolie avec les marchandises chinoises ».

Il aurait fallu rappeler à cet homme qui reprenait le refrain du Petit Xu que de telles taxes intérieures, appelées *lijin*, étaient largement appliquées dans toute la Chine non seulement lors du transport des marchandises d'une province à une autre mais aussi lors de leur transit dans une ou plusieurs provinces. Mais afin de ne pas « réveiller le chat qui dort », on évita de polémiquer avec le représentant de Xu. Mister Chang, comme on l'appelait, se considérait comme un Européen, car

il avait séjourné en Angleterre et aux États-Unis où il disait avoir étudié la finance et l'économie.

À en juger par ces propos, le Petit Xu semblait avoir été mis en appétit par tout ce que promettait la Mongolie. Tout naturellement, dès son arrivée à Ourga, il avait ouvert deux banques en espérant que les taxes appliquées sur les matières premières et le bétail mongols exportés en Russie rapporteraient un bon revenu.

Départ de Xu et arrivée de Chen Yi

Tandis que l'auteur de ces notes était emprisonné dans sa petite grange, endroit qui fut pour moi⁵⁶ la plus effroyable des prisons, le Petit Xu s'en était retourné en Chine [en juillet 1920] en annonçant qu'il reviendrait bientôt à Ourga. Le dignitaire Chen Yi, qui, quelques années plus tôt, avait été le représentant de la Chine en Mongolie, lui succédait⁵⁷. C'était un lettré à la chinoise, géographe ainsi qu'archéologue et qui, en diplomate expérimenté, était habitué à traiter avec les Européens. Mais en succédant à Xu, Chen Yi se retrouvait

56. On aurait normalement attendu le pronom de la troisième personne ici. Cette incorrection langagière prouve à nouveau l'embarras de Perchine qui, tout en souhaitant, par souci d'objectivité, rappeler sa présence dans son texte pour bien indiquer qu'il s'agit là d'un témoignage, cherche néanmoins à rester discret sur lui-même. (N.d.T.)

57. Chen Yi avait participé au traité tripartite de 1915 qui accordait à la Chine le droit d'être représentée par un Résident (*amban*) à Ourga et d'y entretenir deux cents soldats pour veiller à ses intérêts. Par la suite, il tenta de mettre fin au traité de Kiakhta de façon pacifique. L'été 1919, un document officiel en 64 points, résultant de pourparlers officiels avec le Bogdo Ghegheen, établit que toute l'administration mongole passait sous le contrôle des Résidents chinois d'Ourga, d'Ouliasataï et de Kobdo. Mais le général Xu Shuzheng, arrivé à Ourga en octobre 1919 à la faveur de la victoire du parti pro-japonais en Chine, accusa Chen Yi d'être déloyal envers la république et il le fit bannir de la ville. Dans la pétition remise à la Chine demandant la liquidation de l'autonomie mongole, la délégation mongole exprima son désir de voir le retour de Chen Yi à Ourga. Cette « requête », extorquée par Xu à la suite de son coup de force, n'avait pas été signée par le Bogdo Khan: ce dernier, qui avait accepté le document en 64 points garantissant les privilèges de la noblesse mongole contre l'abandon de l'autonomie, avait envoyé, devant l'opposition de son parlement, un représentant à Pékin pour y négocier le statut de la Mongolie. Il dut pourtant se soumettre, avec le reste du gouvernement mongol, à l'humiliante passation des pouvoirs à la Chine organisée par Xu en février 1920.

dans une position délicate. Lui, qui, en véritable diplomate, avait coutume de respecter les traités conclus selon le droit international, devait se faire à l'idée de ne plus avoir à compter sur le traité tripartite de 1915 signé à Kiakhta, traité dont il avait respecté les clauses lors de son premier séjour à Ourga.

Par sa formation, Chen Yi comprenait parfaitement l'illégalité des actions entreprises par son prédécesseur. Xu s'était installé dans la capitale mongole, avec une armée de douze mille hommes, il avait terrorisé le gouvernement autonome mongol et l'avait contraint, par la force militaire, à se plier à ses exigences. De surcroît, il avait laissé ses soldats libres d'agir à leur guise. Ceux-ci avaient tant et si bien pillé que, devenue une terre de souffrances et de gémissements, la Mongolie avait été contrainte de renoncer à son autonomie. Parfaitement conscient de tout ce que son action en Mongolie avait d'arbitraire, d'illégal et de contraire au droit international, Xu s'était dépêché de rentrer en Chine, abandonnant Ourga à une bande de soldats désemparés sous les ordres de généraux occupés à rivaliser entre eux. Autant dire que dans la capitale mongole, la situation était des plus déplorables.

Une autre raison, disait-on, avait encouragé Xu à partir : il s'agissait des rumeurs persistantes selon lesquelles, à l'est, un détachement russe, bien armé, faisait route sur Ourga dans l'intention de rétablir l'autonomie mongole. De plus, d'autres rumeurs évoquaient la possible intervention de troupes bolcheviques, alors stationnées dans le nord du pays, du côté de Kiakhta, qui, elles aussi, désiraient porter aide aux Mongols. Tout cela, bien entendu, avait été pris en compte par Xu et par Pékin⁵⁸. Dans la capitale chinoise, on avait, de toute évidence, compris que Xu ne parviendrait pas à remédier à la pagaille qu'il avait engendrée, et, pour rétablir quelque légalité à Ourga, on y avait dépêché un diplomate patenté (en fait, à ce moment-là, Chen Yi avait été pressenti

58. En fait, c'est la défaite de la clique Anfu à Pékin qui fut cause du rappel de Xu à Pékin en juillet 1920.

pour être nommé ambassadeur au Mexique, pays où la crise provoquée par la question chinoise avait atteint des proportions alarmantes).

Mais que pouvait faire Chen Yi en succédant à un homme qui avait œuvré en dépit du bon sens et qui avait fini par monter tout le monde contre les Chinois ? Certaines maisons de commerce chinoises reprochaient même à Xu d'avoir créé un grave antagonisme entre leur communauté et la communauté mongole. Les généraux, sous la direction desquels était placée une armée de douze mille fusils, se querellaient les uns les autres. Chacun d'eux aspirait à se saisir du pouvoir et à agir comme il l'entendait dans le seul but de s'enrichir le plus possible. La plupart des ordres de Xu n'étaient pas suivis parce qu'ils se heurtaient à l'hostilité entêtée de ces mêmes généraux. Les soldats étaient démoralisés et, quand ils en avaient la possibilité, ils pillaient. Les vivres, surtout la farine, manquaient. Les Mongols essayaient de nomadiser le plus loin possible d'Ourga et de conduire leur bétail dans les endroits les plus retirés.

Rumeurs sur la venue d'une troupe russe

Les rumeurs relatives à l'avancée d'une troupe russe en direction d'Ourga se concrétisèrent. À partir de l'automne 1920, des coups de feu isolés retentirent sur les hauteurs dominant l'imposant massif du Bogd-Uul ; des projectiles atteignirent le village du Consulat suscitant la panique parmi les résidents.

Pour faire face à cette situation, l'état-major en vint à mobiliser toute la population chinoise d'Ourga – il s'agissait surtout de maraîchers, d'artisans et d'ouvriers –, sans tenir compte de l'aptitude des uns et des autres pour le service militaire. Sans tarder, on procéda à la formation des nouvelles recrues.

D'après la rumeur, ce furent jusqu'à trois mille hommes qui furent mobilisés et incorporés à la garnison, portant ainsi

le nombre total des soldats chinois présents dans la ville à quinze mille.

Ourga se transforma en camp militaire et, du même coup, elle devint aussi une vaste prison. Les granges vides et les autres bâtiments désaffectés servirent de lieu de détention. C'était le désarroi général. Vivait-on une seule journée de plus qu'on en rendait grâce à Dieu.

Le bolchevisme se répand même dans Ourga. Le rôle joué par Ivan Maïski

Mais entre-temps, et aussi étrange que cela puisse paraître, des *ferments de bolchevisme commencèrent à lever*, il est vrai à petites doses, dans les cercles bouriates et mongols et en partie dans les cercles russes parmi ceux que l'on peut appeler les « plébéiens » de la capitale, c'est-à-dire parmi les petits employés mongols des *yamen*⁵⁹, les traducteurs, les employés des services municipaux de la colonie russe d'Ourga et les jeunes ayant de l'instruction mais ne possédant pas de profession stable. À peine perceptibles d'abord, ces « ferments » se remarquèrent de plus en plus.

Mais d'où provenait ce levain de bolchevisme ? Pour un observateur attentif, il était évident que depuis l'arrivée à Ourga d'Ivan Maïski (je n'ai pas retenu son vrai nom ; c'est le fils d'un médecin militaire d'Omsk, il est d'origine juive), des discours aux relents marxistes circulaient parmi la jeunesse. Ils prétendaient que « le salut de l'humanité était tout entier contenu dans le slogan "Prolétaires de tous les pays, unissez-vous" » et que « seul ce principe qui unissait le bolchevisme et le Komintern créerait les conditions nécessaires au bonheur de l'humanité ».

On entendait parler de réunions secrètes, de conspirations et, parfois, de propagande communiste qui circulait sous

59. Sur le sens de ce mot voir note 23. Ici le mot désigne les établissements publics.

forme de brochures. Les cercles qui complotaient répandaient dans la population des rumeurs selon lesquelles les bolcheviks, avec Lénine et Trotski à leur tête, marchaient victorieux sur la Sibérie ; partout, la population en liesse les accueillait à bras ouverts.

Autrement dit, Ivan Maïski – aujourd'hui représentant du bolchevisme à Londres – fut l'homme qui importa le bolchevisme en Mongolie. Venu à Ourga en tant que spécialiste de l'économie mongole, il était accompagné d'un juriste qui passait pour son conseiller – je ne me souviens pas de son nom – et qui, une fois Maïski parti, disparut rapidement. Maïski, de toute évidence, avait des accointances avec Tsentrosoïouz, l'agence d'import-export installée à Ourga en relation, semble-t-il, avec les bolcheviks.

Pour obtenir copie du recensement effectué en grand secret par le ministère mongol des Affaires intérieures, Maïski avait dû verser un pot-de-vin conséquent⁶⁰. Il s'agissait à vrai dire des premières statistiques sur la Mongolie qui rendaient compte des chiffres de la population et du bétail par unité administrative, c'est-à-dire par *aimag*, *khochuun* et *chabi*⁶¹. Ce recensement effectué presque simultanément dans le pays Khalkha et dans le district de Kobdo suivant une méthode rigoureuse et sous le contrôle du ministère présentait une certaine fiabilité. Or, si jusque-là, on possédait bien des données pour chaque unité administrative, elles étaient sans rapport avec la réalité ; en effet, les chiffres étaient les plus bas possible afin de diminuer l'*alba*, c'est-à-dire les impôts et

60. Dans *La Mongolie à la veille de la révolution* (voir n. 18), Maïski précise : « Que le lecteur ne s'imagine pas qu'obtenir copie du recensement de 1918 ait été si facile. La Mongolie est un pays oriental et, à l'époque dont je parle, on avait l'habitude d'entourer d'un voile épais de mystère des choses qui, en Europe, sont sues de tous les enfants et dont la connaissance est même une obligation pour chaque citoyen. [...] Mais, comme on le sait, désirer quelque chose ardemment peut suffire pour lever tous les obstacles. Je désirai ardemment obtenir les chiffres de la population et du bétail de Mongolie et... je les obtins ».

61. *Aimag* (province) : la plus grande unité territoriale mongole. Chaque *aimag* inclut une vingtaine de *khochuun* (bannière) ou apanage princier. *Chabi* : sujets du Bogdo Ghegheen. En 1911, ils étaient 55 478 ; en 1919, 89 392.

la taille. De ce point de vue, les *bitchetch* (fonctionnaires mongols) étaient et sont tous sans exception de grands virtuoses en matière de falsification.

Pendant qu'on recopiait et traduisait ces données, Maïski faisait connaissance avec Ourga et ses habitants; il avait repéré des personnes intéressantes pour sa cause et leur avait inoculé le bolchevisme. Il avait d'abord jeté son dévolu sur un jeune homme, Kalinnikov⁶², étudiant et fils d'un médecin du gouvernement d'Irkoutsk. C'était un pauvre bougre qui rêvait d'employer son énergie à quelque chose. Maïski, qui avait remarqué en lui un intellectuel assoiffé d'action, l'avait invité à l'accompagner à Khangeltsyk; il l'avait aussi préparé à inoculer le bolchevisme à plusieurs Russes, Bouriates et même Mongols habitant Ourga.

Quant à Koutcherenko, typographe au consulat, et Gembarjevski, employé comme secrétaire au village du Consulat, ils se démenèrent pour répandre le bolchevisme et en devinrent les premiers chantres de charme et les apologistes. Ils furent rejoints par le Bouriate Ayouchi Balykov, traducteur à la Banque nationale de Mongolie. C'était un homme débrouillard mais d'une grande crédulité. Les promesses naïves du président Wilson, notamment celles qui concernaient les petites nationalités, lui plaisaient tout particulièrement et, de toute évidence, il avait une même foi en Wilson et en les bolcheviks.

Il fallut du temps, plus de deux mois semble-t-il, pour que la copie du recensement fût achevée. On dut faire appel à de nombreux copistes. Mais là n'était pas la difficulté; en fait la partie essentielle de ce travail était la traduction en russe et surtout l'appréciation des données chiffrées. Seul quelqu'un vivant depuis longtemps en Mongolie et connaissant, ne fût-ce que superficiellement, l'économie du pays le pouvait. Or, une seule personne était capable d'aider Maïski sur ce point,

62. Anatoli Kalinnikov (1899-1937) : orientaliste, auteur de plusieurs ouvrages sur la Mongolie. De 1920 à 1922, il est en Chine et en Mandchourie; de 1925 à 1930, il travaille à l'ambassade soviétique à Oulan Bator. Il meurt de maladie.

du moins pour le district de Kobdo et une petite partie de la région d'Ouliassoutaï: il s'agissait de Bourdoukov⁶³.

Maïski souhaita rencontrer ce spécialiste qui connaissait bien les Mongols occidentaux, leur agriculture et même leur langue et il voulut prendre connaissance des informations que cet homme avait amassées pendant de nombreuses années. Aussi, dès que la copie du recensement fut prête, il se rendit dans sa fabrique de Khangeltsyk située à mi-chemin entre Kobdo et Oulangom avec toute une valise de documents; il y passa l'hiver⁶⁴ et profitant de ses connaissances, il écrivit un livre sur la Mongolie-Extérieure. En s'adressant à Bourdoukov, il ne se trompait pas: sans lui, il n'aurait pu interpréter les statistiques qu'il avait obtenues. Et comme Bourdoukov était sérieusement attiré par le bolchevisme, c'était parfait.

Bourdoukov avait dû quitter Ouliassoutaï car, à cause de ses inclinaisons bolcheviques, les marchands russes du lieu l'avaient boycotté et même menacé de représailles terribles s'il ne partait pas. Depuis longtemps, il commerçait à Khangeltsyk. Il y avait créé une agence commerciale à laquelle participaient deux khans du district de Kobdo ainsi que le célèbre aventurier Dja Lama⁶⁵ (ce dernier prétendait être une réincarnation, *khubilgaan*, autrement dit, un saint; il souhaitait

63. Alexis Bourdoukov (1883-1943) naît dans le gouvernement de Tobolsk. Enfant, il est confié à un marchand qui l'emmène en Mongolie. En 1914, il organise avec des Russes et des Mongols une coopérative qui, sept ans plus tard, est pillée par les Blancs. Bourdoukov est alors condamné à mort par Ungern. Le chef militaire mongol Maksardjav lui sauve la vie ainsi que celle de ses quatre filles. En 1928, il s'installe à Leningrad où il enseigne le mongol. Arrêté en 1941, il meurt dans un camp stalinien.

64. Maïski resta neuf mois chez Bourdoukov.

65. Dja-Lama (Dambidjantsan) : Kalmouk d'Astrakhan, qui entra en lutte contre les Chinois en 1911 et 1912. Il fut arrêté en 1914 et exilé en Russie. Il revint en Mongolie à la faveur de la guerre civile russe. Installé dans une forteresse dans le Gobi noir, il vécut de pillages jusqu'à son assassinat en 1923 par des membres des services spéciaux mongols. La tête de ce héros légendaire, figure de l'histoire mongole aussi passionnante que le baron Ungern, a été embaumée. Elle se trouve actuellement à la Kunstkamera de Saint-Petersbourg. Voir Inessa Lomakina, *Golova D a-Lami* [La tête de Dja-Lama], Saint-Petersbourg, Ecoart, 1995 et *Anda* (Bulletin trimestriel d'information et de liaison sur la Mongolie, Nanterre), 20, 1995, p. 8-12.

jouir en Mongolie occidentale d'une situation semblable à celle du Djebtsoundamba-Khoutoukhtou d'Ourga (Bogdo Ghegheen), mais en vain : il fut arrêté à Kobdo, exilé en Russie pendant deux ou trois ans, d'abord dans le gouvernement⁶⁶ d'Astrakhan, ensuite en Yakoutie, puis il fut renvoyé en Mongolie. Là, comme le bolchevisme prenait de plus en plus d'ampleur, il s'enfuit au Xinkiang [Turkestan chinois] où il fut assassiné (selon d'autres versions des faits, il aurait été tué au Gansu ; ses assassins, commandités par les bolcheviks mongols, lui coupèrent la tête et l'exhibèrent devant leurs chefs à Ourga).

Bodoo et Dandzan, victimes mongoles de la propagande communiste

Du côté mongol, la propagande allait bon train. Dans le village du Consulat habitait un Mongol qui enseignait à l'École de traduction. C'était un homme vénéré et respecté répondant au nom de Bodoo⁶⁷. En raison de la guerre, il se passionnait pour tout ce qui survenait dans le monde et, tout particulièrement, pour l'avancée bolchevique en Russie. À part le mongol, il ne connaissait aucune autre langue et, pour se tenir au courant, il devait se contenter des traductions occasionnelles qu'on lui faisait à partir du russe. Or, la plupart du temps ses « traducteurs » traduisaient comme cela venait ; autrement dit, ils l'embrouillaient en toute bonne foi. Bodoo, lui, gobait tout ce qu'on lui disait. Plus tard, une fois élu président du Conseil des ministres du nouveau gouvernement révolutionnaire mongol, il s'étonna et dit que le bolchevisme, à le voir de près, était dépourvu de cette perfection dont on lui avait parlé ; il comptait même tant d'épines qu'il était risqué de

66. Gouvernement (*gubernija*) : unité administrative russe. (N.d.T.)

67. D. Bodoo (1885-1922) : ancien lama, professeur de mongol à l'école d'interprétariat créée au Consulat russe et, un temps, journaliste à Kharbine. Il fut le premier chef du Gouvernement provisoire, puis accéda au poste de Premier ministre du Gouvernement populaire. À la mort de Sükhbaatar, il devint commandant en chef de l'Armée mongole. Exécuté pour activités « contre-révolutionnaires » en août 1922, il a été réhabilité en 1990.

s'y frotter. Pauvre Bodoo, qui crut si facilement dans le bolchevisme, qui en fut tout aussi facilement déçu et qui pour sa désinvolture fut fusillé. Paix à son âme !

Bodoo avait un frère cadet, Tchoïbalsan⁶⁸, que le gouvernement mongol avait envoyé à Irkoutsk avec d'autres jeunes gens pour apprendre le russe. Là, il avait passé trois années environ dans une école primaire. Son russe à l'oral était passable, mais pour ce qui était de le lire et de l'écrire, il était plutôt faible. À peine pouvait-il écrire correctement les phrases les plus simples. En outre, son mongol laissait à désirer. Mais tout cela ne l'empêcha pas par la suite d'occuper de hautes fonctions dans l'armée : il fut nommé commandant de cavalerie et aide du commandant des armées.

Au début, Tchoïbalsan fut poussé par son frère mais une fois celui-ci exécuté sur ordre des chefs bolcheviques mongols, il continua malgré tout à occuper de hauts postes dans la Mongolie bolchévisée et cela, juste parce qu'il était complaisant, serviable, silencieux et qu'il exécutait aveuglément les ordres du Comité central du Parti (ce parti, quoique se dénommant Parti populaire de Mongolie, ne fût en fait qu'un exécutant local des ordres de Moscou et du Komintern).

L'auteur s'est arrêté sur Tchoïbalsan afin de montrer qu'au Comité Central, on choisissait presque toujours des gens sans personnalité ni sens de l'initiative. Et si un des membres venait à faire preuve d'indépendance et, de surcroît, allait à l'encontre des ordres de Moscou et ne se montrait pas un bolchevik orthodoxe, on l'« ôtait de là », *ad patres* ! C'est ce qui arriva à Bodoo. Premier représentant de l'État révolutionnaire mongol, il fut puni pour s'être mis à frayer, comme on dit, avec les proches du Bogdo Ghegeen, et, à travers eux, avec le Bogdo lui-même ; autrement dit, il fut accusé de se rapprocher

68. Kh. Tchoïbalsan (1895-1952) : en 1921, il crée avec Sükhbaatar le Parti populaire mongol. Surnommé le « Staline mongol », il cumule de 1939 à sa mort tous les pouvoirs. D'où Perchine tient-il que Bodoo était le frère aîné de Tchoïbalsan ? On peut penser que ce surnom de « frère » fut donné à Bodoo pour avoir eu un rôle de protecteur à l'égard de Tchoïbalsan quand celui-ci arriva à Ourga.

du souverain du pays dont il représentait le gouvernement ! S'il ne s'agissait malheureusement d'une histoire vraie et peut-être bien d'un cas unique au monde, tout cela ressemblerait à une fable.

Il en advint de même avec Dandzan⁶⁹, qui occupa simultanément deux postes importants, celui de président du Comité central et celui de commandant en chef de l'armée mongole [après la mort de Sükhbaatar]. Dandzan, qui était loin d'être un sot, eut tôt fait de comprendre le fin mot de l'affaire et s'opposa à voir la Mongolie à la botte des bolcheviks. Il comprit que, s'il en allait autrement, son pays « perdrait la face » et serait réduit à n'être qu'un instrument aux mains des Rouges ; la Mongolie perdrait sa religion, son identité nationale et sa liberté. En tant que patriote vouant un amour désintéressé à son peuple, Dandzan ne pouvait accepter de voir son pays sous la coupe d'un pouvoir communiste athée. Pour cette raison, il se tint sur ses gardes et désobéit plusieurs fois aux directives de Moscou. Il fit preuve d'indépendance et refusa que le Comité central du Parti se soumette aveuglément à Moscou. Plusieurs fois, il déclara que la Mongolie n'était pas neutre, qu'elle était mue par une idée nationale et qu'elle désirait avant toute chose vivre en paix avec ses voisins afin de conserver son identité et sa liberté. Mais, tel un diplomate sans expérience, il ne sut cacher ses pensées et il le paya de sa tête. Il fut soi-disant puni, comme le déclara en 1924 au cours du premier Khoural (parlement) Djadamba⁷⁰ – un homme important du Comité central et un des favoris de Moscou – parce que « l'armée populaire ne croyait pas en ses déclarations mensongères et refusait de marcher à ses côtés contre le peuple ».

69. S. Dandzan (1873-1924), qui fut membre du cercle créé par Sükhbaatar, est élu président du Comité Central du Parti mongol en mars 1921. De 1923 à 1924, il est commandant en chef de l'Armée mongole et membre du Comité central. Il est exécuté en 1924. Il a été réhabilité.

70. N. Djadamba (1899-1938) : de 1922 à 1924, conseiller à l'ambassade de Mongolie à Moscou ; de 1924 à 1928, vice-président du Comité central de la République populaire de Mongolie. Jusqu'en 1937, il est attaché commercial en URSS. Exécuté en 1938 et réhabilité en 1968.

On pourrait continuer la liste de ceux qui furent exécutés sur ordre de Moscou ; il s'agit de « seconds violons » qui furent liquidés afin que l'orchestre du Comité central ne jouât que sous la baguette du chef d'orchestre moscovite.

Formation d'un Parti communiste mongol

Les promoteurs du bolchevisme à Ourga désiraient former rapidement un parti révolutionnaire dans la ville, le légaliser comme ils le pourraient puis constituer un nouveau gouvernement. Ils n'entendaient pas y regarder à deux fois sur le choix des membres de ce parti ; si, par la suite, ceux-ci s'avéraient ne pas convenir, il serait toujours facile de s'en débarrasser. C'est ainsi d'ailleurs que les choses se passèrent.

Ce fut vraisemblablement Maïski qui donna les instructions relatives au recrutement des membres du Parti, et cela sans doute lorsque, avant de se rendre à Ourga, il rencontra à Altan-Bulag⁷¹ près de Kiakhta un groupe qui guettait le bon moment pour prendre les rênes de la Mongolie et de son destin.

Maimaicheng et Altan-Bulag

Maimaicheng, l'ancienne ville frontalière⁷², à présent détruite, fut pendant presque deux siècles un lieu d'échange pour les commerçants chinois et russes. Son appellation chinoise de « ville vend-achète » était pleinement justifiée car, effectivement, il n'y avait pas une seule affaire d'importance qui ne s'y

71. Altan-Bulag : ville de la frontière mongole située en face de Kiakhta et à 24 km de l'actuelle Sükhbaatar. Son nom peut se traduire par « Source d'or ». À vrai dire à l'époque en question Altan-Bulag n'est pas encore fondée. Perchine fait ici allusion au Maimaicheng, la ville marchande chinoise du côté mongol de la frontière, juste en face de Kiakhta.

72. Le Maimaicheng de Kiakhta (à ne pas confondre avec le Maimaicheng aux abords d'Ourga) fut pris et détruit par les partisans de Sükhbaatar le 18 mars 1921. Tout près fut construite Altan-Bulag. Contrairement à ce qu'écrit Perchine, Ivan Maïski ne put y rencontrer « les chefs révolutionnaires » en 1919 car les Bouriates à qui il confia la mission d'organiser la révolution n'arrivèrent dans cette ville qu'en 1920.

traita. D'ailleurs autrefois, une des grandes spécialités du lieu avait été la contrebande de l'or qu'il était strictement interdit d'exporter hors de Russie.

Maimaicheng se trouvait à un quart de verste seulement de Kiakhta. Ces deux villes, étroitement soudées par leurs activités commerciales, ne pouvaient exister l'une sans l'autre. À Kiakhta, le principal chef était un commissaire, à Maimaicheng, c'était un *dzargatch*⁷³; aucun d'eux ne se mêlait des transactions qui avaient cours dans les deux villes.

À présent, Maimaicheng n'est plus que ruines. Tout près, on a construit Altan-Bulag, ce qui signifie « Source d'or ». Cette ville a joué un rôle essentiel dans le destin de la Mongolie au début des années vingt. C'est là que fut créé le Parti national révolutionnaire qui dirigea par la suite la « République constitutionnelle mongole » formée à Ourga et placée officiellement sous l'autorité du Bogdo. Il comptait les Bouriates Tseden-Ich Gatchitski et Tsyben Jamtsarano qui furent ensuite rejoints par les Mongols Dandzan, Bodo, Tchoïbalsan, Sükhbaatar⁷⁴ et d'autres encore. Autrement dit, ce fut un groupe important qui se constitua à Altan-Bulag⁷⁵ et qui très vite noua des liens avec les bolcheviks et leur fut totalement inféodé. De leur côté, les bolcheviks promirent une aide substantielle dont l'envoi, si nécessaire, d'une division militaire.

Il convient de remarquer que ce parti se forma dans le plus grand secret; rares étaient ceux qui avaient été initiés à ses plans. Ainsi dans la capitale mongole, ni les membres du gouvernement du Bogdo Ghegeen, ni le Bogdo Ghegeen lui-même, ne surent ce qui se tramait à Altan-Bulag.

73. *Dzargatch* (mong. Juge, commissaire) : représentant du pouvoir mongol à Kiakhta.

74. D. Sükhbaatar (1893-1923) : élevé dans le Maimaicheng d'Ourga, il observe la révolution russe à Irkoutsk en 1920 où avec l'aide du Komintern, il édite un journal en mongol. Rentré dans son pays, il forme des détachements qui seront à l'origine de l'Armée nationale mongole. Il décède de façon mystérieuse à l'âge de trente ans.

75. Le Parti populaire mongol fut officiellement formé lors de son premier Congrès qui eut lieu à Maimaicheng en face de Kiakhta le 1^{er} mars 1921.

Formation d'un Parti révolutionnaire à Ourga

Cependant, à la même époque, les dirigeants révolutionnaires d'Altan-Bulag entrèrent secrètement en relation avec le groupe bolchevico-révolutionnaire récemment formé à Ourga par des patriotes mongols. Ils lui imposèrent d'organiser dans la ville même un Parti populaire révolutionnaire qui regrouperait des hommes, jeunes pour la plupart, favorables au bolchevisme et, surtout, opposés à la domination chinoise (il faut dire qu'on savait fort peu de choses alors sur le bolchevisme et il fallut attendre pour se familiariser avec lui la venue de Maïski à Ourga, qui, outre les personnes déjà mentionnées plus haut, rencontra l'avocat bouriate Tchaïvanov⁷⁶, les Mongols Bodo, Tchoïbalsan, Losol⁷⁷, Sükhbaatar, Dandzan et deux ou trois autres). Surtout, les révolutionnaires d'Altan-Bulag ordonnèrent à ce groupe d'obtenir l'accord du Bogdo Ghegeen pour que le nouveau parti rejoignît en secret Altan-Bulag où il devrait s'assurer de l'aide des Soviétiques pour libérer la Mongolie du joug chinois. Et tout fut fait suivant leur volonté.

Tseden-Ich Dachimpilov, *alias* Gatchitski

Bien entendu, le Parti national révolutionnaire, créé à Altan-Bulag *pour la forme*, se devait d'être dirigé par des Mongols de souche. Or, c'était là chose difficile car les Mongols susceptibles de tenir un rôle de dirigeant étaient peu nombreux. Il fallut tant bien que mal placer à des postes en vue des Bouriates ayant de l'influence soit dans leur pays soit dans les sphères gouvernementales mongoles. Parmi eux, relevons le nom de Tseden-Ich Dachimpilov⁷⁸, *alias*

76. Vladimir Tchaïvanov fut nommé en novembre 1919 secrétaire du Comité révolutionnaire clandestin d'Ourga.

77. A. Losol : révolutionnaire qui appartient au premier cercle de Sükhbaatar. Il fut plus tard membre du Comité central.

78. Tseden-Ich Dachimpilov (1895-1941) : Bouriate, envoyé en mai 1920 en Mongolie par le Komintern. Jusqu'en juillet 1921, il est intendant de l'Armée mongole. En 1930, il est de retour en URSS. Arrêté en 1937, il meurt dans un camp de concentration en 1941.

Gatchitski – ce pseudonyme étant formé sur Gatchit, le nom de son *oulous*⁷⁹ natal en Transbaïkalie.

Alors qu'il travaillait dans une coopérative bouriate de Transbaïkalie, Gatchitski avait fait la preuve de son talent d'organisateur et de sa capacité à s'y retrouver rapidement dans les tendances dominantes du moment. Au sein du groupe libéral formé par les Bouriates nationalistes, il apparaissait comme un patriote dévoué à la cause panmongole et soucieux de la conservation des traditions mongoles. Il réussit même à passer auprès des bolcheviks pour un de leurs partisans. Il faut dire que lorsque c'était nécessaire, il participait à des meetings et prononçait des discours d'inspiration marxiste à la gloire de Lénine et de ses acolytes. Il savait respecter la règle d'or des diplomates qui est que la parole a été créée pour cacher la pensée et il connaissait le sage dicton qui dit que « si on vit avec les loups, alors il faut hurler avec les loups ».

Les Mongols bouriates le considéraient comme un jeune homme intelligent et efficace, toujours prêt à rendre service. Il exerçait une certaine influence sur les Mongols importants et c'est à lui que les Bouriates venus du « paradis soviétique » sont redevables d'avoir pu s'installer là où ils le souhaitaient en Mongolie.

La colonisation bouriate et les bolcheviks

Bien entendu, les Mongols auraient *beaucoup* appris des colons bouriates pour améliorer leur élevage si malheureusement les bolcheviks n'avaient très vite flairé les tendances politiques de ces derniers; avec la malveillance et la morgue qui les caractérisent, ils anéantirent le travail de colonisation bouriate en cours en Mongolie⁸⁰. Ils ruinèrent d'une façon à la fois

79. *Oulous (ulus)*: unité territoriale des lignages de divers clans chez les Bouriates.

80. En demandant au prince Naïdan de chasser vers Ourga tous les réfugiés bouriates venus de Russie (six cents yourtes en tout), Ungern, qui vient de s'emparer de la ville, écrit: « Ils sont corrompus par les bolcheviks et

aberrante et cruelle les propriétaires bouriates nouvellement installés en Mongolie, et cela juste pour ne pas voir *apparaître*, dans ce pays de nomades, d'éleveurs bouriates petits-bourgeois ou, comme ils disaient, de « propriétaires à tendance bourgeoise invétérée ».

Ce fait montre clairement les difficultés qui surgissent quand l'on entre en contact avec les bolcheviks. Si, au moment de la création à Altan-Bulag du Parti populaire révolutionnaire mongol, on avait pu prévoir comment les bolcheviks allaient agir et se comporter, la façon avec laquelle ils allaient se rendre maîtres de la situation, alors, bien entendu, aucun membre de ce Parti n'aurait sollicité leur aide, ni encore moins ne les auraient invités à venir en Mongolie pour diriger les affaires mongoles.

Mais au début, les membres du Parti furent sensibles au fait que les bolcheviks se montraient prêts à les aider pour obtenir l'indépendance de la Mongolie et pour endiguer les velléités d'annexion chinoise. Les bolcheviks, toutes griffes rentrées, faisaient alors mine de vouloir aider la nation mongole opprimée; ils affirmaient n'avoir d'autre but que la lutte contre l'impérialisme, promettaient même la prospérité aux plus petites nations placées sous leur protection si elles

propagent leur vil enseignement. Ici je leur ferai leur affaire et je m'emparerai de leurs troupeaux pour les donner à mes troupes... ». (Voir Léonid Youzéfovitch, *Le Baron Ungern, khan des steppes*, Paris, 2001, Éd. des Syrtes, p. 164). L'installation massive en 1913 de Bouriates en Mongolie s'explique par le fait que la superficie des terres mises à leur disposition fut sérieusement réduite en 1900. Les Bouriates d'Aga obtinrent du tsar l'autorisation de « s'installer en Mongolie » et cédèrent la place aux colons russes. Selon Maïski, ce mouvement de population aurait eu lieu essentiellement en 1911 et en 1912 et n'aurait pas été sans heurts. Des conflits entre Bouriates et Mongols auraient notamment surgi pour des raisons religieuses, les Bouriates se montrant fort influencés par la pensée européenne. (Ivan Maïski, *Sovremennaja Mongolija* [La Mongolie contemporaine], 1921, p. 93-94).

Les Bouriates installés en Mongolie étaient plus de seize mille en 1924. Le gouvernement de la République de Mongolie populaire leur distribua des terres en estimant qu'ils allaient reprendre celles des colons chinois dont la moitié se trouvait le long des rivières Bayan-gol, Kharaa et autres.

Les premiers intellectuels bouriates (enseignants, médecins etc.) apportèrent beaucoup à la Mongolie. Perchine, qui, toute sa vie, s'intéressa à la culture bouriate, fut témoin du destin tragique de la plupart de ces émigrés.

suivaient leurs directives et marchaient main dans la main avec la République soviétique.

Toutes ces promesses faisaient tourner la tête; même des hommes comme Gatchitski se laissèrent prendre dans les mailles du filet tendu par les bolcheviks et se transformèrent en exécutants zélés de leurs ordres.

Tsyben Jamtsarano

Le savant Tsyben Jamtsarano⁸¹ ou, comme il se faisait appeler « Jamtsarano » [son patronyme], fut lui aussi un de ces Bouriates qui se laissèrent prendre à l'hameçon lancé par les bolcheviks. Quoiqu'il ait été éduqué dans un séminaire d'Irkoutsk et qu'il ait même été lecteur de mongol à l'Université de Saint-Pétersbourg, c'était un *russophobe convaincu*⁸². Partisan du panmongolisme, il faisait sienne la devise « l'Asie aux Asiatiques ». En dépit du silence dans lequel il eut tendance à se murer de plus en plus souvent, il exerçait une certaine influence auprès des Mongols et des Bouriates. Ceux-ci l'écoutaient toujours attentivement et, dans leur majorité, suivaient ses avis d'où souvent émanaient de forts sentiments russophobes. Lui se plaisait à demeurer dans l'ombre; il soufflait ses pensées à ceux qui l'entouraient et ceux-ci, à leur tour, les répandaient autour d'eux de telle sorte que presque toujours il en allait comme Jamtsarano l'avait souhaité.

81. Tsyben Jamtsarano (1880-1942) (il est connu des Mongols sous son nom personnel de Tseveen, bour. Tsyben): spécialiste de la Mongolie. Il étudia à l'école du fameux médecin bouriate Piotr Badmaev à Saint-Pétersbourg mais pour avoir refusé de se convertir à l'orthodoxie, il est renvoyé de cette école en 1897. En 1920, il est nommé secrétaire du Komintern en Extrême-Orient. Il représente la Mongolie au troisième congrès du Komintern. En 1924, il prend la nationalité mongole. Six ans plus tard, il est exclu du Parti pour « déviationnisme de droite ». Il poursuit ses recherches sur les Mongols et sur les Bouriates. En 1937, il est accusé d'espionnage au profit du Japon. En 1940, il est condamné à cinq ans d'internement et meurt en prison deux ans plus tard. Il a été réhabilité en 1956.

82. L'accusation de russophobie portée contre Jamtsarano qui, toute sa vie, travailla avec des savants russes, n'est pas nouvelle. Dès 1905-1907, on l'appela le chantre du panmongolisme car avec Agvan Dorjiev, il œuvra activement pour que fût accordé aux Bouriates le droit de disposer d'eux-mêmes.

Il faut dire que Jamtsarano était un ardent défenseur de l'instruction et ce fut grâce à lui qu'une école où on enseignait en mongol fut ouverte à Ourga. Par la suite, il fonda un comité scientifique et un musée qui rencontra un grand succès. À bien des égards, il fut un homme utile pour la Mongolie. Personne, bien entendu, ne peut lui reprocher d'avoir été cupide car il ne chercha pas à se faire une place au soleil et jamais il ne participa à aucune affaire qui « sentît le brûlé ». Il aimait son peuple et, dans la mesure de ses moyens, il l'aidait.

Durant sa jeunesse, alors qu'il était lecteur à l'Université et fréquentait les cercles étudiants, il avait été soupçonné d'activités contre-gouvernementales et obligé de se cacher. Il s'était réfugié dans les *oulous* bouriates d'Irkoutsk. Ensuite, il avait presque toujours vécu à Ourga, hormis quelques séjours dans le sud de la Mongolie. En 1915, lors de la conférence de Kiakhta, son excellente connaissance du russe lui avait permis d'officier comme traducteur pour les Mongols.

Parmi tous les représentants du Parti révolutionnaire mongolo-bouriate, Jamtsarano fut le seul à mettre un frein à l'avidité des bolcheviks. De toute évidence, ces derniers voulaient faire de la Mongolie une république, cependant certains d'entre eux comprirent qu'on ne pouvait faire ce qu'on voulait dans un pays aussi primitif; pour cette raison, ils prêtèrent attention à ce que disaient les hommes du lieu qui connaissaient bien les Mongols et leur pays.

Les Bouriates, instruments des bolcheviks

Pour s'emparer de la Mongolie, les bolcheviks, à qui la tactique qui consistait à « tirer les marrons du feu » réussit fort bien en Mongolie, utilisèrent les Bouriates, qui étaient bien plus cultivés que les Mongols. D'une part, à travers la Russie, les Bouriates avaient été en contact avec la culture européenne, d'autre part, ils étaient à même d'influencer les Mongols auxquels ils étaient apparentés en jouant sur leurs cordes les plus sensibles, notamment leurs coutumes,

leurs religions et leur économie. Les premiers temps, le bolchevisme qui progressait en Sibérie séduisit les Bouriates tel un fruit défendu. Nombre d'entre eux espérèrent en tirer de grands profits et entraînèrent à leur suite les Mongols crédules. C'est ainsi qu'à Altan-Bulag se forma un groupe bouriate important par son nombre qui *influa grandement* les Mongols occupant une position clé dans leur pays. Les succès grandissants remportés très vite par les bolcheviks en Mongolie s'expliquent par cette machination. Les Mongols, installés au pouvoir, furent pris dans les rets du bolchevisme et se retrouvèrent sous la dépendance complète de Moscou. Sans l'autorisation du Kremlin, ils n'osaient souffler mot.

Réticences bouriates

À cette époque, la République d'Extrême-Orient⁸³ créée en Transbaïkalie n'existait déjà quasiment plus. Les bolcheviks y régnaient en maîtres et profitaient du profond désarroi qu'avait engendré parmi la population la succession à la tête du pays d'une ribambelle de dirigeants allant de l'ataman Semionov aux mencheviks.

C'est ainsi que la Transbaïkalie devint bolchevique. Les Rouges, pour y consolider leur position, créèrent une « république bouriate » et placèrent aux postes clés de cette prétendue république des Bouriates dressés par leurs soins. Ceux-ci devaient servir de « pont » pour les bolcheviks qui pourraient ainsi pénétrer en Mongolie puis dans le nord de la Chine où « la révolution embraserait le monde ».

D'abord, tout sembla se passer comme prévu. Cette éphémère république, qui n'eut de bouriate que le nom⁸⁴, fut

83. La République d'Extrême-Orient, au sein de laquelle était incluse la Bouriatie, fut créée en avril 1920 et cessa d'exister en 1922. Il s'agissait en fait d'un état fantôme devant permettre d'éviter aux bolcheviks un conflit avec le Japon.

84. La République de Bouriatie réunit les régions autonomes de la République d'Extrême-Orient et de la Fédération de Russie. Elle fut créée le 30 mai 1923. Avec cette république « d'opérette », comme l'appelle Perchine, les communistes espéraient influencer sur « la grande soviétisation de la République

comme une enseigne, un décor de théâtre derrière lequel, dans les coulisses, les bolcheviks n'en firent qu'à leur tête. Mais de nombreux Bouriates comprirent leur tactique et bien entendu, ils s'opposèrent à eux de toutes leurs forces aussi bien en Transbaïkalie qu'en Mongolie. Finalement presque tous les Bouriates réfugiés en Mongolie – entre seize et dix-huit mille personnes –, y compris leurs dirigeants, furent classés par les bolcheviks dans la catégorie des individus « suspects » et « nuisibles »; avec eux, ils en usèrent à la bolchevique et c'est pourquoi une partie des Bouriates s'enfuit en Mongolie intérieure et au Barga⁸⁵ tandis que ceux qui restèrent en Mongolie « se prolétarisèrent », autrement dit s'appauvrirent. Seuls quelques Bouriates en profitèrent pour se faire « des places au soleil » et occuper de hautes fonctions.

Habilité des bolcheviks

Mais tandis que les Bouriates de Transbaïkalie étaient encore tout à leur lune de miel avec les bolcheviks, à Altan-Bulag on réglait la question complexe de savoir quel cours politique faire prendre à la Mongolie Khalkha. Les bolcheviks firent tout leur possible pour convaincre le Parti populaire révolutionnaire mongol de les soutenir en alléguant qu'ils se chargeraient de résoudre au mieux les difficultés du moment.

Effectivement la Mongolie traversait une période difficile : les bandes de soldats de Xu Shuzheng pillaient dans Ourga et dans tout le pays; le gouvernement autonome du pays Khalkha avait été dissous et l'autonomie elle-même était de fait supprimée. Où qu'on allât, ce n'était que désarroi et désespoir parmi les Mongols.

de Mongolie et associer le peuple mongol au nombre des peuples révolutionnaires indépendants ». Voir Archives de la Politique extérieure de la Fédération de Russie, III/ 5/ 1/ 7, f. 15.

85. Barga : région située à la pointe de la province chinoise de l'Amour. En 1912, les Mongols bargas chassent de leur territoire l'administration et les troupes chinoises et décident de rejoindre la Mongolie autonome; la Russie s'oppose à cette union et, en 1915, laisse le Barga à la Chine.

Dans ces conditions, quelles décisions politiques pouvait bien prendre le Parti populaire révolutionnaire mongol ? Bon gré mal gré, il prêtait l'oreille aux paroles du démon tentateur qu'était le bolchevisme et il ne voyait pas d'autre issue que d'entrer en contact avec lui et d'accepter toutes ses conditions, à l'exception de celles qui allaient à l'encontre des particularités nationales mongoles. Cette idée s'imposait avec d'autant plus de force que lorsque cela leur était nécessaire, les bolcheviks se substituaient au gouvernement de la Grande Russie pour régler les affaires de politique extérieure, et, par conséquent, les relations avec la Mongolie-Extérieure. Rappelons que la Russie était à l'origine de l'autonomie mongole et avait des intérêts dans la sphère d'influence mongole.

Les représentants mongols du Parti formé à Altan-Bulag ne s'y entendaient guère en matière de finesses diplomatiques et les bolcheviks, bien que cela fût en contradiction avec leur dogme, en profitaient pour leur jeter de la poudre aux yeux. C'est que les bolcheviks ont toujours fait preuve de morgue et de violence ! En attendant, il est vrai, ils n'étaient pas trop pointilleux mais avec le temps, ils comptaient bien faire ce qu'ils voulaient. Et bien entendu c'est ainsi qu'il en alla par la suite. Mais à ce moment-là, il était primordial pour eux de ne pas laisser échapper le morceau de choix que représentait la Mongolie, territoire riche et immense avec un cheptel considérable, *utile essentiellement d'un point de vue stratégique puisqu'à partir d'elle et à travers elle, il serait pratique d'agir et d'implanter le bolchevisme aussi bien en Chine que dans le Xinkiang et même dans le lointain Tibet.*

Le Gouvernement provisoire instauré à Altan-Bulag

Les Bouriates Jamtsarano et Gatchitski dirigeaient le Parti populaire révolutionnaire installé à Altan-Bulag. Ils n'étaient absolument pas préparés à occuper cette fonction ; de plus, ils

avaient la tête farcie de propagande bolchevique. Enfin, ils estimaient, non sans raison, que s'ils jouaient le jeu des bolcheviks, ils obtiendraient en compensation une *position spéciale* en Mongolie. En cas de besoin, les bolcheviks les défendraient contre les « anciens-Mongols », ceux du parti du Bogdo ou, éventuellement, contre les princes. C'était oublier que les bolcheviks, une fois qu'ils se sont bien délectés d'un morceau appétissant, jettent les restes inutiles.

Toujours est-il que *les Bouriates d'Altan-Bulag*, en raison de la bonne entente qui existait entre eux et les bolcheviks, « coopéraient », tandis que les Mongols autorisés par le Bogdo à se rendre à Altan-Bulag ne faisaient qu'exécuter les ordres des bolcheviks. Ces derniers n'étaient pas venus les mains vides, ils avaient derrière eux toute une armée, la seconde division de Kouban⁸⁶ qui, si nécessaire, pourrait recevoir l'aide d'autres unités militaires.

On mit au point un plan très simple qui consistait à remplacer le gouvernement du Bogdo installé à Ourga par un nouveau gouvernement *révolutionnaire* constitué de membres du Parti populaire révolutionnaire d'Altan-Bulag. *Le Bogdo Ghegheen demeurerait à la tête du gouvernement* afin que le peuple mongol ne s'inquiétât pas et ne crût pas que des changements étaient intervenus en matière de religion, ni que la religion du peuple était interdite. C'était une condition imprescriptible à la formation de ce gouvernement. Seuls les anciens princes se verraient refuser le droit de participer au nouveau gouvernement car celui-ci défendrait tout particulièrement les intérêts du peuple et non ceux des nobles comme cela avait été le cas jusqu'à présent. À quelques exceptions près, le gouvernement serait presque entièrement composé de Mongols du pays Khalkha et tant que le calme ne serait pas rétabli, il porterait le nom de « Gouvernement provisoire ». De cette façon, la Mongolie-Extérieure se doterait d'une monarchie constitutionnelle avec pour souverain le Bogdo Ghegheen.

86. Il s'agit en fait de la 5^e division entrée en Mongolie le 27 juin 1921.

On raconte que de nombreux bolcheviks protestèrent contre le fait qu'un homme considéré par les lamaïstes comme la réincarnation du saint patriarche Tāranātha⁸⁷, autrement dit un homme passant pour être un « dieu vivant », fût placé à la tête du pays. Mais étant donné, disait-on, l'insistance de Jamtsarano qui avait déclaré que *si cette condition n'était pas respectée, il faudrait se passer des services des bolcheviks*, alors à contrecœur et par crainte de laisser échapper un aussi beau morceau que la Mongolie, les bolcheviks, faisant fi de leurs dogmes, se plièrent à cette condition, convaincus qu'ils étaient de s'emparer bientôt de la Mongolie; de plus, ils en étaient convaincus, il restait encore peu de temps à vivre au Bogdo Ghegheen.

Rumeurs sur l'avancée d'un détachement de Russes blancs

Pendant qu'à Altan-Bulag on menait des pourparlers et qu'on édifiait des plans au sujet de la Mongolie khalkha, des rumeurs persistantes en provenance de l'est couraient selon lesquelles un détachement blanc bien armé venait du sud de la Transbaïkalie et faisait marche sur Ourga. Les bruits les plus contradictoires circulaient au sujet de ce détachement; on parla d'abord de plusieurs régiments avec une importante artillerie, puis juste d'une cavalerie avec un baron intrépide à sa tête⁸⁸.

Les membres du Parti révolutionnaire populaire mongol décidèrent d'attendre pour en savoir plus. Au cas où le détachement en question atteindrait Ourga, il faudrait voir ce qu'il résulterait de sa confrontation avec les troupes chinoises, et s'il venait à s'emparer d'Ourga, ce qu'il ferait; sinon il faudrait voir quels seraient les plans des Chinois. Seraient-ils en mesure de tenir Ourga au cas où les Rouges, avec des *tsereg*

87. Tāranātha (1575-1634): savant et chef de l'Église du Tibet, auteur d'ouvrages historiques. Le dernier Bogdo était la huitième réincarnation de Tāranātha.

88. « Le baron intrépide » désigne bien entendu Ungern Sternberg.

(soldats) mongols du Parti populaire, marcheraient sur la ville? Toutes ces questions exigeaient réponse, mais une chose était certaine: la confrontation entre les Blancs et les Chinois était inévitable et elle promettait d'être utile puisque le vainqueur, quel qu'il fût, en sortirait affaibli; ce serait là une chance pour les bolcheviks dont les forces seraient fraîches et intactes.

Telles étaient pour l'essentiel les idées des révolutionnaires d'Altan-Bulag. En attendant, ils restaient en retrait et menaient une propagande modérée auprès de la population à l'ouest de la petite ville et sur la frontière de la Transbaïkalie. Là, ils recrutaient des hommes pour les troupes du Gouvernement provisoire révolutionnaire et organisaient des collectes parmi la population afin de soutenir l'armée et de subvenir à ses besoins. Les Soviets fournissaient l'armement aux nouvelles recrues tandis que Sūkhbaatar s'occupait de leur formation.

Sūkhbaatar

Sūkhbaatar était un familier de la chose militaire. Il avait servi à Khudjir-Bulag près d'Ourga comme sous-officier dans une troupe cosaque de la Mongolie indépendante placée sous le commandement de l'essaul Vassiliev. Il avait même participé à des campagnes contre les hougouzes qui pillaient sur les frontières orientales du pays Khalkha.

Dès qu'il l'avait pu, Sūkhbaatar s'était passionné pour l'art militaire et, à présent, il empruntait volontiers aux commandants rouges tout ce qui lui semblait devoir être adopté par les unités militaires mongoles. Il aimait sans réserve le peuple et les steppes mongoles et était prêt à faire don de sa vie pour sa patrie.

Mais pour ce qui était des débats et utopies bolcheviques, Sūkhbaatar était un vrai enfant, un homme des steppes naïf qui croyait aux phrases ronflantes et tonitruantes de la propagande bolchevique. On pouvait le berner à loisir dès qu'il était question de finance, d'administration et de ce qui

nécessitait de la clairvoyance et des qualités de diplomate. Tous ceux qui l'ont connu affirment que c'était un homme pur, généreux et intègre. Il est d'ailleurs significatif qu'il ait eu droit à des funérailles nationales⁸⁹.

De tous les « sauveurs » de la Mongolie réunis à Altan-Bulag, Sükhbaatar fut le seul à agir de façon désintéressée. On pourrait en dire autant de Boodoo, il est vrai, mais ce dernier était un homme simple dans le sens le plus banal du mot et il n'avait pas la carrure d'un dirigeant, fût-ce même d'un dirigeant de république d'opérette.

Tchoïbalsan

Le frère [sic] de Boodoo, Tchoïbalsan, qui fut élevé à la position d'aide du commandant des troupes, était quant à lui un Mongol médiocre, limité intellectuellement. Il était toujours aux ordres de ses supérieurs, du genre « à votre service, que désirez-vous? ».

L'auteur de ces mémoires se rappelle Tchoïbalsan quand il était écolier à Irkoutsk⁹⁰ : c'était un enfant sage certes mais qui n'en était pas moins médiocre et indifférent à tout ce qui l'entourait ; il n'avait aucun esprit d'initiative et faisait tout ce qu'on lui demandait par-dessus la jambe. En somme, c'était un mollasson comme il y en a tant.

Il me revient qu'il chercha à faire le commerce de chevaux au *dzakha* (marché) et se révéla peu chanceux. Pour ce travail, il faut être vif et rusé, savoir jeter de la poudre aux yeux et faire preuve des autres qualités des maquignons. Or, lui justement ne possédait aucune de ces qualités et le plus souvent c'est à lui que l'on jetait de la poudre aux yeux. Ainsi ses débuts de maquignon prirent-ils un tour comique et il en fut pour ses frais.

Un beau jour, vêtu d'un costume en soie avec, nouée à sa ceinture une riche parure en argent, composée d'un briquet,

89. La mort soudaine de Sükhbaatar le 22 février 1923 suscita des rumeurs selon lesquelles il aurait été empoisonné.

90. Perchine enseigna à Irkoutsk.

de couteaux dans des fourreaux d'argent, d'une pipe mongole de valeur, d'une blague à tabac en soie et d'autres objets précieux, Tchoïbalsan se rendit au *dzakha* pour faire le commerce de chevaux. En se parant ainsi, il espérait en imposer à ses clients.

Des escrocs qui opéraient sur le marché comprirent vite que l'on pouvait abuser un riche maquignon comme lui et ils lui envoyèrent de prétendus vendeurs qui réussirent à l'intéresser en lui proposant de bons chevaux. Tchoïbalsan marchanda en suant sang et eau comme on dit mais finalement les vendeurs en question ne furent pas d'accord sur le prix et retirèrent leurs chevaux de la vente. Tchoïbalsan, amer de cet échec, voulut fumer. Il porta alors la main à la précieuse parure qui était attachée à sa ceinture et qui contenait ses effets pour fumer. Hélas, les lacets de soie avaient été coupés et la parure avec tout son contenu avait disparu.

Comme on l'apprit par la suite, toute cette vente de chevaux avait été manigancée de toutes pièces. Les escrocs s'étaient mêlés au marchandage et avaient coupé les lacets de la parure. Tchoïbalsan, fidèle à lui-même, s'était comporté comme un idiot et s'était laissé berner par des voleurs.

Si nous rapportons cette mésaventure, c'est afin de souligner combien on manquait de personnes d'envergure à Ourga. En effet, des hommes du genre de Tchoïbalsan purent accéder à de hautes fonctions gouvernementales. Pour cette raison, ce furent les Bouriates, plus cultivés et plus au fait des choses, qui tinrent le haut du pavé ; force est de reconnaître leur habileté. Ils s'efforcèrent de ne pas occuper de postes importants et de réserver ceux-ci aux Mongols ; par contre, ils dirigèrent dans l'ombre la formation du gouvernement révolutionnaire mongol, aidés activement, bien entendu, par des agents soviétiques chargés de surveiller les révolutionnaires mongols et de les diriger en accord avec les principes bolcheviques.

Les Mongols pro-révolutionnaires suivaient aveuglément les conseils des Bouriates en vue, tels Tseden-Ich Dachimpilov

et surtout Jamtsarano. Ils étaient attachés aux Bouriates, leurs voisins et leurs conseillers, qui avaient déjà eu de nombreux contacts avec les bolcheviks et qui pouvaient en cas de nécessité leur être utiles.

Confusion et désarroi parmi la population mongole

Pour comprendre l'état d'esprit qui régnait en Sibérie, et à plus forte raison en Mongolie, il faut bien voir que la population, dans son ensemble, ne comprenait absolument pas ce qui se passait en Russie et ne savait pas quel genre de régime y avait été instauré. De fait, elle était plongée dans le plus grand désarroi.

Les lamas et le peuple estimaient que Dieu avait puni la Russie pour avoir osé tuer le Tsar Blanc (*tsagaan khan*)⁹¹. Mais seuls les « mauvais Russes » (*muu oros*) en étaient responsables. Il restait quand même de « bons Russes » (*sain oros*) et la grandeur de la Russie était encore intacte. Pour cette raison, les Mongols espéraient que leur puissant voisin du nord prendrait leur défense contre les Chinois. Pour la plupart, ils estimaient que les soldats russes venus à Altan-Bulag étaient de « bons Russes » qui souhaitaient défendre le Bogdo Ghegheen contre le despotisme chinois. C'était du moins la version des faits qui circulait parmi les Mongols, et ni les révolutionnaires d'Altan-Bulag ni les agitateurs bolcheviques ne cherchaient à la réfuter, car de cette façon, les Rouges passaient pour des Blancs. C'est du moins ce que des Mongols d'Altan-Bulag venus à Ourga racontaient en secret.

Cependant certains Mongols, sceptiques, ne croyaient guère en ces racontars. « Comment se peut-il, faisaient-ils

91. L'origine de l'expression « tsar blanc » pour désigner le souverain russe reste mystérieuse. Les bouddhistes comme les musulmans de l'Empire russe l'utilisaient pour évoquer le tsar. Au XIX^e siècle des penseurs et écrivains (tel Dostoïevski) la reprirent à leur compte pour justifier l'expansion russe sur le continent asiatique. Il est probable que l'expression s'explique par le symbolisme du blanc chez les Turcs, cette couleur étant, pour eux comme pour les Chinois d'ailleurs, associée à l'ouest (*N.d.T. et de M.-D. Even*).

remarquer, qu'une division blanche vienne de l'est et une autre du nord et qu'elles ne sachent rien l'une de l'autre? Et puis, on ne sait rien de celle du nord. D'où vient-elle donc? Il y a dans tout ça quelque chose qui ne colle pas ».

La confusion qui régnait parmi les Mongols était profitable aux Rouges.

Les rumeurs au sujet de la division blanche se précisent

Des nouvelles plus précises cette fois arrivèrent à Ourga et à Altan-Bulag: une importante division blanche, bien armée et placée sous le commandement du baron Ungern, venait de la gare de Daouria pour chasser de Mongolie les troupes chinoises, restaurer le pouvoir du Bogdo Ghegheen et rétablir l'autonomie de la Mongolie-Extérieure. De plus, on racontait que le cruel Xu, en apprenant que le baron Ungern marchait sur Ourga, avait pris peur et s'était empressé de fuir en Chine pour y exiger des troupes et des moyens supplémentaires afin de lutter contre Ungern au cas où celui-ci attaquerait Ourga.

Voilà quelles étaient les inquiétantes rumeurs en provenance de l'est. Peut-être étaient-elles exagérées, mais le fait est qu'un détachement constitué de Russes blancs bien armés marchait sur Ourga. Il était placé sous le commandement du général Ungern que les Mongols de l'*aimag* Tsetsen-khan⁹² avaient accueilli à bras ouverts.

Les nouvelles qui filtraient de tout cela à Altan-Bulag restaient vagues. Les bolcheviks et les révolutionnaires de la ville ne réussissaient pas à obtenir d'informations plus précises sur les forces et les intentions du baron Ungern ni par les Bouriates, ni par leurs relations dans la capitale, notamment Tsogto Badmadjapov⁹³ et Tsybiktarov⁹⁴. Il faut

92. L'*aimag* Tsetsen-khan se trouve à l'est de la Mongolie. Il comprenait dix-huit *khochuun* (bannières).

93. Tsogto Badmadjapov (1879-1937) fut traducteur pour l'expédition que Kozlov organisa au Tibet oriental entre 1899 et 1901. De 1901 à 1917, il

dire qu'en dépit de la proximité du baron, même à Ourga, on savait apparemment fort peu de choses à son sujet.

Les révolutionnaires d'Altan-Bulag dans l'expectative

Les révolutionnaires d'Altan-Bulag étaient dans l'expectative. Ils attendaient la suite des événements pour faire appel aux bolcheviks et ils en profitaient pour organiser un gouvernement fondé sur de nouveaux principes inspirés, autant que possible, par le bolchevisme, car ils avaient appris que celui-ci, telle une grande vague, s'était déversé sur toute la Sibérie (en effet, au cours des six derniers mois de l'année 1919, les bolcheviks avaient atteint le Baïkal tandis que la République d'Extrême-Orient où l'agitation bolchevique battait son plein filait un mauvais coton).

Les révolutionnaires d'Altan-Bulag savaient que les bolcheviks avaient des vues sur la Mongolie, aussi espéraient-ils obtenir beaucoup d'eux, notamment des armes et des munitions et, dans un premier temps, une armée. De plus, ils considéraient avec raison que les organisations blanches opérant à l'est de la Transbaïkalie avaient mangé leur pain blanc depuis que les bolcheviks étaient dans la région ; si des divisions blanches venaient de là-bas, cela ne pouvait être que « les derniers nuages de l'orage qui se dissipe⁹⁵ ». Voilà quelles étaient les pensées des révolutionnaires mongols. Bien entendu, on n'oubliera pas que leurs principaux chefs étaient des Bouriates qui, eux-mêmes, étaient manipulés par des agitateurs bolcheviques.

travaille pour l'état-major russe. En 1921, il est conseiller du ministre de la Justice du nouveau gouvernement de Mongolie. De 1923 à 1931, il occupe différents postes dans les institutions de la République populaire de Mongolie. Arrêté en 1931, il est condamné à cinq ans d'emprisonnement. De retour presque aveugle à Leningrad en 1937, il est à nouveau arrêté. Il est exécuté le 15 décembre 1937 et réhabilité en 1957.

94. S. Tsybiktarov (1877-1921) : médecin de talent qui travailla pour le consulat russe. Il fut l'un des agents du comité révolutionnaire dans la colonie russe d'Ourga. A. Orlov, le consul russe, tenta de le renvoyer du consulat en raison de son alcoolisme.

95. Citation du poème « Nuée » d'Alexandre Pouchkine. (N.d.T.)

Ainsi les événements d'Ourga approchaient-ils de leur dénouement. Presque toutes les voies de communications entre la capitale et Altan-Bulag étaient coupées : d'abord, parce que la soldatesque chinoise se livrait au pillage le long de la route qui menait à Ourga, ensuite, parce qu'une fois ces soldats partis, cette même route fut étroitement surveillée par les hommes d'Ungern. Autrement dit, la capitale fut tout le temps coupée de la frontière russe comme de la Chine. L'accès y était relativement plus ou moins libre depuis l'est et l'ouest.

Mais les révolutionnaires d'Altan-Bulag n'avaient pas perdu leur temps. Et quand ils apprirent la victoire d'Ungern sur les Chinois, alors, de concert avec les bolcheviks, ils décidèrent de former un gouvernement révolutionnaire dépendant officiellement du Bogdo Ghegheen ; ensuite ils menèrent auprès des Mongols des alentours d'Altan-Bulag et de la frontière russe une vaste propagande en faveur de ce nouveau gouvernement ; enfin, ils collectèrent des « dons » pour subvenir à leurs besoins et à ceux des troupes mongoles et ils recrutèrent dans les monastères des soldats pour leur armée commandée par l'énergique Sühbaatar.

Les principaux révolutionnaires d'Altan-Bulag étaient des hommes lucides, qui connaissaient bien la psychologie et les goûts conservateurs des Mongols et qui agissaient avec circonspection. Parmi eux, il convient de citer Tsyben Djamtsarano, Tseden-Ich Gatchitski, Dandzan et, dans une certaine mesure, Boodoo. Tandis que les bolcheviks plaçaient leurs espoirs en eux, les autres membres du Parti les écoutaient. C'est ce parti qui forma le Gouvernement provisoire de la Mongolie populaire révolutionnaire.

La tactique du Parti

Il faut rendre justice au Parti qui fit preuve de prévoyance en n'hésitant pas parfois à désavouer ses instructeurs bolcheviques et, en tout cas, en n'acceptant que rarement de leur obéir de façon aveugle. Cela, bien entendu, avait le don

d'agacer fortement les bolcheviks. En fait en réformant les institutions, le Parti prenait le risque de susciter non seulement un sérieux mécontentement parmi les Mongols mais aussi une agitation lourde de conséquences.

Le Parti démontra aux bolcheviks qu'*il serait tout à fait déraisonnable, durant toute la période de lutte contre les détachements blancs, dont le détachement d'Ungern, de détruire d'emblée l'appareil féodal théocratique légué par les siècles passés.* Étant donné l'importance du moment, le Parti trouva nécessaire d'envoyer en mission dans chaque *khochuun* des commissaires spéciaux chargés de compléter le corps de cavalerie et d'organiser le ravitaillement des troupes. Tout cela fut fait au nom de la sauvegarde de la spécificité mongole. Dans le même temps, il fut décidé d'écarter les princes ouvertement hostiles aux commissaires.

Mais, étant donné la religiosité extrême et le conservatisme des Mongols – placés sous la coupe d'un lamaïsme fanatique –, *la décision la plus sage que prit le Parti révolutionnaire fut d'instaurer une monarchie constitutionnelle*, qui laissa sur le trône le Bogdo Ghegheen (*Djebtsoundamba-Khoutoukhtou*) et conserva le nom de l'ère qui, depuis l'intronisation du Bogdo en 1911, s'appelait « Élevé par beaucoup ». C'était là une politique véritablement perspicace à même de calmer les esprits, de même était-ce une démarche habile pour créer, après la mort du Bogdo, une République mongole.

En conclusion, et comme le lui avaient demandé les bolcheviks, le Parti décida que lorsque le moment serait venu pour le gouvernement populaire révolutionnaire de se rendre à Ourga, celui-ci serait alors accompagné d'une armée – la division soviétique de Kouban et la jeune brigade mongole – afin, si nécessaire, de contraindre par la force l'ancien gouvernement du Bogdo Ghegheen à se plier à ses exigences.

On peut affirmer sans hésiter que si les révolutionnaires d'Altan-Bulag étaient entrés dans Ourga sans cette armée, alors, le gouvernement du Bogdo *aurait tout simplement refusé*



Le huitième Bogdo Ghegheen

de reconnaître le nouveau gouvernement révolutionnaire lié aux bolcheviks semeurs d'athéisme. Dans ce cas, il aurait dénoncé les révolutionnaires d'Altan-Bulag comme étant des usurpateurs avides de s'arroger le pouvoir et, bien entendu, ils les auraient jugés et punis sans montrer de pitié.

Mais les bolcheviks avaient tout prévu et, sans verser une goutte de sang, ils s'emparèrent de la Mongolie. Ils jouèrent habilement du nationalisme et du chauvinisme mongols, ils surent tirer profit de l'ignorance des fondateurs du Gouvernement provisoire et ils surent flatter leur vanité au moyen de phrases et de slogans grandiloquents.

Les circonstances qui vont aider les bolcheviks

En fait, un exceptionnel concours de circonstances permit aux bolcheviks de s'emparer de la Mongolie : le Petit Xu apparut à temps avec sa troupe pour mettre fin à l'autonomie mongole, de même Ungern avec son détachement arriva-t-il à temps pour chasser les troupes de Xu, de même encore un gouvernement révolutionnaire mongol fut-il formé à temps à Altan-Bulag pour que les bolcheviks entrent dans Ourga et diffusent leur doctrine en Mongolie.

Autrement dit, le Petit Xu, en annulant l'accord tripartite de Kiakhta, permit au gouvernement mongol de rompre complètement avec la Chine. Quant à Ungern, en chassant les troupes chinoises, il permit aux bolcheviks d'avoir la voie libre. Lui-même d'ailleurs périt sans gloire.

Quant aux bolcheviks, ils n'avaient pas prévu que le pays qui leur permettrait de pénétrer en Extrême-Orient leur tomberait dans les mains si facilement. Et effectivement, la Mongolie-Extérieure leur assura une voie directe et pratique jusque dans la populeuse Chine et elle permit au Komintern de faire une « belle récolte ». De là, grâce au « célèbre » général Feng Yuxiang, le bolchevisme gagna Kalgan, le nord de la

Chine, puis le centre et le sud du pays. En ce sens, Feng rendit un fier service aux bolcheviks...

Altan-Boulak et Ourga

Ourga fut longtemps sans savoir qu'un nouveau gouvernement révolutionnaire avait été formé à Altan-Bulag, qu'il était entré en contact étroit avec la Russie soviétique et qu'il avait conclu un accord avec elle portant sur une aide militaire. Ourga apprit tout cela plus tard lorsque le jeune gouvernement révolutionnaire entra dans la ville accompagné d'unités militaires soviétiques et mongoles. Autrement dit, tout se déroula suivant le dicton russe : « On m'a marié sans me demander mon avis ». Et il s'agit là d'un cas rare dans l'histoire où le souverain d'un pays ne se doute pas que, sans son accord, on dispose de lui comme d'une marionnette et ne sait pas quel rôle on s'appête à lui faire jouer.

L'armée d'Ungern

Alors que les révolutionnaires mongols recrutaient des soldats, leur procuraient des armes, des uniformes et du ravitaillement et contraignaient par la propagande et la menace une partie de la population à se rallier à eux, le baron Ungern ne pouvait compter que sur lui-même et sur le hasard.

Sa division avait grand besoin d'hommes, d'uniformes, de chevaux et surtout de munitions. Seuls la bravoure de ses guerriers et le respect qu'ils montraient envers la discipline pouvaient le consoler. « Avec lui, on ne risque rien, il ne nous donnera pas » disaient-ils de lui. Et quelles nationalités ne trouvait-on pas parmi eux : il y avait des Bachkirs, des Tatars, des Kirghizes, des Khokhols⁹⁶, et même quelques Japonais⁹⁷ ; bien sûr, les plus nombreux étaient les cosaques russes de Sibérie.

96. *Khokhol* : terme péjoratif qui désigne les Ukrainiens en russe. (N.d.T.)

97. Sur les 1 600 à 2 000 hommes de la division du baron (Mongols non inclus), on comptait entre quatre-vingts et cent Japonais. Voir Archives de la Politique extérieure de la Fédération de Russie, télégramme du 14 mars 1921 de Sergueï Borissov à Gapone, 3/2/103/ 28, f. 102.

Ces braves va-t-en-guerre plaisantaient des difficultés et des malheurs de la vie militaire ; ils prenaient exemple sur Ungern qui vivait comme eux. Le « grand-père », comme ils appelaient le baron en dépit de son jeune âge, mangeait souvent au « même plat » qu'eux et, malgré le froid glacial, dormait comme eux dehors près d'un feu, enveloppé dans sa pelisse, la tête posée sur sa selle et avec pour litière, son tapis de selle.

Si l'on compare sa situation à celle des révolutionnaires d'Altan-Bulag qui étaient soutenus par des unités bolcheviques bien armées et qui, de plus, agissaient sur leurs terres (ce qui signifiait qu'en cas d'extrême nécessité, ils pouvaient se procurer des vivres et des hommes et être, de toutes les façons, assurés du minimum vital), alors la situation du baron et de sa division paraissait désespérée ou presque. Ungern comptait trouver en Transbaïkalie des partisans prêts à le soutenir alors qu'en fait, *sans s'y attendre le moins du monde*, il rencontra des révolutionnaires mongols et des troupes bolcheviques avec des soldats bien équipés.

Sans doute Ungern se représentait-il mal la situation politique en Transbaïkalie. Les bolcheviks, qui s'y sentaient déjà les maîtres, pouvaient, grâce à leur armée, aider le Parti populaire révolutionnaire mongol. Les chefs de ce Parti savaient bien qu'il n'existait aucun mouvement révolutionnaire en Mongolie, de même savaient-ils que le peuple comprenait mal ce qu'il fallait espérer d'un parti installé à Altan-Bulag. Il fallait rassurer les Mongols, leur expliquer que ce parti n'était pas hostile au Bogdo, ni à la religion et que, de toute façon, il n'était pas dans son intention de mettre sens dessus dessous le pays. Son seul souci, leur disait-on, était d'améliorer les conditions de vie des pauvres. Mais les lamas et le Bogdo ne priaient-ils pas chaque jour pour cela ?

Au sujet des Chinois qui s'étaient emparés d'Ourga, on affirmait aux Mongols que bientôt ils ne seraient plus là car un *baatar* [preux, héros] blanc en provenance de l'est progressait vers la ville et promettait de les chasser.

Voilà approximativement ce que se disaient les hommes naïfs de la steppe qui, de toute façon, s'efforçaient de se tenir le plus loin d'Ourga et de nomadiser dans les endroits les plus reculés du *khochuun* auxquels ils appartenaient.

En ce qui concerne les princes mongols et les lamas influents, dans l'ensemble, ils attendaient de voir ce qu'Ourga dirait. Or, pour l'instant, Ourga ne disait rien. Une certaine inquiétude régnait, tous éprouvaient un sentiment d'angoisse et s'attendaient à des événements sinon terribles, du moins graves. Des rumeurs en provenance d'Altan-Bulag parlaient d'hommes nouveaux, jeunes pour la plupart, qui ne faisaient pas parti de l'ancien gouvernement. Quant aux nouvelles de Russie, elles étaient mauvaises : les bolcheviks étaient victorieux, une grande partie de l'armée les avait rejoints et partout, ce n'étaient que troubles. De fait, il ne fallait espérer aucune aide de la Russie. Enfin, des bruits couraient suivant lesquels dans l'ouest de la Mongolie étaient apparues de nouvelles divisions de Blancs qui se cachaient des Rouges.

En cette époque de suspicion générale, Ourga était complètement isolée : personne n'y entrait ni n'en sortait et les Mongols de la région nomadisaient le plus loin possible. La vie s'était figée, le commerce avait presque cessé, les habitants se terraient chez eux. Ici et là, dans les rues, on apercevait des groupes de soldats chinois.

L'auteur toujours emprisonné

Malgré les démarches entreprises par des personnes influentes, tels, par exemple, le baron P. Witte⁹⁸ et I. Lavrov, le dirigeant de Tsentrosoïouz, l'auteur de ces mémoires était toujours emprisonné dans des conditions extrêmement éprouvantes. Il souffrait particulièrement du froid car il faisait près de vingt-cinq degrés Réaumur sous zéro. Dans sa prison faite de rondins, il n'y avait même pas de poêle et d'ailleurs, si

98. Le baron Piotr Witte : conseiller financier auprès du gouvernement mongol.

l'autorisation avait été donnée d'en installer un, il n'y aurait pas eu de place pour le mettre. Quant à la nourriture, on lui en faisait parvenir mais, chaque fois ou presque, de nouveaux obstacles surgissaient et celui qui apportait à manger était contraint de goûter la nourriture devant le garde de peur qu'elle ne fût empoisonnée.

Le Résident Chen Yi, qui avait remplacé Xu à Ourga et qui connaissait personnellement l'auteur, lui avait promis sa libération, mais, pour différentes raisons, ce moment n'arrivait pas. Certains, semble-t-il, prenaient d'amples renseignements sur la situation financière du prisonnier. Or compte tenu du fait que le rouble était alors coté à cinq kopecks-argent environ, ils perdirent finalement espoir d'obtenir une bonne rançon et n'eurent d'autre choix que d'obéir aux ordres du Résident. Néanmoins, ils firent traîner le plus possible les choses. Ce ne fut que lorsque Chen Yi, en présence du baron P. Witte, ordonna par téléphone qu'on lui rendît compte de la situation du prisonnier dans l'heure suivante, que ce dernier fut libéré et, à sa grande surprise, reconduit rapidement chez lui.

Libération de l'auteur et considération sur le caractère chinois

Faut-il évoquer le sentiment de joie éprouvé par celui qui a passé un mois emprisonné dans le froid et la saleté, sans personne avec qui parler et sans jamais exclure la possibilité d'être exécuté? Seul l'homme libéré qui n'entend plus les hurlements et les gémissements des malheureux qu'on torture chaque jour à l'aube peut comprendre la joie qu'il y a d'être libre. À travers la fente de la porte j'ai vu ces malheureux, torse nu, couchés à même le sol et frappés avec un bâton en bouleau d'un peu plus de sept centimètres de diamètre. Après une dizaine de coups, les hurlements des malheureux se transformaient en gémissements désespérés et le sang commençait à couler... Mais il vaut mieux oublier

tout cela et ne montrer que de la pitié pour un pays comme la Chine qui s'enorgueillit d'une culture plusieurs fois millénaire mais où ce genre de torture est habituel et ne soulève pas l'indignation. Tout ce qui, dans ce pays, émane soi-disant de la civilisation européenne et au sujet de quoi n'en finissent pas de s'extasier des hommes comme Chen Yi, Feng Yuxiang et consorts, tout cela n'est que du flan et rien d'autre... « Pour ceux d'entre nous qui ont été éduqués en ville, disait un Chinois originaire du Shanxi, sur la langue ce n'est que miel, dans le cœur ce n'est que glace ». Il faudra encore beaucoup de temps pour que la morale séculaire énoncée et présente dans les livres chinois prenne la forme de véritables élans d'amour et de pitié. Car *le sentiment de pitié est atrophié chez les Chinois*; ils sont atteints d'un matérialisme profond qui s'est transformé en un égoïsme cruel.

Dans la campagne chinoise, l'amour et la pitié ont encore cours, mais, en ville, ces mots-là ont depuis longtemps perdu tout sens. D'ailleurs, on croise rarement des missionnaires chrétiens en ville, ce qui n'est pas le cas à la campagne et ce simple fait en dit plus que n'importe quel autre. Les mémoires autorisent à s'exprimer de façon impartiale et directe, « sans pitié, ni colère », puisque le témoignage relève du seul observateur. Pour cette raison, nous pensons que la manière qu'ont les Chinois de gouverner ne peut leur permettre de s'assurer les peuples qu'ils ont soumis. La Chine sera toujours étrangère à ces peuples comme ils lui seront toujours étrangers. La Mongolie en fournit un exemple frappant. Le « chinoisisme », ou principe chinois, s'y reflète pleinement et y est apprécié à sa juste valeur...

Dans la première partie de ces notes où il a été question de la Mongolie-Intérieure, on a suffisamment souligné le comportement du gouvernement chinois à l'égard de ce pays : il s'empara des meilleures terres sans pour autant indemniser leurs propriétaires et étouffa dans l'œuf tout mouvement indépendantiste. Les Chinois ne se soucièrent pas le moins

du monde d'améliorer la vie des habitants des steppes, au contraire, leur seul souci fut de profiter d'eux le plus possible.

À Ourga, les bandes de soldats venus pour mater les velléités d'autonomie mongoles et pour voler les Mongols se comportaient en maîtres cyniques. Ils agissaient de même avec les Russes en prenant toutefois certaines précautions avec nous⁹⁹. Chaque jour ou presque, des soldats entraient dans notre cour et, avec arrogance, exigeaient du bois, du foin. Ce n'est que lorsque nous les menacions d'en référer à leurs supérieurs qu'ils s'en allaient.

Inquiétude dans Ourga

À peine la nuit tombait-elle que toutes les portes, vantaux, volets étaient fermés avec de bons verrous et plus personne ne se risquait dehors. Dans la journée, ceux qui sortaient dans la rue se tenaient sur leurs gardes.

En face du *khüree* [monastère], dans la Polovinka et près des établissements publics, bref partout où il y avait quelque espace qui put rappeler une place, on formait les nouvelles recrues.

Il advint un jour à l'auteur de ces lignes d'observer les manœuvres de l'artillerie de montagne. Tout l'équipement militaire – les selles notamment – flambait neuf et les boulets, petits pour pouvoir être transportés, étaient enserrés dans de jolies gaines en cuir. Seuls les chevaux mongoles tenaient mal leur rôle : de dessous la charge qui les recouvrait presque entièrement ne dépassaient que des jambes courtes, terminées par des sabots sans fer, des queues et des têtes où étaient passées des brides en cuir ocre.

En temps de paix, la formation des nouvelles recrues attirait une foule de curieux, mais, en dépit de la rareté des manœuvres, il n'y avait aucun spectateur à présent, pas même

⁹⁹. Nouvel emploi incorrect du pronom personnel de la première personne – là où l'on attendrait celui de la troisième personne –, qui trahit l'embarras de Perchine à évoquer sa propre histoire dans son texte. (N.d.T.)

de Mongols qui sont pourtant curieux de nature. Le fait traduisait bien l'imminence d'un événement extraordinaire et inhabituel.

De temps à autre, un certain Chang, employé à la banque, russophone et russophile, rendait de courtes visites à l'auteur de ces mémoires. De ces propos, il ressortait que le Petit Xu ne reviendrait probablement pas à Ourga. Il avait non seulement mis fin de façon grossière au traité signé par la Chine en 1915, mais il avait aussi porté atteinte aux relations avec le Bogdo Ghegheen et avec le gouvernement mongol. Cela avait suscité un fort mécontentement dans les cercles lamaïstes et Pékin en avait eu vent. Enfin, Xu ne s'était pas révélé un chef militaire à la hauteur de la situation et, en tant qu'administrateur, il avait fait preuve d'une incurie notoire.

Chang voyait d'un mauvais œil l'indiscipline et le découragement qui gagnaient l'armée. « Les généraux, expliquait-il, n'obéissent pas à Chen Yi qu'ils jugent incompetent pour diriger l'armée. Le haut degré de confusion qui règne dans l'administration est perceptible à travers l'histoire de votre libération. Il a fallu plus d'une semaine pour que l'ordre de vous libérer soit exécuté et encore Chen Yi a-t-il dû en personne téléphoner à quelqu'un qui était indirectement impliqué dans votre arrestation ».

Voilà l'essentiel du discours de Chang et, vraisemblablement, de nombreux civils auraient pu tenir de tels propos.

Crimes des soldats chinois en garnison à Ourga

À l'automne de l'année 1920, se produisit un événement qui fit sensation dans le village du Consulat. C'est à cette époque précisément que fut pillé le comptoir de Tsentrosoïouz par les soldats d'un régiment de cavalerie. Vraisemblablement, ils en tirèrent peu de profit, car les caisses contenaient une

quantité infime de pièces d'argent et des billets de banque russes qui n'avaient déjà plus cours. Auparavant, un vétérinaire – son nom m'échappe – auquel cette compagnie avait eu recours avait été assassiné à l'ouest d'Ourga vraisemblablement par des soldats chinois qui avaient voulu le voler.

Mais l'événement qui produisit l'impression la plus pénible sur la colonie russe d'Ourga fut, au cœur de l'hiver, l'attaque de la caravane de Tsentrosoïouz qui entraîna le meurtre abject d'une quarantaine de Russes¹⁰⁰. En dépit du bruit suscité par cette histoire, les autorités chinoises ne firent rien pour rechercher les coupables. Elles se contentèrent juste d'autoriser l'enterrement des malheureux.

Les cadavres, figés par le froid dans des poses grimaçantes, furent transportés à travers la ville dans des caisses en guise de cercueils. Ce fut là un spectacle effroyable. Personne à Ourga ne douta que ce crime monstrueux ne fût perpétré par l'administration militaire et prémédité par tout un groupe d'individus puissants. Certains Russes souhaitèrent mener une enquête, mais, sur le conseil de plusieurs firmes chinoises importantes et sûres, il fut décidé de ne pas « faire trop de bruit », car, de toute façon, on n'obtiendrait rien sinon des désagréments en nombre. Et quand on leur citait le proverbe russe « les loups ne se dévorent pas entre eux », les Russes répondaient que c'était effectivement un excellent proverbe...

Peurs à Ourga

L'hiver fut froid et sec et, comme toujours en Mongolie, sans neige. Les vents du nord-est étaient glacials. Le froid pénétrait à l'intérieur des maisons comme à l'intérieur des esprits. Chacun était d'humeur sombre et morose et s'attendait à voir les soldats se comporter comme des hougouzes. On savait qu'il n'y avait d'aide à attendre de nulle part. Les armes avaient été confisquées et il n'y avait rien pour se défendre.

100. Perchine rapporte une seconde fois l'attaque de la caravane de Tsentrosoïouz. De toute évidence, cet événement produisit une grande impression sur lui.

Les portes étaient fermées à double-tour, les fenêtres barricadées. On manquait de nourriture car la ville n'était plus approvisionnée. Il était même devenu difficile de se procurer de la viande, les éleveurs mongols ne venant plus à Ourga surtout avec leur bétail.

De temps en temps, lorsque les lamas récitaient leurs incantations, les sons monotones et lugubres des trompes sacrées de Khüree résonnaient dans l'air froid. Mais bientôt ces sons funestes cessèrent : les autorités militaires interdirent aux lamas d'officier dans les temples en arguant du fait que les gémissements des trompes suscitaient l'effroi parmi les soldats. Ces derniers affirmaient que les lamas priaient pour attirer le malheur sur la garnison et que les esprits mauvais et les démons de l'endroit leur obéissaient. Les lamas eurent beau expliquer qu'ils priaient des divinités bienveillantes, rien n'y fit.

Les propagandistes du bolchevisme

Au début de l'automne 1920, l'agitation bolchevique gagna la jeunesse d'Ourga. Messieurs Koutcherenko, Gembarjevski, Balykov et autres réussirent à familiariser les habitants d'Ourga avec les sciences bolcheviques. À la même période, un des grands propagandistes du bolchevisme de la ville, un certain Tchaïvanov¹⁰¹, avocat bouriate, disparut. Sa formation juridique lui avait permis d'exercer auprès de la population une certaine influence bien que, soit dit en passant, les rumeurs en provenance d'Irkoutsk relatives à ses fourberies d'avocat avaient suscité la méfiance chez bien des personnes.

Le père Théodore Parnyakov¹⁰² avait été un membre en vue du Conseil du peuple à Irkoutsk où il passait pour un

101. Le juriste Vladimir Tchaïvanov, que Perchine a déjà évoqué, vécut avec sa famille chez le père Théodore Parnyakov jusqu'à la fin de l'été 1920.

102. Le père Théodore Parnyakov était à l'époque une figure en vue de la colonie russe d'Ourga. Il créa une bibliothèque et organisa des conférences publiques et des concerts. De 1919 à 1920, il fut le rédacteur d'un journal russe. Il cacha des révolutionnaires et prit part au Comité révolutionnaire créé en secret à Ourga.

membre des Centuries noires¹⁰³ mais, sous l'influence vraisemblablement de son fils qui occupait à Irkoutsk de hautes fonctions parmi les bolcheviks, ses opinions politiques avaient changé. À Ourga, où il officiait à l'église du consulat, il joua un rôle ambigu. Ses rapports avec les autorités chinoises et avec la police en particulier étaient loin d'être clairs. On racontait qu'il suffisait de s'adresser à lui pour obtenir la libération d'un prisonnier russe. En fait, de nombreux bruits couraient à son sujet et ses paroissiens lui montraient peu de considération. On évoquera plus loin sa mort tragique.

Les réfugiés venus de Russie

Nombreux étaient ceux qui fuyant la Russie pour gagner la Chine s'attardaient à Ourga. Parmi eux, il y eut A. Khitrovo, un commissaire de Kiakhta à la retraite¹⁰⁴. Toutes ces dernières années, il avait été remplaçant du vice-consul de Maimaicheng. On savait de façon précise qu'il avait aidé des troupes chinoises à entrer dans Kiakhta, autrement dit qu'il les avait aidées à pénétrer sur le territoire russe. Il ne niait pas le fait et expliquait que l'*atamanchtchina*¹⁰⁵ (c'est-à-dire la clique de l'ataman Semionov) avait fait couler le sang de centaines d'innocents dans les casernes de Troïstkosavk; pour mettre fin à ce massacre, la municipalité avait autorisé les Chinois à occuper les casernes où le chef d'un escadron de cosaques, pris de démence, exécutait les prisonniers sans procès ni enquête.

Khitrovo voyait généralement d'un mauvais œil tout ce qui relevait de l'*atamanchtchina*; il la considérait comme la cause de la défaite du gouvernement Koltchak et comme la cause de la mort de Koltchak lui-même¹⁰⁶.

103. Centuries noires: organisation russe d'extrême-droite apparue à la charnière des XIX^e et XX^e siècles. (N.d.T.)

104. Alexandre Khitrovo (1860-1921) prit part à la conférence de Kiakhta en 1915.

105. Le suffixe *-chtchina*, accolé ici au mot *ataman* (chef cosaque), est particulièrement péjoratif en russe. (N.d.T.)

106. L'amiral Alexandre Koltchak (1874-1920) organise un gouvernement russe à Omsk en Sibérie avec l'appui des Alliés mais son armée doit battre en

Parmi les nombreux militaires qui fuyaient le bolchevisme et s'attardaient à Ourga, citons encore le général I. Eftine¹⁰⁷, vénérable combattant qui avait participé à la guerre russo-japonaise¹⁰⁸ et avait servi dans l'armée de Koltchak (ancien commandant d'un bataillon de cosaques volontaires de sa Majesté l'Empereur, il mourut chez l'auteur au printemps 1921 des suites des blessures qu'il avait reçues durant la guerre avec le Japon et qui avaient été mal soignées par un médecin de la division d'Ungern; il fut enterré à Ourga avec les honneurs militaires).

Mentionnons aussi les colonels Snegotski, Ostrovski, Frakman, le capitaine Filatov et d'autres encore dont les noms m'échappent. Faut-il dire que ces hommes avaient eu leur lot de malheurs et d'infortunes, mais que tous remplissaient leur devoir en luttant contre le mal bolchevique et en défendant l'honneur de la Russie?

retraite devant l'Armée rouge. Il est fait prisonnier en février 1920 et exécuté. (N.d.T.)

107. Perchine se trompe dans l'initiale du prénom de ce général. Il s'agit en fait de Pavel Eftine (1855-1921)

108. La guerre contre le Japon commença en février 1904 et s'acheva l'année suivante par la défaite de la Russie. (N.d.T.)



Le baron Ungern-Sternberg vêtu d'un costume mongol

PARTIE II

L'épopée du baron Ungern-Sternberg

Importance des rumeurs

Durant cette terrible époque, les propagandistes bolcheviques, tous jusqu'au dernier, se terraient dans leur coin et attendaient bien tranquillement la suite des événements. Les habitants d'Ourga les avaient oubliés, occupés qu'ils étaient à prêter l'oreille aux rumeurs qui émanaient des cercles administratifs et militaires chinois et aussi à celles que les Mongols de la division d'Ungern entrés clandestinement dans la ville faisaient courir. Ces rumeurs, il est vrai, étaient souvent si contradictoires qu'il était difficile d'en retenir quelque chose de clair et de précis.

La personnalité d'Ungern

L'épopée du baron Ungern atteste non seulement de son courage mais aussi de ses talents de chef militaire. Avec une poignée de combattants dressés à son image, des moyens dérisoires et un équipement militaire des plus désuets, il accomplit une marche difficile de mille verstes et, alors que sa division à lui comptait seulement quinze cents cosaques, il prit d'assaut une ville tenue par quinze mille hommes bien armés !

L'auteur n'est pas un militaire, mais il lui semble, que s'il y avait eu pour lutter contre les bolcheviks deux ou trois, voire un peu plus, meneurs dans le genre d'Ungern, alors, peut-être, la roue de la fortune n'aurait pas tourné en faveur du bolchevisme.

Ungern se caractérisait par une honnêteté irréprochable, c'était un homme de devoir, qui jamais ne songea à *son intérêt personnel*. À tous points de vue, c'était un modèle pour ses hommes. D'ailleurs, pourvu qu'ils fussent braves au combat, Ungern se comportait avec eux de façon fraternelle et amicale. Mais, en homme de devoir, il était inflexible en matière de discipline ; selon lui, celle-ci représentait « le symbole de la foi » du militaire. Pour toutes ces raisons, ses hommes aimaient et appréciaient le « grand-père » comme ils l'appelaient.

Le baron était renfermé de nature, et, même parmi ses proches dans la division, rares étaient ceux qui comprenaient la stratégie qu'il avait élaborée pour guerroyer en Mongolie. Or, cette stratégie mérite qu'on y prête attention. Il s'agit véritablement d'un dispositif de génie grâce auquel, avec des forces et des moyens dérisoires, le baron *prit une ville dans laquelle l'ennemi disposait d'une force dix fois supérieure*. Il conviendrait de parler de tactique « ungerienne » pour évoquer cette stratégie qui *consistait, pour vaincre l'ennemi, à l'accabler et à le laisser dans un état permanent de panique et de désespoir*.

Certes, une telle tactique ne pouvait être efficace que pour lutter contre des troupes asiatiques, comme les chinoises par exemple. Néanmoins, pour élaborer et mettre en pratique une tactique de ce genre, il fallait incontestablement être un homme de talent doué d'un sens de l'observation hors du commun. Or, le baron, qui avait bien étudié la psychologie et les habitudes des soldats chinois, possédait de telles qualités.

Tout le malheur d'Ungern tenait au fait qu'il était entouré de nombreux profiteurs, très différents de lui par leur mentalité et leurs intentions. Il était seul. Il faisait peu confiance aux soi-disant « intellectuels » et se tenait toujours à l'écart. On racontait que lorsqu'il avait servi à Kobdo, l'isolement dans lequel il vivait et la conduite étrange qui était la sienne avaient incité les autres officiers à chercher à l'exclure, mais aucun fait déshonorant l'uniforme n'avait pu lui être reproché.

Quelqu'un de Kobdo raconta à l'auteur qu'Ungern vivait alors en solitaire et ne sympathisait avec personne; cependant parfois, sans raison aucune, la nuit « il rassemblait soudain ses cosaques, traversait au galop la ville tout en poussant des hululements et fonçait vers la steppe comme pour chasser le loup. C'était incompréhensible. Ensuite il rentrait, s'enfermait et restait seul. Mais grâce à Dieu, il ne buvait pas. N'aimant pas parler, il était toujours silencieux.

C'était comme si quelque chose lui faisait défaut ». C'est ainsi, cela me revient à l'esprit à présent, qu'un certain Kriaiev de Kobdo me parla d'Ungern¹. Plus tard, d'autres habitants de Kobdo apprirent à l'auteur qu'en 1914, dès la déclaration de guerre, le baron avait aussitôt rejoint le front et avait reçu pour sa vaillance l'ordre de Saint-Georges.

Quelque chose du Moyen Âge émanait du baron. Un atavisme légué par ses lointains ancêtres, les Chevaliers Porte-Glaive, s'exprimait en lui: comme eux, il avait le goût du combat et peut-être partageait-il avec eux une foi similaire dans le surnaturel, dans l'au-delà... Car Ungern était superstitieux. Même durant les campagnes militaires, il était accompagné de lamas sorciers et de devins. Beaucoup profitaient de ce point faible; parmi eux, on a parlé d'un certain Ossendowski, auteur d'un livre intitulé *Fable avec personnages ou Hommes, dieux et bêtes*².

Ossendowski: son témoignage

De nos jours, les gens font feu de tout bois pour attirer sur eux l'attention générale. M. Ossendowski n'y a pas manqué en écrivant un bouquin dans le genre *L'Amour, les diables et les fleurs*. Ne sachant percevoir l'essence de l'Asie centrale, il s'est mis en échange à beaucoup bavarder au point qu'on a envie de lui dire comme à Répétilov: « Écoute, mens, mais ne dépasse pas la mesure³ ».

À Ourga, ce fameux M. Ossendowski se rapprocha habilement d'Ungern, abusa de sa confiance et obtint de lui tout ce dont il avait besoin. Ainsi se rendit-il en Mandchourie

1. Il s'agit de toute évidence de Pavel Kriaiev que A. Bourdoukov évoque aussi dans ses mémoires intitulés *Dans l'ancienne et dans la nouvelle Mongolie* parus en 1969 à Moscou.

2. Ferdynand Ossendowski (1876 [1878?]-1945): né près de Vitebsk, il étudia à Saint-Pétersbourg. Durant la guerre civile, il se trouve en Sibérie où il est conseiller de l'amiral Koltchak. Il fuit les bolcheviks à travers la Mongolie et la Chine. En 1922, il publie à New York *Bêtes, hommes et dieux* qui remporte un succès considérable.

3. Répétilov: personnage de Griboïedov dans la pièce *Le Malheur d'avoir trop d'esprit*. (N.d.T.)

dans l'automobile du baron en profitant du confort et peut-être « d'autres choses » encore. Pourtant, dans ses écrits, il ne dit pas un mot sur la lutte acharnée que mena le baron contre le bolchevisme, contre ce mal effroyable qui dévore à présent notre patrie, la Russie. Et ce n'est pas faute de ne pas avoir été témoin des moments pénibles par lesquels le baron a passé ni des conditions dans lesquelles il a vécu sans même songer une seule fois à son profit personnel. Ossendowski a bien vu qu'en Ungern, il y avait quelque chose d'un chevalier de La Manche à la Triste Figure plongé dans une époque ignoble, dépourvue de valeurs chevaleresques. Aussi aurait-il pu en toute objectivité et en prêtant une oreille « indifférente au bien comme au mal⁴ » décrire une part significative de l'épopée d'Ungern, en révéler les aspects clairs comme les aspects sombres...

Les rumeurs sur Ungern et sa division

Il fut reconnu comme un fait certain qu'un détachement assez important avec à sa tête un général blanc, le baron Ungern, se dirigeait vers Ourga. Ce dernier disait vouloir secourir le Bogdo, le restaurer dans ses fonctions de khan, défendre avec l'ataman Semionov les intérêts russes et lutter contre les bolcheviks installés en Transbaïkalie orientale. Il avait eu vent des exactions commises par le Petit Xu en Mongolie khalkha et, assuré de l'exactitude de ces rumeurs par des personnes sûres, il avait alors formé une division dans le but de rétablir l'autonomie mongole.

Des Mongols, entrés clandestinement dans Ourga, rapportaient que partout, le peuple mongol aidait le baron, lui trouvait de nouvelles recrues et le fournissait en chevaux et en vivres. Le baron payait toujours avec des pièces d'or ce qu'on lui donnait et il ne permettait pas à ses soldats de se livrer à de quelconques violences contre la population civile. En retour, celle-ci lui était favorable et même un des *taidji*

4. Citation volontairement déformée du poème « Le monument » (1836) d'Alexandre Pouchkine. (N.d.T.)

(noble de haut rang)⁵, le riche Tseven-tergoun⁶ le soutenait. De nombreux Mongols avaient rejoint la troupe du général et marchaient à ses côtés sur Ourga.

Voilà à quoi se résumaient toutes les informations. Une chose était sûre : la population éprouvait de la sympathie envers le baron Ungern.

Les rumeurs qui filtraient des cercles administratifs et militaires d'Ourga rapportaient qu'en dépit de l'approche de l'ennemi, la désunion régnait parmi les Chinois au pouvoir. On peut penser que des rumeurs en provenance d'Altan-Bulag selon lesquelles une expédition militaire se préparait là-bas étaient déjà parvenues à Ourga et que les Mongols mandés par le Bogdo Ghegheen devaient y participer.

Le Résident Chen Yi, au courant de ces nouvelles, les commenta en diplomate. Il expliqua que la faute en revenait à Xu Shuzeng qui avait agi en toute illégalité à Ourga. Sur la base de bruits non vérifiés mais catégoriquement démentis par le gouvernement mongol selon lesquels ce même gouvernement aurait donné son accord à l'ataman Semionov pour créer un État panmongol, Xu Shuzeng avait en effet décidé de mettre fin à l'autonomie mongole jusque-là reconnue par la Chine ; dans le même temps, il avait laissé perpétrer toute une série d'actes en contradiction totale avec les lois les plus élémentaires du droit international.

Chen Yi considérait que les bolcheviks, en supposant qu'ils fussent désormais les représentants de la Russie, avaient probablement l'intention d'exercer une pression militaire pour que les clauses du traité de Kiakhta soient respectées car sinon la Russie perdrait sa sphère d'influence en Mongolie. Aussi Chen Yi insistait-il pour que l'on fit preuve d'une grande prudence face à tout ce qui risquait d'entraîner des complications. Il fallait prendre en compte le fait que les Rouges et les Mongols préparaient dans le nord du pays une expédition militaire mais aussi qu'à l'est, non loin d'Ourga, se

5. *Taidji*: noble descendant de Gengis Khan.

6. *Tergoun*: commandant en mongol.

trouvait un détachement blanc placé sous le commandement du général Ungern.

Le sage avis de Chen Yi pouvait-il cependant influencer sur des généraux ignares qui ne se préoccupaient que de défendre leurs intérêts personnels? L'attaque de la caravane de Tsentrosoïouz et le meurtre de quarante innocents n'avaient-ils pas été pour eux une occasion de plus de se battre entre eux comme les chiens se jetant sur un os? Celui qui rognait un bout d'os ne jalousait-il pas ceux qui en avaient plus? De surcroît, de fabuleux récits sur la richesse du Bogdo circulaient parmi les Chinois et nombreux étaient ceux qui parmi eux convoitaient la demeure somptueuse où habitait le moine-seigneur.

Les quinze mille hommes de la garnison d'Ourga étaient inquiets. Les vivres manquaient et ils n'étaient pas habitués au froid pénétrant apporté par le vent. De plus, les perspectives d'amasser un butin – et c'est là le but de tous les soldats chinois, car ce sont par nature des hougouzes – n'étaient guère encourageantes. Lorsque les soldats furent convaincus qu'il n'y avait plus rien à tirer des nomades mongols, l'insatisfaction les gagna.

Enfin, les marchands chinois colportaient auprès des soldats d'autres rumeurs tout aussi démoralisantes qu'ils tenaient d'éclaireurs mongols. Ungern, d'après ces bruits, était un guerrier légendaire, hors d'atteinte des balles et protégé par les lamas mongols. En somme, toutes sortes de sornettes plus fantastiques les unes que les autres circulaient dans la garnison.

À l'automne 1920, le baron Ungern occupait déjà la région des mines de charbon de Nalaïkh⁷ sur le versant nord-est du Bogd-Uul. Durant les nuits sans lune, ses cosaques allumaient des feux sur le sommet oriental de cette chaîne montagneuse, et, de temps en temps, tiraient sur Ourga. Leurs feux gigantesques qui flambaient sur la toile sombre du ciel et qui

7. Nalaïkh : ville minière située à trente kilomètres au sud-est d'Ourga.

réflétaient une lueur lugubre sur les pentes enneigées de la montagne sacrée semaient la panique parmi les soldats chinois qui ne voyaient plus que démons et esprits malins.

Le Bogdo Ghegheen est mis aux arrêts par les Chinois

Durant la première moitié de l'hiver se produisit un événement extraordinaire qui mit littéralement en émoi tous les habitants d'Ourga, qu'ils fussent mongols, chinois ou russes. En effet, le bruit courut en ville que le Seigneur de la Mongolie, le Bogdo Khan en personne, avait été arrêté. Personne ne pouvait dire qui en avait donné l'ordre ni quel en était le motif, mais le fait est que le Bogdo était bel et bien aux arrêts, de toute évidence pour longtemps puisqu'il avait été transféré avec toute sa suite dans une maison inhabitée de la Polovinka. De son palais, on lui faisait parvenir de la nourriture et tout ce qu'il désirait; il ne lui manquait ni vin, ni huile d'onction, disait-on.

La nouvelle de l'arrestation du Bogdo Ghegheen fit sur les habitants d'Ourga l'effet d'un coup de tonnerre d'autant plus fort que cette arrestation était inattendue. Personne ne savait quel sens donner à l'événement. Les généraux avaient voulu faire montre de leur pouvoir et, pour cela, avaient arrêté un dieu vivant. Et si on ne se gênait pas avec le Bogdo, alors qu'en serait-il avec tous ceux qui se plaignaient des autorités chinoises...

Cette arrestation avait aussi pour but de prouver à la garnison que même une divinité ne résiste pas à la force militaire, que les prières des lamas et les longs gémissements de leurs trompes n'ont aucun effet. Cependant, l'arrestation du Bogdo ne calma pas la garnison, bien au contraire. Les soldats craignaient que l'arrestation du saint, quoique lamaïste, n'attirât sur eux une terrible vengeance; à leur avis, des signes de cette vengeance n'allaient pas tarder à se manifester.

Visite éclair d'Ungern dans Ourga

Enfin, la panique augmenta parmi les soldats chinois quand on apprit que son Excellence le baron Ungern s'était rendu dans Ourga et avait regagné bien gentiment son camp. Or, la capitale mongole était en état de siège et les soldats y pullulaient.

Au cours d'une journée claire et ensoleillée, monté sur sa jument blanche, le baron Ungern vêtu comme toujours d'un costume mongol – une robe rouge cerise –, avec un *tachour*⁸ (fouet) à la main et une *papakha*⁹ blanche sur la tête, traversa d'une allure tranquille la rue principale de Polovinka. Arrivé dans la cour de la résidence de Chen Yi, il mit pied à terre sans se presser, fit signe à l'un des gardes, lui ordonna de tenir les rênes de son cheval pendant qu'il faisait tranquillement le tour de la résidence, puis revint, regarda attentivement tout autour de lui, resserra la sangle de la selle, monta à cheval et repartit tout aussi tranquillement qu'il était venu.

En s'en retournant, le baron remarqua un gardien qui dormait à l'entrée de la prison. Révolté par un tel manquement à la discipline, il mit pied à terre et gratifia le garde endormi de plusieurs coups violents de *tachour*. Ce dernier, tiré de son sommeil, en resta tout hébété, aussi Ungern, qui connaissait un peu de chinois, lui expliqua-t-il qu'un garde en faction n'avait pas à s'endormir et que pour une faute aussi grave, lui, le baron Ungern, l'avait puni en personne (un Mongol emprisonné qui observa à travers une fente de la palissade toute cette scène rapporta les paroles du baron).

Ensuite, sans se presser, le baron poursuivit sa route. Lorsque le garde affolé donna l'alarme, Ungern était déjà loin...

8. *Tachour*: cravache à manche court.

9. *Papakha*: bonnet caucasien assez haut en fourrure et tissu.

Ungern organise l'enlèvement du Bogdo Ghegheen

Bien entendu, la nouvelle de la venue du baron Ungern se répandit dans Ourga. Il ne pouvait en être autrement. Elle fit sensation dans la garnison et, de toute évidence, ne contribua pas à calmer les soldats chinois superstitieux.

Mais ce qui finit de démoraliser la garnison, déjà fort nerveuse, fut *l'enlèvement en plein jour de sa sainteté le Bogdo Ghegheen dans son palais et ce, sous les yeux de ses gardes* (après cinquante jours passés dans une maison de la Polovinka, le Bogdo avait été ramené dans son palais et une garde composée de plus de trois cents soldats avait été chargée de le surveiller).

Pour bien se représenter l'enlèvement du Bogdo Ghegheen, il convient de se familiariser avec la topographie des lieux. En face de Khüree part une route de fascines qui mène jusqu'à la Toula sur les rives de laquelle se dressent le Palais d'hiver et le Palais d'été. Autrement dit, ces palais, tout en étant visibles de la ville, n'en sont pas moins éloignés d'elle.

En face des deux palais, une gorge étroite creuse la masse imposante du Bogd-Uul. En la remontant, il est possible d'atteindre le sommet de la montagne, mais cela n'est pas sans difficulté.

De tous les côtés, on a vue sur la large vallée de la Toula dépourvue du moindre buisson ou bâtiment. Ainsi, si l'on vient par la vallée, aucun chemin à couvert ne mène aux deux palais, tandis que, de l'autre côté, les pentes raides du Bogd-Uul interdisent toute possibilité d'atteindre la résidence du Bogdo Ghegheen sans être vu.

En raison de cette topographie, enlever le Bogdo dans son palais gardé par plus de trois cents soldats était d'une difficulté extrême, pour ne pas dire insurmontable. Mais le baron réussit car pour lui, cet enlèvement était une nécessité absolue. En effet, si le Bogdo demeurait l'otage des autorités chinoises,

alors celles-ci pouvaient être assurées que les Mongols seraient prêts à toutes les concessions.

Pendant les quatre mois où il campa à Nalaïkh, Ungern n'était pas resté inactif. Il avait passé son temps à observer et, avant de marcher sur Ourga, il s'était préalablement assuré de se rendre populaire auprès des Mongols, ce qui lui avait permis de savoir ce qui se passait à Ourga et d'étudier à loisir son adversaire. Ainsi grâce aux Mongols qui, de leur propre initiative, espionnaient pour lui, Ungern avait-il eu vent du mécontentement et de la panique qui s'étaient emparés de la garnison chinoise.

De la même façon, le baron connaissait la répartition et le nombre des hommes de la garnison ; il savait que les unités chinoises étaient fort bien équipées et avaient des armes et des munitions en excédent. S'il n'y avait pas abondance de nourriture, les soldats ne souffraient pas de la faim pour autant. De plus, la viande pouvait fort bien palier au manque de céréales et, même si elle n'était guère prisée par les soldats chinois, en cas de nécessité, il y aurait toujours la possibilité de s'en procurer en réquisitionnant les Mongols ou en les contraignant à en vendre ; les réserves des deux banques fondées par le Petit Xu étaient largement suffisantes pour le faire...

En comparant sa situation à celle des Chinois, le baron était bien obligé de reconnaître que sa position à lui était bien plus inconfortable. Non seulement les soldats chinois étaient presque dix fois plus nombreux que ses propres soldats, de plus ils avaient des armes et des cartouches en excédent au contraire de ceux d'Ungern.

En raison de l'inégalité des forces, il était impensable que le baron ressorte vainqueur d'un combat contre les Chinois. De surcroît, ceux-ci avaient l'avantage de détenir la ville et, comme on le sait, les défenseurs sont généralement en meilleure position que les attaquants. Mais Ungern était un guerrier jusqu'à la moelle des os et un stratège de talent. Plus

les obstacles étaient nombreux, plus il avait plaisir à s'y mesurer.

Il avait eu l'occasion de se familiariser avec les troupes chinoises lorsqu'il servait à Kobdo comme officier dans la garde du consulat¹⁰. De plus, il avait profité de son bref séjour en Mandchourie pour étudier les escadrons irréguliers de la cavalerie bargoute¹¹ et l'infanterie chinoise. Il connaissait parfaitement les qualités et les défauts des officiers servant dans l'infanterie chinoise et, en particulier, il connaissait bien l'esprit des « généraux » chinois.

Ungern put donc jouer sur les fines cordes de la psychologie des soldats chinois pendant près de quatre mois. Ses espions mongols lui rendirent un fier service en racontant aux marchands chinois toutes sortes de balivernes à son sujet et au sujet de ses cosaques – essentiellement les Bachkirs musulmans de sa division –, balivernes que ces mêmes marchands rapportèrent à leur tour aux soldats de la garnison en les exagérant.

En outre, nombreux étaient les Chinois, qui, amateurs de prédictions, consultaient les lamas devins. Or, ceux-ci en profitaient pour les effrayer en leur annonçant que le puissant et cruel Bogdo allait châtier toute la garnison pour avoir été mis aux arrêts. De plus, ils attribuaient une signification cachée aux feux qui, la nuit, flambaient sur les hauteurs du mont Bogd-Uul, expliquant que le Baron y sacrifiait aux esprits, maîtres des montagnes, afin que les maux les plus divers s'abattent sur ceux qui avaient offensé le Bogdo, protecteur et maître de ces lieux.

Les devins disaient aussi que l'incursion d'Ungern dans Ourga relevait du miracle ; ils prétendaient que le baron était protégé des balles par des forces surnaturelles ; jamais, affirmaient-ils, Ungern ne se serait risqué à pénétrer seul en plein camp ennemi s'il n'avait été assuré de la protection d'un

10. Tout comme les villes d'Ourga et d'Ouliassoutaï, Kobdo possédait un consulat russe.

11. Bargoute (mong. Baurguund) : les Mongols bargas.

esprit à même de paralyser ceux qui chercheraient à le capturer ou le tuer. Ce fut sans doute avec ces histoires à dormir debout que le Baron prépara la prise d'Ourga. De plus, en maintenant le siège de la ville, il donna l'impression que la venue de renforts était imminente.

Pour réussir l'enlèvement du Bogdo Ghegheen, il fallait non seulement établir un plan d'action précis mais, surtout, il fallait recruter des hommes à même d'effectuer rapidement et sans hésitation cette tâche délicate. Il fallait d'abord trouver parmi les Mongols dévoués et fidèles un homme capable de diriger au pied levé ces opérations. Ce fut un Bouriate, répondant au nom de Toubanov, qui fut choisi. Il était connu pour être un homme téméraire, casse-cou, prêt à tout pourvu que cela lui rapportât. Sa mère, une couturière bouriate répondant au nom de Toubanikhi taillait des costumes « à la façon mongole » pour les Russes et les Bouriates ; elle habitait depuis longtemps à Ourga où elle jouissait d'une bonne réputation. Tel n'était pas le cas de son fils qui était connu pour être un joueur de carte invétéré et un « artiste » au sens le plus négatif du mot. Son physique déjà parlait peu en sa faveur : sur les épaules d'un corps charpenté et trapu était fixée une tête ronde aux cheveux ras qui était d'un aspect particulièrement repoussant. Derrière les fentes oculaires coupées en biais on distinguait des yeux noirs et méchants de loup. Au milieu du visage sombre et jaune aux pommettes saillantes pointait un grand nez. Quant à la grande bouche de nègre, elle attirait l'attention par l'expression grimaçante de mécontentement qui émanait d'elle. De ces grosses lèvres rouge vif dépassaient de grandes dents d'un blanc étincelant qui soulignaient le caractère pragmatique du visage. Tout en Toubanov dénotait le crime, la témérité et l'audace.

La rumeur disait qu'à plusieurs reprises, Toubanov avait réussi à rejoindre le camp d'Ungern pour recevoir des instructions et des indications détaillées sur l'enlèvement. Toubanov engagea des Töbed¹², c'est-à-dire des Tibétains

12. Tibétains (du mongol classique *töbed*, qui désigne le Tibet et ses habitants).

résidant à Ourga, pour l'assister (la colonie tibétaine, totalement isolée dans un quartier près du marché, vivait de la vente de marchandises en provenance du Tibet et surtout d'usure). La soixantaine d'hommes choisis par Toubanov comptaient parmi les plus aguerris et les plus téméraires d'entre eux ; ils étaient habitués depuis l'enfance à escalader les montagnes de leur pays et, surtout, ils étaient tous des lamaïstes fanatiques, qui pour leur foi, et, dans le cas présent pour la libération du Bogdo, étaient capables de foncer tête baissée et d'accomplir de véritables prouesses. Le choix de Toubanov fut sans conteste le bon, car personne ne pouvait s'acquitter de cette tâche mieux que les Tibétains qui haïssaient les Chinois sacrilèges, oppresseurs du Tibet et du Dalai-lama.

Les Töbed, vivant en vase clos, surent garder secrets les préparatifs. Leur isolement les aida beaucoup pour étudier à fond durant la nuit tous les recoins, chemins, sentiers et autres couverts formés par le relief du Bogd-Uul. C'est par là qu'ils devaient porter dans leurs bras le Bogdo Ghegheen et le conduire à travers les pentes raides du massif montagneux jusqu'au monastère de Manjushri¹³ sur le versant sud. Les Tibétains étaient particulièrement galvanisés par l'idée que, tout en accomplissant un acte de bravoure pour leur foi et tout en faisant preuve de fidélité envers elle, ils œuvraient par la même occasion pour la cause tibétaine : le Bogdo Ghegheen ou Djebtsoundamba-Khoutoukhtou, n'était-il pas d'origine tibétaine ? N'était-il pas leur compatriote ? Cette pensée était un stimulant non négligeable qui leur donna du cœur à l'ouvrage.

Non seulement il avait fallu régler les détails techniques de l'opération, mais encore avait-il fallu obtenir l'accord, sinon du Bogdo lui-même – il ne jouait en fait qu'un rôle passif –, du

13. Le monastère de Manjushri (mong. Manjchir), situé à une cinquantaine de kilomètres d'Ourga sur le versant sud du Bogd-Uul a été entièrement détruit en 1930. Quant aux sentiers qui sillonnaient le Bogd-Uul et menaient jusqu'à ce monastère, ils étaient bien connus de la population mais on peut penser que les Chinois eurent peur de se risquer sur la montagne.

moins de son entourage, véritable camarilla avec laquelle il n'était guère aisé de composer. Et, dans cette affaire, le baron réussit fort bien. Quand et comment s'y prit-il, nous ne le savons pas, mais toujours est-il qu'il obtint l'accord nécessaire. Ensuite, il vérifia dans tous ses détails le plan de l'enlèvement et cette entreprise risquée et difficile dont la réussite dépendait de toute une série de hasards fut longuement analysée à l'avance. Le résultat final prouve qu'Ungern n'oublia rien.

Rapporter par le menu l'enlèvement du Bogdo serait long et ardu, même si beaucoup d'éléments dans cet enlèvement ont semblé relever davantage de la légende que de la réalité. À l'époque que nous évoquons, l'affaire suscita étonnement et enthousiasme. À présent, tous les détails en sont oubliés mais le récit selon lequel l'enlèvement du Bogdo n'avait pu avoir lieu sans l'intervention de forces surnaturelles circula chez la plupart des habitants d'Ourga et jusque dans la garnison chinoise, et marqua profondément les mémoires.

En réalité tout se passa de la façon suivante : l'heure précise à laquelle les hommes de Toubanov devaient se rendre dans le palais de Bogdo avait été convenue à l'avance. Juste comme ces derniers, déguisés en lamas, pénétraient dans le palais, des moines attachés au service du Bogdo et, en fait, armés secrètement se précipitèrent sur les gardes, les désarmèrent et les ligotèrent. Les ravisseurs, se ruant dans le palais, s'emparèrent du Bogdo aveugle qui, chaudement habillé, se tenait prêt à fuir, et ils l'emmenèrent par un chemin convenu d'avance. À un endroit précis sur le Bogd-Uul un autre groupe d'hommes plus dispos les attendaient. Ceux-ci prirent à leur tour le Bogdo et l'emmenèrent jusqu'à une seconde étape et ainsi de suite, jusqu'au monastère de Manjushri, lieu sûr où le Bogdo fut remis aux cosaques du baron.

Aussitôt le Bogdo hors du palais, une dizaine de Tibétains, armés jusqu'aux dents, avaient ouvert un feu nourri grâce à leurs fusils à répétition et avaient ainsi empêché les autres gardes de se lancer à la poursuite du Bogdo. Surpris par cette

attaque, les sentinelles avaient pris la fuite ; ensuite cela n'avait plus été que confusion et panique. Les gardes étaient revenus et avaient fait feu sur les Tibétains. Mais lorsqu'ils s'étaient aperçus de la disparition du Bogdo, celui-ci était déjà loin. Se jeter à sa poursuite n'avait aucun sens, d'autant que les soldats chinois n'avaient aucune envie d'escalader les pentes raides de la montagne et n'avaient pas la moindre idée de la direction ni du chemin à prendre. De plus, ils craignaient une embuscade.

Les Tibétains s'étaient alors retranchés dans un temple à l'ouest, à deux verstes environ de la résidence du Bogdo. Là, ils purent résister trois jours et trois nuits jusqu'au départ des Chinois.

Le jour de l'enlèvement du Bogdo, vers quatre heures de l'après-midi, l'auteur de ces mémoires, muni de jumelles Zeiss, remarqua des fenêtres de son appartement des mouvements sur le Bogd-Uul, mais il n'y prêta pas particulièrement attention, supposant que ces taches mouvantes n'étaient autres que des gardes mongols en inspection sur la montagne. C'étaient de tous petits points à peine visibles qui n'apparaissaient que sur les pentes dénudées de la montagne enneigée. Par la suite, il se révéla qu'il s'agissait bel et bien du Bogdo et de ses ravisseurs. L'enlèvement du Bogdo eut lieu deux ou trois jours avant la prise d'Ourga par le baron...

L'enlèvement du Bogdo : stupeur et effroi parmi les soldats chinois

Il est difficile de décrire l'impression que l'enlèvement du Bogdo produisit sur les habitants d'Ourga. Ils avaient peine à croire à la réalité de cet événement alors que c'était pourtant un fait indiscutable. Les Russes, surtout, étaient sous le choc car ils pouvaient s'attendre au pire de la part de la soldatesque chinoise. Au moindre incident, pensaient-ils, cette bande de voyous sauvages et indisciplinés les massacrerait tous sans exception. Et du point de vue des soldats chinois, le moment

n'était-il pas venu d'en profiter? Chacun d'entre eux ne songeait-il pas à s'emparer de quelque objet de valeur en se disant qu'il pourrait toujours le ramener en Chine?

Les Russes gardaient encore l'espoir que le commandement tenterait l'impossible pour maintenir la discipline, ne serait-ce que pour se protéger lui-même. Car, en cas de mutinerie, les officiers ne seraient-ils pas les premières victimes de leurs soldats, comme cela se produit toujours dans l'armée chinoise en pareille situation?

Mais, surtout, les résidents d'Ourga espéraient qu'Ungern ne laisserait pas échapper l'occasion de se jeter sur son adversaire avant même que celui-ci, sérieusement troublé par les incidents des derniers jours, n'ait le temps de reprendre ses esprits. Cela, nous, habitants d'Ourga, l'attendions le cœur défaillant. Il se trouve que le baron ne laissa pas échapper l'occasion et ainsi nous sauva.

Le lendemain de l'enlèvement du Bogdo, Mister Chang vint rendre visite à l'auteur. À son visage terrorisé, on comprenait que quelque chose d'inhabituel venait de se produire. Il demanda à l'auteur de bien vouloir lui donner un cheval et une télègue. Mais il fallut lui répondre que le cheval de l'auteur avait été confisqué par les autorités chinoises; quant à une télègue, il y en avait bien une à sa disposition mais en raison de son poids, elle ne convenait en rien pour un voyage rapide; elle nécessitait d'être tirée par une paire de bons chevaux. Mister Chang savait tout cela. Je lui promis néanmoins de l'aider et de lui trouver une autre télègue, mais pour ce qui était des chevaux, je ne pouvais rien promettre. Peu à peu, on put le faire parler. De sa conversation, il ressortait que si la discipline était quelque peu vacillante, elle était encore respectée dans la garnison. Très vite, on avait pris des dispositions pour se préparer à abandonner Ourga, mais la retraite était difficile faute de chariots et de chevaux en nombre suffisant. Personne n'aurait su dire de quelle façon ni à quel moment aurait lieu le départ. La situation était dans

l'ensemble peu réconfortante; on redoutait l'attaque soudaine du baron.

Inquiétude avant la prise d'Ourga

L'important était de tenir deux ou trois jours en évitant toute algarade avec les soldats. Mais comment faire en cas de maraudages flagrants? La question était sans réponse. Les Russes n'avaient rien pour se défendre; hormis des bâtons et des gourdins, ils ne possédaient aucune arme. Aussi fut-il décidé que portails, portes et volets seraient fermés et barricadés. Voilà en quoi consistait toute la défense russe.

À vrai dire, en Chine et comme dans la plupart des pays orientaux, aucune fenêtre ne donne sur la rue et, le plus souvent, les portails ressemblent à des portes de forteresse; on peut en conclure que villes et villages ont souvent été en état de guerre. Ce n'est qu'à cette époque que l'auteur remarqua que les murs aveugles du côté de la rue donnaient à chaque propriété l'aspect d'une forteresse.

Un silence étonnant s'était installé dans Ourga. Les rues étaient désertes, les soldats qui, d'habitude, tels des cafards, grouillaient dans les rues, étaient à présent invisibles, terrés dans leurs casernes. Les magasins et commerces étaient fermés. On ne se risquait dehors qu'en cas d'extrême nécessité. Le silence semblait fait de menace et engendrait la crainte et l'effroi. Tous se tenaient sur leurs gardes.

Les hôtes inattendus de Perchine

Chez l'auteur, où habitaient en permanence cinq personnes, étaient arrivés en fort piteux état une quinzaine de réfugiés venus de Sibérie occidentale où ils avaient combattu avec l'armée de Koltchak. Il fallut les héberger et les nourrir. Parmi eux, se trouvait un général, des colonels et des officiers subalternes. Tous avaient beaucoup vu et enduré et s'ils avaient souvent entendu parler d'Ungern, ils ne savaient rien de précis à son sujet.

En cette époque de terreur, les nouveaux habitants installés dans mon appartement – celui-ci, avec la banque, occupait deux maisons –, décidèrent à tout hasard d'organiser des tours de garde de nuit comme de jour; seul le respectable général Iv. Step et l'auteur en furent dispensés.

Durant toutes ces journées, l'auteur et ses hôtes cachèrent dans la cour des provisions, notamment de la farine et de la viande ainsi que du foin et du bois au cas où les soldats chinois viendraient à piller.

Mes hôtes avaient l'habitude de se rassembler dans la salle à manger pour y discuter de la situation et de ce qu'il fallait faire. De toutes évidences, ils n'avaient aucune idée de la tournure que prenaient les événements en Extrême-Orient. Néanmoins, ils étaient bien informés sur le détachement du général Bakitch¹⁴ tout à l'ouest de la Mongolie; ils avaient entendu parler de détachements de partisans qui opéraient dans la région de Kobdo et d'Ouliassoutaï en Mongolie occidentale et qui étaient commandés par Kaïgorodov¹⁵, Kazantsev¹⁶ et Kouznetsov. De même avaient-ils entendu parler du détachement de Kazagrandi¹⁷ venu des confins de Tounka dans le gouvernement d'Irkoustk. Par contre, ils ne savaient rien d'Ungern sinon que c'était un Blanc. Avec un intérêt que l'on peut imaginer et parce que leur avenir en dépendait, ils attendaient de voir le tour que prendraient les événements.

Ils estimèrent que l'enlèvement du Bogdo avait été réalisé de main de maître et ils s'accordaient pour donner au baron

14. Le général Andreï Bakitch (1878-1922) sert auprès de Koltchak, puis, au début de l'année 1920, arrive en Mongolie. Là, il rejoint les détachements de Kaïgorodov et de Kazantsev. En janvier 1922, il est livré aux autorités soviétiques et exécuté.

15. Alexandre Kaïgorodov: vice-essaul (capitaine cosaque) exécuté en 1922.

16. Kazantsev: ataman cosaque. Il fut tué en décembre 1921 en tentant de passer à Krasnoïarsk.

17. Le colonel Kazagrandi fut soupçonné de trahison par Ungern et exécuté le 17 juillet 1921. « C'était un homme de bonne famille, ingénieur expérimenté, excellent officier, qui s'était distingué pendant la guerre à la défense de l'île de Moon, dans la Baltique, et ensuite dans la lutte contre les bolcheviks sur la Volga » écrit Ossendowski à son sujet. Voir *Hommes, bêtes et dieux, op. cit.*, p. 179.

un grand avantage sur les Chinois au cas où il déciderait de s'emparer d'Ourga. Cependant, ils n'avaient pas la moindre idée de l'étonnante tactique employée par le baron pour prendre d'assaut la ville. Ils ne savaient rien non plus du peu de moyens dont disposait le baron et, bien entendu, ils ne pouvaient penser que l'enlèvement du Bogdo était une nécessité absolue pour Ungern.

Parmi ces réfugiés qui causaient tranquillement se trouvait le colonel Ostrovski qui, par la suite, fit partie du commandement de la division d'Ungern et qui, excédé par la cruauté du baron, prit part au complot organisé par le prince mongol Bicherelt-gün¹⁸.

Retraite des Chinois

Le 2 février 1921 est resté gravé dans ma mémoire. D'habitude, à cette période de l'année, les Chinois et les Mongols se préparaient avec grande énergie à fêter *Tsagaan sar*¹⁹ (ou Nouvel an) et pour cela, ils ne regardaient ni au travail ni à la dépense. Mais, à présent, à la place du tumulte habituel de veille de fête, un silence lugubre régnait dans les rues désertes. Des Mongols et des Bouriates amis nous informèrent que des *gemin*²⁰ – c'est ainsi que l'on appelait les soldats chinois du Kuomintang –, pénétraient dans toutes les maisons et s'emparaient des chevaux et des télègues. Il planait dans l'air comme des préparatifs de retraite mais personne ne savait quand elle aurait lieu.

Tous étaient inquiets. Qu'advierait-il si en quittant Ourga, toute cette racaille chinoise se mettait à piller et à tuer

18. Bisherelt-gün est en fait un titre. Le nom du prince évoqué ici par Perchine est en réalité Sundui. Il étudia à Irkoutsk et fut considéré comme l'un des princes les plus éduqués de la Mongolie. Nommé par Ungern commandant d'un détachement mongol, il prit part à l'arrestation du baron le 22 août 1921. Après la révolution, il travailla un temps au ministère des Affaires étrangères de la République populaire de Mongolie. Il adhéra au Parti en 1924 mais en fut exclu dans les années 1930 à cause de ses origines aristocratiques.

19. *Tsagaan sar* (« mois blanc » en mongol): Nouvel an suivant le calendrier lunaire.

20. *Gemin* (ou *gamin*, chin. *geming* « révolution ») désigne les occupants chinois de la Mongolie entre 1919 et 1921.

comme le font d'habitude les soldats chinois quand ils prennent une ville ou quand ils l'abandonnent? En cas de victoire comme de défaite, leur mot d'ordre n'est-il pas « piller à tout prix » ?

Comme un fait exprès, nos seuls espoirs de défense, nos verrous et nos barrières, laissaient souvent à désirer. Alors que chacun savait qu'il fallait s'attendre au pire, personne, aussi étrange que cela puisse paraître, ne s'était soucié d'avoir de bonnes serrures et de bonnes portes, de solides portails et volets. En général, nos dispositifs de défense et de protection tenaient, comme on dit, à un fil : une bonne poussée, et ce serait comme s'ils n'avaient jamais existé. Voilà qui était bien dans le goût russe !

Il ne restait plus qu'à s'en remettre à la clémence divine et se dire suivant la formule consacrée : « Ce n'est rien, ça passera ».

Ce soir-là, tous les habitants de la maison se rassemblèrent pour se consulter et convinrent que les tours de garde seraient de trois heures. Il fallait se montrer attentifs, se munir de bons gourdins et bâtons, barricader les portes le mieux possible, observer d'un œil vigilant par-dessus le portail qui donnait sur la rue, ne laisser entrer personne ; en cas de bruits dans la rue, d'affrontement ou de mouvements de soldats dans Khüree, réveiller aussitôt tous les autres. Il était recommandé de dormir habillé et de conserver près de soi des vêtements chauds et des chaussures. L'auteur demanda à être réveillé à chaque relève de la garde et à chaque fois surtout qu'on entendrait des bruits suspects dans la rue. Chacun promit de suivre ces instructions à la lettre.

Je me rappelle qu'épuisé par toutes ces émotions, je m'endormis. Dans mon sommeil, j'entends... On me réveille... Je saute du lit et demande :

« Que se passe-t-il ? »

— Les Chinois battent en retraite ! me répond-on. Venez vite dans la cour et voyez vous-même !

— Pourquoi ne m'a-t-on pas réveillé plus tôt ? »

En fait, durant leur tour de garde, le docteur Ryaboukhine²¹ et le sous-lieutenant Balandine s'étaient assoupis et ne s'étaient pas rendu compte que la retraite avait commencé.

Il était huit heures et demie le matin du 3 février 1921, jour mémorable s'il en est ! Je sors et, sur le perron, j'aperçois la place du monastère central de Khüree, le versant de la montagne jusqu'au Gandan et l'espace entre les deux monastères entièrement recouverts de fourmis ou de ce qui semble tel : ce sont les *gemin*, les braves soldats républicains chinois, qui se retirent en désordre sans prêter attention à quoi que ce soit ni à qui que ce soit.

Grâce aux jumelles, on pouvait apercevoir les soldats qui, s'enfuyant en masse sans chaussures, ni vêtements chauds, ni vivres — ils étaient sans besaces —, allaient périr de froid et de faim en route. C'était une confusion d'hommes, de chevaux et de télègues qui, dans la panique et le silence, avançaient rapidement et se dépassaient les uns les autres. Au milieu de toute cette débandade, on distinguait parfois des chariots qui, vraisemblablement, étaient chargés d'armes et de provisions.

On rapporta qu'à l'aube, plusieurs automobiles, qui transportaient sans doute les chefs militaires chinois, avaient pris la route de Kiakhta. Comme on l'apprit par la suite, la majorité des *gemin* emprunta aussi cette route tandis qu'un plus petit nombre se dirigea vers le sud par la route qui conduisait à Kalgan. Certains se dispersèrent en groupes, pillèrent les campements mongols et massacrèrent tous ceux qu'ils croisèrent sur leur chemin. Comme la majorité des Mongols nomadisait loin de la route, ils ne rencontrèrent en fait que les plus pauvres d'entre eux, ceux qui n'avaient rien à voler.

21. Ryaboukhine (*alias* N. Ribo) fut pendant neuf mois dans la division d'Ungern.

Le danger était passé mais nous continuions néanmoins à surveiller attentivement barrières et portails. C'est que parmi cette masse de soldats, il pouvait se trouver des amateurs de denrées et de vêtements chauds. En fait, à cause de la panique, il n'en fut rien. À midi, les foules de soldats diminuèrent de façon étonnante et bientôt il n'y eut plus un seul *gemin* en vue. Alors seulement nous respirâmes de soulagement. Le principal danger était passé, il ne restait plus qu'à attendre la suite des événements. Déjà l'appétit nous revenait et nous nous soucions de la nourriture et du thé...

Tous attendaient impatiemment les nouvelles du village du Consulat. Et voilà qu'à trois heures de l'après-midi, on remarqua à l'aide de jumelles un groupe de cavaliers qui venait de Polovinka et s'approchait lentement. À leurs chevaux, leur *papakha* et leurs armes, nous reconnûmes des cosaques russes. Nous ouvrîmes alors les portails et partîmes pour les saluer, nos « armes » à la main. Nous espérions aussi obtenir des nouvelles sur la prise d'Ourga.

À cause de nos bâtons, semble-t-il, les cosaques crurent d'abord que nous avions des intentions hostiles, mais ils comprirent vite que nous les saluions en libérateurs. Comme nous les invitions à entrer chez nous, ils répondirent qu'ils avaient ordre de s'assurer qu'en ville, tout était tranquille et d'aller plus avant. Peu à peu, des gens sortirent dans les rues. Les volets des maisons jusqu'alors fermés solidement avec des barres commencèrent à s'ouvrir.

Avant le coucher du soleil, on entendit retentir des monastères de Khüree les mugissements longs et sourds des trompes gigantesques dont les accords gémissants n'inspiraient plus la tristesse mais la joie de vivre. Après deux mois et plus de silence forcé, les trilles des *bichgüürs*²² retentissaient triomphalement dans l'air glacé. Déjà une multitude de lamas était rassemblée dans le grand temple pour le service.

22. *Bichgüürs*: sorte de hautbois.

Alors que nous brûlions d'envie de connaître les dernières nouvelles de la prise d'Ourga, il n'y avait personne auprès de qui s'informer; tous attendaient chez eux les ordres.

L'incendie du marché et le massacre des juifs

Le matin suivant [le 4] n'apporta aucune nouvelle. On voyait passer sur la place des cosaques et de nombreux *bitcheetch* – fonctionnaires mongols – qui se rendaient à pied à leur *yamen*. Vers quatre heures, de grandes volutes de fumée s'élevèrent au-dessus du marché: le *dzakha* brûlait. Les gens s'y précipitèrent en foule. L'incendie menaçait de gagner toute la ville mais, heureusement, il n'y avait pas de vent. Sous la directive d'un vieil habitant d'Ourga, N. Souleïmanov²³, la population qui habitait tout près tenta d'éteindre l'incendie.

Celui-ci servit de signal aux amateurs de petits profits (mais d'où sortaient-ils donc?), qui saisirent l'occasion pour voler à qui mieux mieux et qui s'empressèrent de cacher leur butin. Pourtant il n'y avait pas grand-chose à piller sur le marché. Les meurtres commencèrent... Des excès... Des rumeurs se répandirent selon lesquelles le baron s'appêtait à livrer la ville à ses cosaques pendant trois jours. Si on ne croyait guère à ces rumeurs, par contre, on savait que les cosaques avaient bel et bien commencé à massacrer des Juifs, car on connaissait le nom de ceux qui avaient été tués. On racontait aussi que des bandes spéciales allaient piller et s'emparer de l'importante réserve d'argent et des objets de valeur des deux banques chinoises. Les représentants des firmes chinoises s'adressèrent alors aux délégués de la colonie russe en les implorant de les défendre contre le pillage et la violence.

Des témoins affirmèrent avoir vu de leurs propres yeux le baron faire arrêter deux femmes mongoles chargées de tissus qu'elles venaient de voler. Il ordonna de les faire pendre sur le champ et de les laisser ainsi à la vue de tous jusqu'à nouvel

23. N. Souleïmanov: entrepreneur et propriétaire de mines.

ordre. Il ajouta qu'il en irait ainsi de tous les voleurs. L'auteur a vu en passant ces deux malheureuses pendues et l'objet de leur vol enroulé autour d'elles.

Le marché brûla encore toute la nuit, mais grâce à l'énergie et au sens de l'organisation de Souleïmanov, on put en partie circonscrire le feu.

Lors de la seconde nuit qui suivit le départ des Chinois, chacun fut en proie à des sentiments pénibles que le jour ne put dissiper. Le massacre des Juifs continuait, même des femmes furent assassinées. Ceux d'entre eux qui le pouvaient fuyaient ou se cachaient, mais sans guère de succès... On les retrouvait... À deux reprises, des cosaques vinrent voir l'auteur et lui demandèrent si des Juifs ne logeaient pas chez lui. Ayant reçu une réponse négative, ils s'en allèrent sans fouiller la maison.

Le général Eftine me demanda de cacher provisoirement un Juif, le dentiste Gauer ainsi que sa femme et son neveu, un jeune homme d'une vingtaine d'années. Je les connaissais, c'étaient de braves gens et bien entendu, sans tergiverser, je donnai mon accord. « Ensuite, quand tout sera apaisé, dit le général Eftine, nous ferons en sorte d'obtenir d'Ungern la vie sauve pour Gauer. C'est un bon dentiste, il pourra être utile pour la division du baron ». Voilà ce que nous décidâmes alors et finalement nous réussîmes à arracher Gauer aux griffes de la mort.

Retour sur la prise d'Ourga par Ungern

Le soir du troisième jour [le 6] après le départ des Chinois, le délégué des anciens d'Ourga me rendit visite pour me demander d'aller dès le lendemain rencontrer Ungern à son quartier général à Maimaicheng avec le général Eftine et Souleïmanov. Il s'agissait de régler plusieurs questions urgentes pour la colonie russe d'Ourga dont nous étions les représentants. Bien sûr, je ne pus refuser.

L'auteur put enfin apprendre des délégués et des hommes du commandement de la division du baron certains détails sur la prise d'Ourga. On pourrait en résumer l'histoire aux faits suivants : le baron, très tôt, c'est-à-dire dès septembre, avait joué de différentes façons sur les nerfs de l'ennemi, autrement dit il avait fait oeuvre de stratège, comme on dit en langage militaire, à l'instar du célèbre Fabius Cunctator²⁴. Bien entendu, il avait su appliquer cette tactique en tenant compte des circonstances.

En premier lieu, il fit en sorte que dans le camp adverse, on ne sût rien de lui ni de ses forces, tandis que lui s'informait jusque dans les moindres détails de tout ce qui concernait son ennemi, que ce fût le nombre des troupes, l'équipement ou la composition du commandement. Il connaissait aussi l'essentiel, à savoir l'état d'esprit des soldats chinois qui prévalait alors ; en outre, il connaissait leur psychologie et leurs habitudes. Fort de ce savoir, il put influencer sur la soldatesque chinoise en faisant courir parmi elle toutes sortes de rumeurs. Pour cela, il utilisa essentiellement des espions mongols qui s'étaient ralliés à lui et à qui il expliqua l'état d'esprit dans lequel il fallait maintenir l'ennemi.

Les espions mongols n'influencèrent pas directement les *gemin* ; en fait, ils le firent à travers les marchands chinois que les soldats crurent comme on croit des compatriotes installés depuis longtemps en pays étranger. Toute une partie du commandement chinois fut abreuvé de ces rumeurs et y prêta foi. Ainsi, par exemple, Mister Chang, quoique n'étant pas militaire, s'était fait une idée très exagérée du nombre de troupes du baron en entendant les hauts gradés de l'état-major. Par exemple, il croyait qu'Ungern possédait tout un corps d'armée avec un armement fabuleux et une capacité de combat exceptionnelle. Pensant le baron richissime, il disait qu'Ungern « payait rubis sur l'ongle » et il racontait beaucoup

24. Fabius Maximus, dit Cunctator, « le Temporisateur » : homme politique romain qui, après la défaite de Trasimène vers 217 av. J.-C. face à Hannibal, inaugura une guerre d'usure contre les Carthaginois qui lui valut son surnom.

d'autres choses encore dans le même goût. Il était convaincu qu'Ungern était d'un courage extraordinaire et il croyait presque en ses pouvoirs surnaturels.

Pour bien comprendre la capacité du baron à tenir secret ce qu'il ne souhaitait pas que même un ami sût, il suffit de dire que nous autres, habitants russes d'Ourga, en dépit de nos bonnes relations avec les Mongols, nous ne savions absolument rien à son sujet, ni le nombre de ses forces, ni son équipement. Nous étions convaincus qu'il roulait sur l'or, alors que ses réserves, cela se révéla par la suite, étaient plus que limitées et ses munitions en toute petite quantité. D'ailleurs, lors de la prise d'Ourga, ceux qui parmi ses hommes possédaient une arme n'eurent pas droit à plus de dix cartouches chacun.

Le baron ne pouvait agir ouvertement s'il voulait éviter qu'on remarquât le petit nombre de ses soldats et l'indigence de son équipement. Ses deux canons et des armes, depuis longtemps bonnes à être jetées au rebut, lui rendirent de fiers services. Lorsqu'il fit ouvrir le feu du haut du Bogd-Uul, on eut le sentiment qu'il disposait d'une importante artillerie et que seul le souci de préserver les lieux saints mongols l'empêchait de bombarder Khüree et les autres monastères occupés par la garnison chinoise.

Les Chinois, eux, expliquaient sa longue halte près de Nalaïkh par le fait qu'il attendait des renforts; une fois ceux-ci arrivés, alors il prendrait d'assaut la ville, pensaient-ils. C'est que les racontars des espions mongols sur ces fameux renforts étaient déjà parvenus à l'état-major chinois. Bien entendu, ils émanaient d'Ungern.

D'autres rumeurs, vraisemblablement colportées par ces mêmes espions, circulaient dans les hautes sphères du commandement chinois; à les écouter, des détachements importants étaient déjà en route pour prêter main-forte à l'armée d'Ungern et encercler Ourga. Néanmoins, disaient-ils, le baron avec ses hommes donnerait l'assaut lui-même.

En mettant bout à bout toutes ces informations véhiculées par les espions mongols, en y ajoutant la visite surprise d'Ungern en plein Ourga et surtout l'enlèvement du Bogdo Ghegheen, l'état-major chinois arriva à la conclusion qu'il fallait s'attendre à ce qu'Ourga fût attaqué dès l'arrivée des renforts. Au vue de cela, et pour éviter d'être encerclé, il décida d'évacuer rapidement la ville le 3 février au matin.

On ne peut que s'étonner de la naïveté et de la désinvolture de l'état-major chinois qui, fort d'une garnison de quinze mille hommes bien armés, décida de se retirer d'Ourga sur le seul fondement de rumeurs non vérifiées, et cela sans même posséder de données précises sur les forces de l'ennemi et sans même que cet ennemi n'ait tenté ne serait-ce qu'une seule fois d'attaquer. La ville ne pouvait même pas être considérée comme en état de siège, car l'ennemi occupait juste les abords au sud-est. Une telle décision ne peut s'expliquer bien entendu que par le découragement et la panique qui s'étaient emparés de la garnison; de plus, le baron fut vraisemblablement prévenu du jour de la retraite, car ce fut ce jour-là qu'il attaqua Ourga.

Des connaissances de l'auteur qui appartenaient au commandement de la division racontèrent que le baron avait ordonné à une unité de choc composée de trois escadrons de Bachkirs et d'une petite unité formée de ses cosaques les plus courageux d'attaquer par surprise Maimaicheng, ensuite, une fois les Chinois partis, de se rendre à Ourga et, s'il y restait des ennemis, de les déloger de là lors d'une attaque éclair. Cette avant-garde était soutenue par d'autres unités mais comme elle manquait sérieusement de cartouches, on ne distribua, comme on l'a dit plus haut, pas plus de dix cartouches par baïonnette. Le baron donna l'ordre de se battre à l'arme blanche, au cas où il n'y aurait plus du tout de cartouches, et de se ruer sur l'ennemi sans lui laisser reprendre des forces.

La prise d'Ourga [le 3] commença par la destruction des postes de garde des *gemin* à l'est de la ville. Les sentinelles, qui ne s'attendaient pas à une avancée aussi rapide du baron, se prélassaient tranquillement. Maimaicheng fut prise sans difficulté. Seul, un petit détachement de *gemin*, replié au lieu-dit du Ravin à l'entrée du village du Consulat, se défendit désespérément jusqu'à ce que les hommes d'Ungern l'anéantissent. Les éclaireurs envoyés à Ourga après la prise du village du Consulat rapportèrent au Baron que l'ensemble de la garnison chinoise avait quitté la ville au matin et qu'elle se dirigeait vers le nord en empruntant la route de Kiakhta. Ils lui dirent qu'excepté quelques commerçants, il n'y avait plus un Chinois à Ourga.

La division et l'état-major du baron s'installèrent provisoirement à Maimaicheng où ils purent occuper tout à leur aise les nombreuses habitations abandonnées.

Ourga reprend vie

Après une longue période de silence, Ourga reprit vie. Des Russes, des Mongols, des Chinois sortirent dans les rues et sur les places. Il est vrai que ces derniers étaient très peu nombreux, il s'agissait pour la plupart d'artisans et de marchands âgés. Venus dont ne sait où, quelques cavaliers mongols, visiblement attirés par le gain, firent aussi leur apparition. Au marché de *dzakha*, qui avait à moitié brûlé, s'échappaient encore de légères volutes de fumée des tisons consumés. Sur la route du village du Consulat, à Polovinka, les cadavres des trois femmes mongoles²⁵ prises en flagrant délit de vol se balançaient au bout d'une corde. On pouvait aussi rencontrer un petit groupe de cosaques, excité, qui courait à travers Ourga à la recherche des Juifs... Les volets de nombreuses maisons étaient encore fermés par crainte de voir les cosaques se mettre à piller.

25. Nouveau lapsus de Perchine. En effet, il a été question précédemment de deux cadavres et non de trois.

Parmi les habitants d'Ourga la rumeur courait qu'on recherchait ceux qui avaient des liens avec le bolchevisme et qu'un châtement sévère les attendait. Les *yamen*, les administrations mongoles, ouvraient peu à peu. Le cœur marchand d'Ourga qui était situé entre les monastères de Khüree et de Gandan²⁶ et qui abritait les propriétés des sociétés chinoises les plus importantes était fermé et tout commerce avait cessé. Si on avait besoin de faire quelque achat, il fallait montrer une recommandation spéciale et entrer, soit en cachette, soit par l'entrée de service. Les portes des magasins qui donnaient sur la rue étaient fermées, car on avait déjà remarqué que des marchandises avaient été volées par les cosaques du baron.

Dans les monastères retentirent à nouveau les sons perçants des trompes gigantesques, des cornes, des tambours, des cymbales en cuivre et autres instruments.

Rencontre ratée avec Ungern

Le lendemain, c'est-à-dire le quatrième jour après la prise d'Ourga, notre députation d'habitants d'Ourga devait rencontrer Ungern. Nous avions convenus de nous rassembler vers dix heures du matin dans le village du Consulat et de nous rendre ensuite tous ensemble à Maimaicheng. À l'heure fixée, je partis au consulat et, derrière Polovinka, j'aperçus au beau milieu de la rue un homme escorté de deux cosaques à cheval. Je m'approchai et reconnus le médecin du consulat, le Bouriate Tsybiktarov. On le conduisait chez le baron pour être jugé pour ses sympathies bolcheviques.

J'invite alors le médecin à monter dans ma télègue, les cosaques ne s'y opposent pas. Bouleversé, Tsybiktarov me raconte qu'il a été dénoncé pour un discours prononcé à Ourga lors d'une réunion où était présent un détachement de cosaques. Il me demande d'intervenir car il sait que je fais

26. Il s'agit en fait de deux subdivisions du grand monastère de Khüree : Dzüün khüree (monastère de l'est) et Gandantegtchilen, construit dans un second temps, à l'écart, pour échapper à l'agitation de ce qui était devenu une véritable ville.

partie de la députation qui se rend à Maimaicheng. Je promets d'intercéder en sa faveur auprès du baron, d'autant plus que les anciens d'Ourga, ayant appris la veille ce dont il était accusé, m'ont déjà demandé d'intervenir. De plus, je le connais bien et je sais que sous l'effet des vapeurs de Bacchus, il parle souvent à tort et à travers. En réalité, c'est un brave gars qui n'a que ce seul défaut, fréquent chez les intellectuels russes. Il a quatre filles, toutes adolescentes, et sa femme, qui était juive, est décédée l'année passée après avoir beaucoup souffert de son alcoolisme.

Nous approchons du village du 'Consulat. Là on m'annonce de suite que le baron ne se trouve pas à Maimaicheng aujourd'hui et qu'on ne sait pas quand il rentrera. On me conseille de revenir demain matin, quoique peut-être, ce soir même, il sera possible de rencontrer le baron dans l'établissement où se réunissent d'ordinaire les anciens d'Ourga. On me conseille d'y être présent à tout hasard.

Bien sûr, il fallut consentir à tout cela et attendre Ungern jusque très tard dans la nuit, mais en vain. Ce jour-là, je ne pus donc intercéder en faveur de Tsybiktarov. Le lendemain matin, soit le cinquième jour après la prise d'Ourga, toute notre députation partit à Maimaicheng pour rencontrer Ungern.

Maimaicheng, camp de l'armée d'Ungern

La division d'Ungern avait établi son camp à Maimaicheng, ville marchande située à quatre ou cinq verstes du Consulat, et à sept ou huit verstes de Khüree. Partout ce n'étaient que chevaux, télègues et cosaques accoutrés des vêtements les plus dépareillés, en rien comparables à des uniformes. Leurs bonnets caucasiens et leurs armes indiquaient pourtant clairement qu'il s'agissait de cosaques.

Quant à leurs physionomies, mon Dieu, que n'y reconnaissait-on pas ! C'était un mélange de races, de peuples et de toutes sortes de métissages, depuis les Grands-Russes

jusqu'aux Sibériens en passant par les Bachkirs, les Kirghizes, les Tatars et les Bouriates. Un des compagnons d'armes du Baron qui, à la question : « Quel est le peuple le plus représenté parmi les combattants d'Ungern ? », répondit par « chez nous, y a de tout » résuma parfaitement la situation. Ungern était lui-même d'origine germano-teutonne [*sic*] ; Rézoukhine²⁷, son aide, était un Russe orthodoxe ; Souleïmanov²⁸, son intendant à Ourga, un Tatar sunnite ; Jambalon²⁹, son représentant à Ourga, un Bouriote bouddhiste ; quant aux bourreaux, Sipailov³⁰, leur chef, était un Russe orthodoxe, Bezrodny, un gremlin comme on en voit peu, était un cosaque, et Bourdoukovski, à en juger par son faciès, était un mélange de Khokhol et d'autre chose, en tout cas un ivrogne par vocation et un assassin par profession. Toutes les basses besognes, meurtres et autres étaient dévolus à ces trois hommes, le baron, lui, ne s'en occupait pas et ne montrait que du mépris à l'égard de ces trois-là qui, comme bourreaux, lui étaient néanmoins nécessaires.

Quant aux commandants des régiments – il s'agissait à vrai dire davantage de compagnies tant ils comportaient peu d'hommes –, c'étaient de braves va-t-en-guerre et de braves ivrognes, possédant cependant un sens certain de la discipline.

27. Le général V. Rézoukhine fut assassiné par ses officiers en septembre 1921. Ossendowski a laissé de lui le portrait suivant : « C'était un officier de petite taille, portant une casquette cosaque verte à la visière, un manteau mongol gris déchiré et la main droite en écharpe dans un foulard noir noué autour du cou. [...] je regardai le visage de ce petit homme actif, à la voix douce et aux manières courtoises. Dans ses yeux se lisaient tant de haine et de ténacité que je compris aussitôt le respect tremblant de tous les officiers que j'avais vus en sa présence. Plus tard à Ourga, j'appris d'autre chose sur le général, qui se distinguait aussi bien par sa bravoure que par sa cruauté. C'était le chien de garde du baron Ungern, prêt à se jeter dans le feu ou à la gorge de ceux que son maître lui désignerait ». (*Bêtes, hommes et dieux, op. cit.*, p. 180-181).

28. Cf. note 23.

29. Jambalon : prince bouriote commandant d'un détachement de la division d'Ourga. Il aurait été tué par les communistes en tentant de fuir.

30. Il s'agit en fait d'Alexandre Sipailo (1861-?), qui, en réalité, était catholique. Ossendowski l'évoque comme le « personnage le plus noir de la tragédie mongole » et laisse de lui le portrait d'un homme sadique et anormal qui « exécutait lui-même les condamnés, plaisantant et chantant tandis qu'il les mettait à mort ». (*Bêtes, hommes et dieux, op. cit.*, p. 191).

Ils ne se montraient presque pas en public. Tout ce rassemblement d'hommes présentait un agrégat de races soudées par la guerre et le goût de l'aventure.

Quand nous arrivâmes, toutes sortes de gens avides de voir le baron attendaient : des princes mongols, des lamas, des simples mongols et des Russes, des hommes de tous les rangs et de toutes les conditions. Grâce à l'adjudant d'Ungern et au commandant de son état-major, nous obtînmes d'être reçus dans l'heure. Pendant ce temps, nous bavardâmes avec le commandant de l'état-major et nous examinâmes le siège de la division et l'habitation d'Ungern. Les deux endroits témoignaient d'un manque de confort, de propreté et d'intimité. Il suffit de dire qu'en guise de vitre, des papiers déchirés étaient collés sur les croisillons des cadres grillagés à la chinoise et que le froid pénétrait librement dans la maison tandis que le poêle en fonte se contentait de fumer sans donner de chaleur. Le bâtiment se composait de deux pièces. Le mobilier consistait juste en un *kang*, une sorte de meuble bas, chauffé par en-dessous, une table fort simple, un tabouret et un banc. Le baron vivait dans un palais du même goût, nous expliqua le chef de l'état-major en appuyant un chiffon sale sur sa joue enflée par la fluxion. De toute évidence, il souffrait beaucoup. En notre présence, on lui apporta des nouilles douteuses et quelques *pampouchk* (petits pains). Nous liâmes conversation. C'était un officier de carrière, il était colonel et avait servi durant la guerre. Il était obsédé par l'idée de fuir au plus vite « cet enfer » comme il appelait son service chez le baron. Responsable de tout, il avait beaucoup de travail mais peu d'hommes à sa disposition. Les conditions de vie étaient difficiles et il n'y avait pas d'amélioration en vue. « À la moindre occasion, je m'enfuis droit devant moi, dit-il, et le plus vite sera le mieux ».

Rencontre avec Ungern

L'adjudant entre alors et dit : « Le baron vous attend, si vous voulez bien entrer ». Nous le suivons et pénétrons dans une pièce pareille à celle que nous venons de quitter. Devant nous se dresse un homme maigre, plutôt grand, portant une courte veste mongole passablement crottée et d'une vague couleur rouge cerise, avec l'Ordre de Saint-Georges à la boutonnière et des épaulettes blanches de général. La tenue est pour le moins étrange. Nous nous présentons, le baron nous salue rapidement d'un signe de tête, et sans nous inviter à nous asseoir – de toute façon, il n'y a aucun siège –, demande : « Qu'est-ce qu'il y a ? ».

En tant que rapporteur, je sors mon aide-mémoire et fais mon rapport au baron. Après chaque remarque qui requiert son assentiment, je marque une assez longue pause et j'attends sa réponse. Lui écoute avec attention et, après chaque pause, répond brièvement.

Le rapport comportait plus d'une dizaine de points dont les principaux me sont restés en mémoire. Ainsi je me souviens que le premier point concernait les incendies, les vols et toutes les violences pratiquées par des individus douteux et, en partie aussi, par des cosaques. Pour mettre fin à ces excès, les anciens demandaient l'autorisation d'organiser une garde composée de volontaires russes qui veillerait à l'ordre en ville et prendrait des mesures préventives et coercitives contre toute atteinte à la propriété privée.

Le baron répondit qu'il avait déjà donné l'ordre à ses subalternes de prendre des mesures d'urgence contre les incendies, les vols et autres et qu'il allait charger un commandant de veiller à prévenir de tels actes et de châtier ceux qui s'en rendraient coupables. Il ne trouvait donc pas nécessaire d'organiser à Ourga une garde de volontaires. Après ce refus, il fallut aborder la délicate question juive. Tous savaient que le baron était prosémite³¹ et ne s'opposait

31. Il s'agit bien entendu d'un lapsus de Perchine, l'antisémitisme d'Ungern ne faisant aucun doute comme ce texte l'indique. Le fameux ordre n° 15 datant

pas aux violences perpétrées par ses cosaques contre la population juive, femmes comprises, ni à l'assassinat des Juifs.

Dès que le rapporteur se mit à en appeler à la bienveillance à l'égard des Juifs, Ungern, sans le laisser finir, sur un ton heurté et brusque prononça ces deux mots : « Cela suffit ». Il assortit cet ordre d'un geste de refus de la main. Il fallait en déduire qu'on ne pouvait pas aborder cette question et la conversation dût s'arrêter là. Après une courte pause, le baron demanda :

– Quoi d'autre ?

Il fallut alors parler du docteur Tsybiktarov. Mais le baron Ungern, sans attendre la fin du discours, prononça cette courte phrase : « Il est mort ». En voyant combien cette triste nouvelle nous accablait, le baron, comme s'adressant à lui-même, ajouta : « À Tchita, lors d'une réunion, je l'ai entendu émettre des opinions libertaires et défendre le communisme ». Après cela, on aborda plusieurs questions sans grande importance auxquelles le baron donna une réponse favorable. Comme l'audience prenait fin, Ungern s'adressa à Souleïmanov : « Vous êtes mahométan ? » et comme celui-ci lui répondit que oui, il lui posa plusieurs questions relatives aux musulmans ; il voulait savoir notamment si ses soldats musulmans pouvaient entrer à Ourga avec leurs objets de culte et s'il y avait dans la ville un mollah.

Pendant que le baron discutait avec Souleïmanov et qu'il lui proposait de tenir le rôle de mollah et d'accomplir les rites nécessaires pour les musulmans de sa division, j'observais de façon détaillée le baron Ungern.

Portrait du baron Ungern

Le corps, court, était porté par de longues jambes « de cavalier » chaussées de bottes de feutre. Quant à la tête, petite,

du 21 mai 1921 précise qu'« il faut tuer les commissaires et les communistes ainsi que les Juifs avec leur famille et confisquer tous leurs biens ». Voir E. M. Yaroslavski, *Le baron Roman Ungern-von-Stenberg* [sic], Peterbourg [sic], Peterburgskoe Gosudarstvennoe Izdatel'stvo, 1922, 1922, p. 3.

de type brachycéphale, elle reposait sur un cou relativement long. Ses clairs cheveux blonds de Teuton qui bouclaient légèrement auraient eu besoin d'être coupés. Le front était relativement bas, les sourcils étaient blonds et les yeux aqueux, bleu-gris, étaient dépourvus d'expression. Sous un nez plutôt régulier dépassaient d'assez longues moustaches, fort négligées, qui couvraient des lèvres fines. Son visage était plutôt ordinaire et dénotait un fort type teuton et balte, sans paraître prussien pour autant. S'il avait été vêtu d'un costume à la mode, bien rasé et coiffé avec soin, alors sa silhouette racée, aux belles manières, eut été parfaitement à sa place dans un salon à la mode au milieu d'une société raffinée. Il était peu prolix et de toute évidence, ne se souciait absolument pas de l'impression qu'il produisait sur les autres. Rien ne dénotait en lui la moindre volonté de poser.

La vie nomade, l'habitude de commander et celle de vivre dans un cadre strictement militaire avaient imprimé certaines marques en lui, quoiqu'à peine visibles. Dans l'ensemble, il donnait l'impression d'être renfermé de nature. D'après son entourage, il s'emportait vite dès qu'il était question de manquements à la discipline et aux obligations militaires et, surtout, dès qu'il était question de quelque incident qui heurtait ses convictions monarchistes. Il se nourrissait et buvait avec modération, d'ailleurs il aimait peu l'alcool. Il était désintéressé et se distinguait par une honnêteté irréprochable.

À l'est de la Transbaïkalie et en Extrême-Orient, le baron était une figure légendaire. Par son caractère, ses manières et ses actes, cet homme ne rentrait dans aucun des cadres de la vie moderne. Il possédait de nombreuses qualités : une audace hors norme, de la droiture et un désintérêt complet pour les choses matérielles. Il était prêt à vivre et il vécut comme le plus simple cosaque de sa division. Plus d'une fois, il fit montre d'attentions touchantes envers ses hommes. Mais, parfois, il était pris de démence, comme en proie à une cruauté impitoyable digne des hommes du Moyen Âge et il faisait preuve d'une superstition extrême, là encore rappelant le

Moyen Âge. Il s'efforçait toujours d'entrer en relation avec le monde de l'au-delà, et des lamas divinateurs l'accompagnaient en permanence ou presque. Lui-même n'entreprenait rien sans avoir préalablement consulté les lamas *dzurkhaitch*³².

Le baron Ungern et l'ataman Semionov

Par la suite, pour différentes raisons, on tenta de s'informer auprès de ses hommes de ses relations avec l'ataman Semionov. Or, généralement, tous éludaient la question en répondant qu'ils savaient peu de choses à ce sujet ou que le baron était d'un genre différent de Semionov; certains, en haussant les épaules, disaient d'un air énigmatique: « Le baron ne suit pas le même chemin que Semionov, leurs routes divergent, celle du baron est bien droite, tandis que celle de l'ataman... ».

Si à Ourga, la situation s'annonçait difficile pour le baron car sa division manquait littéralement de tout, jamais personne cependant ne dit que le baron demandât quoi que ce soit à Semionov... Quant à ce dernier, déjà à l'époque où il était à Tchita, des rumeurs couraient sur les dépenses folles qu'il avait faites pour une tzigane, une certaine Macha ou Sacha³³. On disait notamment qu'il abritait chez lui un artilleur répondant au nom de Malinovski qui avait convoyé pour lui plusieurs centaines de milliers de roubles-or pris à Koltchak; de plus ce Malinovski entretenait une maîtresse, à vrai dire trois maîtresses en même temps. Bref on disait beaucoup de choses qu'il vaut mieux ne pas répéter...

À présent Semionov possède une villa au Japon et une maison de campagne dans une station thermale près de Dairen [actuelle Dalian]; lui qui avait commencé en Transbaïkalie comme officier pauvre vit dans l'aisance depuis plusieurs d'années...

Ungern et Semionov suivaient des voies différentes. Plus tard, lorsque le désordre russe aura cessé, les comptables

32. *Dzurkhaitch*: mong. « astrologue ».

33. Macha: diminutif de Marie; Sacha: diminutif d'Alexandra.

mettront au clair les dépenses et les recettes, et alors on saura où a disparu l'or russe. Il reste encore des témoins en vie³⁴... Une chose au moins est sûre: le baron respectait une certaine ligne de conduite, tandis que Semionov, suivant les circonstances...

En parlant d'Ungern, il est impossible de ne pas évoquer Semionov comme il est impossible de ne pas comparer les deux hommes.

Le dentiste Gauer

En attendant Souleïmanov qui était parti discuter avec les Bachkirs de questions religieuses, nous nous rendîmes chez le chef de l'état-major. C'est alors que nous nous rappelâmes que nous n'avions pas parlé au baron du dentiste Gauer. Au moment où le général Eftine s'appêtait à lui en parler, des princes mongols étaient venus le voir. Il fallut donc attendre.

34. Près de quatre-vingt ans après ces événements, ce qu'il advint de l'or russe reste toujours un mystère et suscite toujours des interrogations. Le géologue polonais Witold St. Michalowski, auteur du *Testament du Baron* (Varsovie, Amber, 1977, réédition 2000) a tenté à l'aide des descriptions données par Ossendowski de retrouver le trésor d'Ungern. Quant à l'historien russe Léonid Youzéfovitch, dans sa biographie d'Ungern, il suppose que le bourreau Sipailov, reconnu à la frontière chinoise, dut d'avoir la vie sauve au fait qu'il prétendit connaître où Ungern avait enterré quatre coffres contenant de l'or. « Depuis, poursuit Youzéfovitch, le nombre de ses coffres n'a cessé d'augmenter et à la fin des années vingt, le directeur du lycée polonais de Kharbine, Grokhoski, évoquait déjà vingt-quatre coffres [...]. On a souvent pensé que les réserves de la Banque de Chine et de la Banque frontalière, toutes deux pillées lors de la prise d'Ourga, constituaient ce fameux trésor. Mais on a pu aussi se souvenir qu'en 1919, Semionov nomma Ungern directeur en chef des mines d'or de la région de Nertchinsk. En entrant en Mongolie, le baron aurait payé le bétail qu'il réquisitionna avec des pièces d'or et à Daouria, il se serait emparé d'une partie des réserves d'or envoyées par Koltchak à l'est. Semionov lui-même possédait à Tchita deux wagons « d'or » et, d'après des rumeurs, il lui restait à l'automne 1920 encore mille cent *poud* (soit 16 480 kg) d'or ». Pour Léonid Youzéfovitch, toutes ces légendes qui ont couru sur l'or d'Ungern « sont révélatrices de leur époque et Ungern, qui manquait constamment d'argent pour sa division – comme le rappelle souvent Perchine – n'eut vraisemblablement jamais à cacher de trésor faute tout simplement d'en posséder un ». Léonid Youzéfovitch, *Le Tyran du désert*, Moscou, Ellis-Lak, 1993, p. 213-215 (le chapitre consacré au fameux trésor d'Ungern n'a pas été traduit dans la version française de cet ouvrage parue sous le titre *Le baron Ungern, khan des steppes*).

Néanmoins, le général Eftine fut rapidement reçu par Ungern et lui fit un rapport sur Gauer. Il lui rappela que les habitants d'Ourga et sa division dans laquelle un nombre certains de soldats souffraient de maux de dents avaient absolument besoin d'un dentiste. Le baron donna son accord pour que ses cosaques n'inquiètent ni Gauer ni sa famille. Il fut cependant impossible d'obtenir un ordre écrit de sa main car il fut à nouveau dérangé par des princes venus lui rendre visite. Aussi, une fois de retour chez lui, le général Eftine écrivit-il qu'en vertu de la promesse orale que le baron lui avait faite, il ordonnait aux cosaques et à tous ceux concernés de ne pas attenter à la vie du dentiste Gauer et de ne lui occasionner, ni à lui ni à sa famille, quelque préjudice ou désagrément que ce soit. Cela suffit pour que Gauer et sa famille fussent hors de danger.

Le sort des armées chinoises parties d'Ourga

Lors de la prise d'Ourga, le Baron se dépêcha d'envoyer un détachement assez important sur la route de Kiakhta afin de poursuivre les combattants chinois qui battaient en retraite. Bientôt, accompagné du héros de la Mongolie-Intérieure, Togtokh-taidji³⁵ et d'une unité mongole, il rejoint à son tour ce détachement.

Les *gemin*, voyant leur fin proche, avaient décidé de se battre jusqu'au bout et ils faisaient preuve d'une résistance désespérée, mais les partisans d'Ungern, grâce aux indications des Mongols, occupaient de meilleures positions dans les

35. Togtokh-Taidji lutta pendant des années contre la colonisation au Barga et en Mongolie-Intérieure, razziant les villages des immigrants chinois, brûlant leurs récoltes et s'attaquant à leurs personnes. Il échappa aux troupes chinoises envoyées à sa poursuite en se réfugiant à Tchita. Après la Révolution en Mongolie-Extérieure, il se rendit à Ourga pour offrir ses services au Bogdo Ghegheen. Il mit à la disposition du pontife deux cents de ses hommes pour constituer sa garde du corps. Nationaliste convaincu, c'était un partisan de l'inclusion de la Mongolie-Intérieure dans le nouvel État mongol. Ministre de la Justice dans le gouvernement révolutionnaire de juillet 1921, il fut victime des purges consécutives à la « conspiration » de Boodoo et exécuté.

montagnes. Aussitôt sur place, le baron se mit à la tête des troupes et le massacre de ces malheureux Chinois fut, dit-on, horrible. Aucun ne fut épargné. Le baron ne pouvait supporter qu'on prononce devant lui le mot *gemin*, c'est-à-dire « républicains » ; c'était pour lui la pire des insultes.

On estima que quatre à cinq mille hommes furent tués sur la route de Kiakhta. La cavalerie des *gemin* eut le temps d'atteindre les frontières septentrionales de la Chine. Une partie de ceux qui fuyaient vers le nord mais qui avaient compris qu'il valait mieux ne pas emprunter la route de Kiakhta, décida de prendre d'abord à l'ouest, puis au sud, et, en contournant Ourga par l'ouest, arriva sur la route de Kalgan. Une partie de la cavalerie réussit à atteindre le nord de la Chine. Lorsqu'Ungern, qui venait de massacrer les Chinois sur la route de Kiakhta, apprit que d'autres *gemin* contournaient Ourga par l'ouest, il décida de rentrer à Ourga où l'attendait un détachement et de rattraper aussitôt le détachement de fantassins *gemin* en fuite sur la route de Kalgan. Il les battit à plate couture près de Tchoïr³⁶ et s'empara d'un sérieux butin. Ainsi s'acheva l'épopée fomentée par le Petit Xu qui coûta si cher et fut cause de la mort de dizaines de milliers de personnes.

Ungern fait à son insu

le lit des bolcheviks en Mongolie

Le baron, qui venait de s'emparer d'Ourga par la ruse, presque sans verser de sang, et d'exterminer des milliers de personnes, pouvait-il un seul instant imaginer qu'il n'avait cessé d'agir au profit des bolcheviks ? Pouvait-il un seul instant penser qu'il n'avait cessé de préparer l'occupation bolchevique non seulement d'Ourga, mais aussi de toute la Mongolie-Extérieure sans même que cela ne fit de morts parmi ses ennemis ? En vérité, ce fut Satan en personne qui aida ces

36. Tchoïr : ville de la province du Gobi-Süumber où se trouvait un grand monastère qui servit de base stratégique aux *gemin* défaits par Ungern.

athées, car, enfin, ce ne sauraient être ni les anges, ni le Souverain de l'univers...

La situation était la suivante : avant la venue d'Ungern, une garnison de quinze mille *gemin* était installée dans la capitale du Bogdo Ghegheen ; bien approvisionnée, armée et équipée, elle ne manquait de rien et, selon les dires du Petit Xu, était assurée en cas d'extrême nécessité d'obtenir des renforts de Chine. De fait, si Ungern n'était pas venu à Ourga, aucun État voisin de la Mongolie n'aurait osé sans de bonnes raisons ni un nombre suffisant d'hommes envahir ce pays qui possédait sa propre armée.

Les bolcheviks qui avaient parfaitement compris que la Mongolie-Extérieure était une partie intégrante de la Chine souhaitaient établir des liens plus étroits avec cette dernière qui était à leurs yeux une véritable terre promise d'où pourrait s'embraser « l'incendie mondial ». Aussi, en dépit de la demande d'aide que leur fit le Parti révolutionnaire mongol pour chasser les Chinois, les bolcheviks ne souhaitaient en aucune façon se risquer à envahir la Mongolie-Extérieure. Tout d'abord, la situation en Sibérie était toujours instable ; ensuite pénétrer avec une armée en Chine revenait à commettre une entorse au droit international et se fermer l'accès à un pays dans lequel ils avaient précisément la ferme intention de s'implanter. Quant à la destruction de la sphère d'influence russe en Mongolie, les bolcheviks ne s'étaient pas encore arrogés les droits de l'Empire russe et ils n'entretenaient pas encore de relations diplomatiques avec la Chine. Pour eux, la Mongolie-Extérieure représentait une base indispensable à partir de laquelle ils pourraient œuvrer en Chine septentrionale, en Mandchourie et au Xinjiang. En un mot, le pays khalkha était un pont fabuleux qui permettrait au Komintern de passer sans obstacle en Extrême-Orient, Tibet et Xinjiang compris.

Or voilà que le baron Ungern, en chassant la garnison chinoise d'Ourga, aplanissait toutes les difficultés. À présent, ils avaient donc les mains libres et pouvaient considérer

comme étant de leur devoir de prêter assistance au gouvernement de la Mongolie révolutionnaire et de chasser d'Ourga le « bandit blanc ». Et, là encore, ils eurent de la chance car ils n'eurent pas à recourir à la force militaire pour le faire puisque le baron quitta de lui-même la ville et leur laissa la place libre. Comment tout ceci arriva-t-il ? Le récit qui suit le raconte.

Les trésors laissés par les Chinois suscitent des convoitises

Il fallut un temps considérable au baron pour poursuivre les unités d'infanterie chinoise qui avaient suivi la route de Kalgan en direction du sud. À Ourga, Rézoukhine, son aide, qui, en fait, s'occupait peu des affaires administratives et policières et s'intéressait aux questions purement militaires, le remplaça. Un commandement ayant à sa tête Sipailov et Bezrodny dirigeait tout. La cave de l'immense maison Prokine³⁷, qui devait être occupée par le grand magasin Vtorov, se transforma en une prison lugubre où les prisonniers attendaient qu'on leur réglât leur sort : une majorité en sortait pour être fusillée en dehors de la ville tandis que certains mouraient sur place. On emprisonnait généralement tous ceux qui étaient soupçonnés de vols ou de sympathies bolcheviques.

Les Chinois, en partant, abandonnèrent leurs deux banques, la Banque de Chine et la Banque frontalière, qui renfermaient de grandes réserves d'or et de billets de banque russes, surtout, des « Romanov » dont on espérait que, par la suite, ils retrouveraient quelque valeur. En dépit d'une surveillance sévère, une grande partie de l'argent et de l'or fut volée et cachée. Ce qui restait d'or, d'argent et de billets fut, sur ordre du baron, enfoui dans différents endroits en dehors de la ville.

37. Prokine : ancien marchand moscovite qui joua un rôle important au sein de la colonie russe. Sa maison, particulièrement grande, était située dans le centre d'Ourga.

Qui cacha ces trésors et où précisément? Cela, bien entendu, fut tenu secret mais on dit qu'ils furent transportés à des centaines de verstes d'Ourga et que les malheureux chargés de les enfouir furent fusillés afin de ne pas ébruiter l'emplacement. Néanmoins, un de ces endroits fut découvert par un Français, un certain Persander³⁸ qui, par la suite – c'était déjà sous le régime bolchevique –, se rendit spécialement de Chine en Mongolie avec un compatriote pour retrouver ce trésor. Un soldat d'Ungern lui avait révélé où se trouvait un des emplacements. Persander était si naïf que croyant en la bonne foi du remplaçant de l'ambassadeur soviétique à Pékin, il promit d'indiquer, à son arrivée en Mongolie, l'endroit où avait été enterré le trésor. Mais à Ourga, on se joua de lui.

Accompagné d'un juge d'instruction dénommé Schlicht, il partit en automobile en direction du lieu en question mais avant d'atteindre l'endroit, Schlicht le contraignit à tout raconter en détail et à décrire l'emplacement où était caché le trésor. Ensuite il le fit descendre de voiture, lui ordonna de l'attendre et alla inspecter l'endroit. Après une longue absence, il revint en déclarant qu'il n'avait trouvé aucun trésor. Bien entendu, le pauvre Persander en fut pour ses frais tandis que l'ambassadeur et ses acolytes emportaient le trésor.

38. Il s'agit de Jules Persander. L'aventure dans laquelle l'entraîna la recherche du trésor est connue grâce à la lettre qu'il adressa le 5 janvier 1927 à l'ambassadeur soviétique en Mongolie. Fin 1922, Persander travaillait à Kalgan pour une société française de transport quand des Russes blancs lui demandèrent de leur louer un véhicule. Faute de pouvoir se rendre en Mongolie sans courir de grands risques, il est vraisemblable qu'ils souhaitèrent recourir plus amplement aux services de Persander et lui proposèrent de ramener le trésor d'Ungern. Persander refusa mais, contacté de nouveau par ces mêmes hommes en 1923, il entra en relation avec Pankratov, un diplomate soviétique en poste à Pékin et le mit au courant de cette affaire. De leur côté, les Russes blancs organisèrent une rencontre entre Persander et deux anciens officiers de l'armée d'Ungern, Nemtchinov et Pankov qui vivaient en Chine. Pour couvrir les frais de voyage pour se rendre auprès de ces deux officiers, Persander fit appel à deux compatriotes qui étaient commerçants. Ayant obtenu les plans indiquant où se trouvait le trésor, Persander et ses deux acolytes se rendirent à l'ambassade soviétique à Pékin où ils conclurent un arrangement avec le consul Réguinge et avec Pankratov : un tiers de ce qui serait découvert leur reviendrait. Persander partit alors à Ourga ; il arriva dans la capitale mongole le 4 octobre 1924. Là, comme le

Longtemps plus tard (plus d'un mois après), l'auteur de ces mémoires passa par hasard à Songhino³⁹, situé à vingt verstes d'Ourga, près de la Grande Falaise. Là, il vit tout un paquet de billets « Romanov » qui traînaient et qui représentaient une somme de plusieurs dizaines, voire même plusieurs centaines de milliers de roubles. Les « Romanov » n'ayant plus de valeur, on ne les avait pas pris, contrairement à l'or, l'argent et les objets précieux. Le Français qui était venu avec Persander et qui avait couvert les frais de voyage et autres, soit une somme de plus de deux mille dollars, fut le seul lésé dans cette histoire. Quand l'auteur demanda à Persander pourquoi il n'avait pas tenu secret ce qu'il savait, il répondit qu'autrement il n'aurait pu obtenir de laissez-passer pour Ourga. De plus, le remplaçant de l'ambassadeur lui avait donné « sa parole » de ne pas s'emparer du trésor ; enfin, soit il indiquait l'emplacement, soit on l'envoyait rejoindre ses ancêtres, or la vie valait davantage qu'un trésor...

L'auteur connut personnellement une autre victime de cet argent. Il commandait un des régiments d'Ungern et jouissait de la sympathie générale. Mais poussé par le diable, il s'empara d'une somme considérable qui appartenait à la banque et la cacha sous le plancher d'une maison d'Ourga. Il fut dénoncé alors qu'il était en campagne à Kiakhta avec le baron. Interrogé, il reconnut les faits. Le baron ordonna aussitôt de le pendre à un arbre qui se trouvait là. Nombreux furent les hommes qu'on exécuta à cause de ces trésors.

rapporte Perchine, on se joua de lui. Il s'adressa aux représentants soviétiques à Oulan-Bator puis, faute d'être écouté, il écrivit au siège du Komintern et de la Guépéou à Moscou pour demander qu'on lui accordât la nationalité soviétique afin de quitter Ourga car, expliqua-t-il, des rumeurs couraient en Mongolie selon lesquelles il aurait vendu son âme aux bolcheviks et leur aurait remis le trésor. De fait, Persander vécut pauvrement et ne put trouver de travail. Dans sa lettre, il évoque avec force détails le fabuleux trésor tel que le lui avaient décrit Pankov et Nemtchinov. (Voir Archives de Politique extérieure de la Fédération de Russie, III/8/122/52, f. 20).

39. Songhino : lieu de villégiature près d'Ourga.

Les châtiments infligés par Ungern

À Ourga, les victimes de Sipaïlov et Bezrodny, dit-on, se comptaient par dizaines. Ces deux hommes se retranchaient souvent derrière Ungern quoiqu'en fait, celui-ci ne fut en rien coupable de la plupart de leurs actes. S'il est vrai qu'il ne montrait aucune pitié pour les coupables, on exagère beaucoup sa cruauté. Son principal souci restait sa division, l'équipement en cartouches et en obus, les vivres pour les soldats et autres choses de ce genre. Faute de temps, il ne pouvait prendre connaissance en détail de chaque affaire et dans ce domaine, il devait se contenter d'approuver ou de désapprouver les décisions prises; comme il considérait que tout auteur d'un rapport partial ou non conforme à la vérité ou à la justice devait en répondre de sa tête, rares étaient ceux qui se risquaient à lui remettre des rapports. Lui trouvait que cette méthode était la plus efficace et la plus sûre.

Pour les petits délits, il faisait justice en personne, sans traîner, avec son *tachuur* [cravache]. Muni d'un manche et d'une corde, cet objet se présentait comme une canne en roseau d'une longueur de soixante-dix centimètres environ et d'un diamètre de douze centimètres environ[sic]. Un coup donné avec la corde, qui ressemblait à une queue de rat et servait en fait de décoration pour le manche, ne causait aucune douleur mais avait plutôt une signification symbolique. Par contre, les coups donnés avec le manche constituaient déjà un sérieux moyen de punition et d'intimidation. Ceux qui avaient été frappés avec le *tachuur* étaient ensuite installés sur le toit de la maison où résidaient Ungern et son état-major. Cette punition, considérée comme relativement sévère, était redoutée de tous. En effet, les toits des *fangzi* – maisons chinoises – sont généralement penchés et sont d'autant plus glissants qu'ils sont enduits de terre bien lisse. De fait, rester en équilibre sur un de ces toits, où il n'y a aucun rebord auquel se rattraper, nécessite une grande attention. Tomber d'une hauteur de près de deux sagènes n'a rien d'agréable; on risque

de se casser un bras ou une jambe. C'est pourquoi ceux qui étaient condamnés à demeurer sur un toit s'agrippaient très souvent les uns aux autres pour ne pas tomber. Lors des campagnes militaires, les branches des arbres faisaient office de toit, tandis que dans la steppe, les condamnés devaient rester sur quelque hauteur naturelle, au bord d'un ravin par exemple.

Souvent en passant devant l'état-major, on pouvait apercevoir, telle une bande de pigeons, des dizaines de personnes assises sur le toit. Elles se tenaient serrées les unes contre les autres, recroquevillées et emmitouflées dans leurs vêtements pour se protéger le mieux possible du froid et du vent pénétrant car elles n'avaient pas le droit d'avoir de couvertures. Le toit, glissant et glacé, aggravait encore leurs souffrances. On leur faisait parvenir des paniers de nourriture en les hissant au moyen d'une ficelle. Certains restaient ainsi une semaine, voire plus, dans le vent froid de l'hiver mongol qui pénètre jusqu'aux os.

Les Juifs et les Russes, victimes d'Ungern

Une partie de la vie d'Ourga se concentrait dans les monastères de Gandan et de Khüree, dans les cellules-yourtes où logeaient les lamas. Le Bogdo avec sa suite vivait à l'écart dans un palais situé à deux verstes d'Ourga, au pied de la Montagne sacrée. Le reste de la ville ne vivait que pour Ungern, avide de tout ce qui venait de lui.

Les Juifs. Les premiers jours, les Juifs souffrirent terriblement; les cosaques les pourchassaient et, s'ils n'avaient pas eu le temps de se cacher, malheur à eux! Il est malaisé d'établir le nombre de Juifs qui furent tués. Différents chiffres ont été avancés, mais on peut penser qu'il s'agit en fait d'une cinquantaine de personnes. Quant aux Russes assassinés, leur nombre est bien plus élevé. On estime entre cent cinquante et deux cents le nombre total des victimes du baron mais ce chiffre est sûrement exagéré.

Le père Parnyakov. L'une des premières victimes du baron fut le prêtre qui officiait à l'église du consulat, le père Théodore Parnyakov. L'auteur ne sait quel chef d'accusation fut retenu contre lui mais l'attitude qui avait été la sienne durant la période où les *gemin* chinois occupaient Ourga ne parlait pas en sa faveur. Ses rapports avec les autorités chinoises chargées des questions policières et politiques paraissaient suspects. À plusieurs reprises des Russes lui avaient demandé d'intervenir pour aider des personnes emprisonnées et quand il avait accepté de le faire, il avait toujours obtenu leur libération. Lorsque des connaissances de l'auteur s'adressèrent à Parnyakov pour le faire libérer, il répondit qu'obtenir la libération de l'auteur – qui, soit dit en passant, n'avait pas sollicité son aide – coûterait cher. Enfin, des rumeurs couraient sur les contacts qu'il avait avec son fils qui, à Irkoutsk, occupait un haut poste parmi les bolcheviks. On peut penser que c'est précisément ce fait qui fut la cause de sa mort.

Lors de la prise d'Ourga et durant les jours qui suivirent, le père Parnyakov ne logea pas chez lui, mais quand il cessa de se cacher, il fut arrêté par Bezrodny qui le fit conduire dans la cave de la maison Prokine. Des témoins rapportent qu'il y fut tué à coups de sabre.

A. Khitrovo. Peu de temps après la prise d'Ourga, un ancien commissaire de Kiakhta, le colonel A. Khitrovo, fut arrêté dans une importante firme chinoise installée dans la maison Kokovine, du nom d'un riche commerçant de Kiakhta. Lui-même était venu à Ourga dans le but de gagner la Chine mais, les unités du baron barrant la route de Kalgan et personne n'acceptant de le faire passer en Chine, il s'y était attardé.

Un ou deux jours avant son arrestation, il était venu voir l'auteur et avait discuté avec lui des événements. Il avait dénigré l'*atamanchtchina*, et en partie l'action de l'ataman Semionov qui, selon lui, nuisait à la lutte contre le bolchevisme. Il tenait Semionov coupable envers Koltchak et

il l'accusait de s'être emparé de l'or de l'amiral pour le transférer au Japon *via* Kharbine. De plus, Khitrovo s'indignait de ce que Semionov avait mandaté à Troïtskosavsk un homme de son acabit – son nom de famille m'échappe – à qui il avait donné droit de vie et de mort sur tous ceux qui logeaient dans les fameuses « Casernes rouges » situées entre Troïtskosavsk et Kiakhta⁴⁰. Avec ses acolytes, cet homme avaient passé au fil du sabre *plusieurs centaines* d'innocents et ce massacre avait été si terrible et sanglant que le sol avait été entièrement recouvert de sang. Tous étaient si choqués par l'action de ce misérable, expliquait Khitrovo, que pour mettre fin à ce carnage, la municipalité de Troïtskosavsk n'avait eu comme autre recours que de demander aux troupes chinoises de la garnison du Maimaicheng de Kiakhta d'occuper ces casernes. « Je trouvai moi aussi, ajouta Khitrovo, que cette décision était appropriée, car, comme je le dis à plusieurs représentants du Conseil municipal, il n'y avait pas d'autre moyen de mettre fin aux actes barbares de ce vaurien ». Voilà tout ce que l'auteur entendit de la bouche de Khitrovo au sujet de cette triste et terrible histoire qui se déroula aux « Casernes rouges ». Plus tard, quand les bolcheviks occupèrent la Transbaïkalie, ils intentèrent un procès contre la municipalité de Troïtskosavsk pour avoir fait entrer une garnison chinoise dans les « Casernes Rouges » et un ou deux représentants municipaux furent condamnés.

L'auteur de ce massacre, ce sadique sémionovien était originaire de Yakoutsk. Il avait étudié dans un institut, puis avait pris part à la Grande Guerre. Le destin voulut qu'il se retrouvât auprès de l'ataman Semionov au nom duquel il massacra des innocents dans les « Casernes Rouges ». Ensuite il s'enfuit et se réfugia à Ourga. L'un des frères Zaparine, qui

40. Dans les casernes de Troïtskosavsk, appelées « Casernes rouges » du fait qu'elles étaient en briques, le commandant Solomakha massacra des soldats de l'Armée rouge et des communistes d'Oural et de Sibérie occidentale emprisonnés là. Le nombre des victimes varie suivant les sources : Perchine parle de plusieurs centaines de morts mais dans *Le Recueil d'histoire sibérienne*, paru en 1974 à Irkoutsk, il est question de deux mille cinq cents victimes.

était un sympathisant bolchevique, l'apprit, le retrouva et le tua chez lui.

Je ne connais pas en détail ce qui advint à Khitrovo après que les bourreaux du baron l'eurent arrêté: fut-il interrogé? Fut-il accusé de quelque chose? J'ai juste pu savoir qu'il fut emmené dans la vallée de la Selbe pour y être exécuté d'une balle de revolver.

La fonction de commissaire à Kiakhta était une survivance de ces époques où l'importation de thé représentait une part considérable du commerce avec la Chine, or avec la baisse des importations, le rôle du commissariat de Kiakhta s'était réduit à peu de choses et ce poste devait être supprimé. Mais le colonel Khitrovo, qui était, peut-on dire, un commissaire dans l'âme, ne pouvait s'y résoudre. Pour cette raison, il se mêlait souvent d'affaires qui ne relevaient pas de sa compétence et qui avaient trait notamment à la diplomatie. Cela lui valut une triste fin.

Khitrovo était un exemple parfait de cette période où l'on considérait qu'un militaire, quelque soit le poste qui lui était assigné, était un homme partout à sa place. Or une telle conception de la fonction militaire était en fait préjudiciable à l'administration des régions aux confins de l'empire car elle engendrait des complications auxquelles il était ensuite difficile de remédier. Khitrovo, quoiqu'il fût loin d'être sot, était un exemple vivant de tout cela; s'il avait servi dans l'armée, il y aurait été à sa place, mais il ne pouvait se faire à l'*atamanchtchina* telle qu'elle était apparue notamment en Transbaïkalie en la personne de Semionov.

Les bolcheviks. Les propagandistes bolcheviques d'Ourga, Koutcherenko et Gembarjevski, désespérés, s'enrôlèrent très vite comme volontaires dans la division du baron, mais cela ne les sauva pas pour autant. On découvrit ce qu'ils avaient fait précédemment et ils finirent dans les mains des bourreaux. Le reste de leurs camarades réussit à se cacher

dans Ourga. L'un d'eux, le Bouriate Ayouchi Balykov se fit livreur de foin, ce qui lui permit de partir du côté de Kiakhta au-delà de Kharaa, dans la région d'Altan-Bulag où il rejoignit le camp du Parti populaire révolutionnaire; par la suite, quand les bolcheviks occupèrent Ourga, il revint dans la capitale mongole.

De nombreux sympathisants bolcheviques réussirent à se cacher et, avec force ruse, ils se firent passer sinon pour des anticommunistes, du moins pour des bourgeois de premier plan.

Un cas particulier. Une décision fort originale fut prise pour éviter le pillage par les cosaques du baron des firmes chinoises: à la demande des gérants, chaque firme fut placée sous la direction d'un Russe connu des autorités. Celui-ci recevait une chambre et tout le nécessaire et en échange, il veillait à ce que personne ne prît de marchandises sans payer ou ne commît de violence. Cette mesure se révéla efficace car il n'y eut plus aucun vol, à une exception près, fort triste d'ailleurs.

Un réfugié d'Omsk – j'ai oublié son nom, il avait été l'assistant d'un avocat –, un jeune homme ayant reçu une formation supérieure fut embauché par une des firmes pour remplir cette fonction. Le gérant de la société en question lui accorda non seulement une chambre et le nécessaire pour vivre mais il lui donna aussi un petit salaire et même du tabac. La chance semblait sourire à ce pauvre réfugié qui avait une femme et un enfant. Mais il faut croire que le diable s'empara de lui car il commença à se servir pour lui et sa femme et à prendre des marchandises « au-dessus de ses moyens ». On le sut au commandement où on l'appela pour s'expliquer. Là, au lieu de se repentir, il fut arrogant et se mit même à proférer des injures. Pour avoir volé, le malheureux fut roué de coups de bâton dans la cave. Sa veuve se consola rapidement et se remaria.

Emprunt et émission de billets de banque

Ainsi donc le baron Ungern devint le maître de la situation. Comme toujours dès qu'elles ont affaire à plus fort qu'elles, les autorités mongoles se comportèrent de façon servile et accédèrent à toutes les exigences d'Ungern sans discuter.

Les caisses du baron étaient aussi vides que celles des Mongols. Il n'avait pas d'argent même pour payer le nécessaire et il fallait instamment régler les dépenses en cours. À sa demande, les Mongols lancèrent alors un emprunt intérieur de courte durée à hauteur de deux cent cinquante mille dollars. On débattit longtemps de la question de savoir où et comment imprimer les billets. Il semblait peu pratique de passer commande auprès de la typographie locale comme pour une commande habituelle, d'autant que là, on ne possédait pas les caractères mongols nécessaires. Pour cette raison, on décida d'imprimer des billets « maison », de façon « artisanale » – qu'on appelle cela comme on veut – et cette tâche fut confiée à un ingénieur spécialisé dans la bonification des terres, V. Lisovski. Quoiqu'il n'eût jamais travaillé dans une imprimerie, il dut faire de son mieux.

Est-il nécessaire d'évoquer l'aspect pitoyable des billets en question ? Aussi bien le papier que les dessins ou les couleurs, c'était en-deçà de toute critique. Ces billets rappelaient les *loubok* russes, ces gravures sur bois mal imprimées. Si les Mongols étaient flattés dans leur vanité du fait que quatre animaux domestiques – le mouton, le taureau, le cheval et le chameau – figuraient sur les billets en question⁴¹, il fallait bien reconnaître que les dessins étaient grossiers et rappelaient les croquis maladroits des jeunes écoliers. Sur les billets de dix dollars était représenté un mouton, sur ceux de vingt-cinq dollars un bœuf, sur ceux de cinquante un cheval et sur ceux de cent un chameau. Lors du changement de gouvernement, ils furent rapidement retirés de la circulation. Néanmoins, ces billets furent en totalité payés par des dollars-argent et ce fait

41. Les Mongols parlent généralement de leurs « cinq museaux ». Il manque ici la chèvre, traditionnellement la moins valorisée.

est tout à l'honneur des Mongols. Cet emprunt intérieur avec émission de billets, qui plus est, amorti à temps, représente *un cas unique dans l'histoire des nomades d'Asie centrale*. Il permit d'apaiser, ne serait-ce que temporairement, tous les besoins criants de l'État autonome mongol. Comme on le disait alors, les lingots d'argent des deux banques chinoises d'Ourga avaient permis au baron de faire cet emprunt.

Ayant réglé tant bien que mal la question financière, le baron se dépêcha de mettre en œuvre ce qui l'avait conduit à s'emparer d'Ourga, à savoir la restauration de l'autonomie mongole.

Le Bogdo Ghegheen est réinstallé sur le trône

Chez les Mongols, grâce aux efforts du baron Ungern, on s'apprête à « toute allure », comme on dit, à introniser pour une seconde fois Bogdo Khan, le Djebtsoundamba-Khoutoukhtou, « l'Intronisé par la multitude⁴² », qui, monté sur le trône une première fois en 1911, a été détrôné par le Petit Xu en 1920.

À Khüree retentissent à nouveau les trompes sacrées, les tambours, les cymbales et les autres instruments. Toute cette cacophonie célèbre le retour du Bogdo sur le trône perdu. Des *khural* (services religieux) sont organisés ; les rugissements de trompes de quatre mètres de long proclament dans tout Khüree le caractère sacré et invincible de la réincarnation désormais hors d'atteinte des Chinois.

Et ainsi, le 15 du premier mois du printemps de l'an II⁴³ de l'ère de l'« Intronisé par la multitude » (c'est-à-dire en mars 1921) dans le *Char ord* ou Palais jaune, en présence d'une foule de lamas, le VIII^e Djebtsoundamba, réincarnation sacrée, revêtu de splendides vêtements jaunes, monte de nouveau sur le trône.

42. Litt. « Intronisé par la multitude » : nom de l'ère qui a été donné à son règne suivant l'usage chinois.

43. Il faut lire « 11 » : cette ère débute avec la proclamation du Bogdo Ghegheen en tant que khan de Mongolie fin 1911.

Le baron Ungern, accompagné de son aide le général Rézoukhine, a revêtu les vêtements princiers offerts par le Bogdo et occupe la place d'honneur au milieu des lamas les plus importants. Sa Sainteté lui accorde à lui et à son aide le titre de prince de premier rang en récompense des services rendus au pays mongol.

À l'initiative du baron et avec son active participation, cinq ministères sont formés pour renforcer le processus d'autonomie du pays khalkha : ministères des Affaires intérieures, des Affaires extérieures, de la Défense, de la Justice et Cour de Sa Sainteté.

Avant que Xu ne s'installât à Ourga et ne dévoilât sa politique, le président du Conseil des ministres était le Djalkhantsa⁴⁴, un Khoutoukhtou influent de Mongolie occidentale et le seul parmi les lamas de haut rang à porter le *vatchir*⁴⁵ d'or sur son bonnet, cette représentation du sceptre qui frappe de mort les ennemis de la foi. Ce Khoutoukhtou était un lama habile et rusé, très au fait des événements politiques de Mongolie ; d'ailleurs il était l'émissaire des Mongols de la région de l'Ouriangkhaï [actuelle Touva] et il avait lutté contre les Russes. Or, dès qu'il eut compris que l'autonomie de la Mongolie était compromise, il se retira dans un monastère, attendit des jours meilleurs et laissa son poste de président du Conseil vacant.

Le gouvernement comptait toujours parmi ses membres Tserendorj. Bien que lui aussi fût énergique et intelligent, il

44. Djalkhantsa-Khoutoukhtou Damdinbazar (1874-1923) : dernière réincarnation du Djalkhantsa, la figure la plus populaire après le Bogdo Ghegheen. Il était de fait un personnage influent de la Mongolie occidentale, où il possédait vingt-huit monastères et *datsan* et plus de deux mille serfs. Il est significatif qu'on ait fait appel à un lama aussi vénéré pour prendre part à la politique mongole. Ainsi fin 1919 fait-il partie de la délégation qui se rend à Pékin pour demander l'abolition de l'autonomie mongole ; en janvier 1921, il est nommé par Ungern Premier ministre et ministre de l'Intérieur. D'avril 1922 à juillet 1923, il est Premier ministre du Gouvernement populaire révolutionnaire.

45. *Vatchir* (mong. classique *vcir*, mod. *otchir*) : sceptre en forme de pétales de lotus qui symbolise « l'élément indestructible » et qui est censé chasser les démons au moment de la prière. Cet ornement figure sur la coiffe de certains lamas de haut rang.

était un fonctionnaire formé à la chinoise : il pouvait retourner sa veste dès qu'il le jugeait opportun et était prêt à vendre n'importe qui et n'importe quoi comme qui dirait « pour rien ». À l'époque du baron, il s'efforça de se faire le plus petit possible. Quand, ensuite, on évoqua devant Ungern ses retournements de dernière minute, celui-ci déclara : « Dommage que je ne l'aie pas su plus tôt, sinon je l'aurais fait pendre ».

Ainsi donc, il ne se trouvait pas une seule personne au gouvernement mongol sur qui compter. Tous étaient des hommes ternes, sans relief.

Après que le Djalkhantsa était parti en Mongolie orientale, le lama Manjusri⁴⁶ avait été élu président du Conseil des ministres. C'était un homme respectable, une sainte réincarnation populaire parmi le peuple, mais il vivait en retrait, plongé dans la philosophie lamaïque. Il s'y entendait peu en politique et d'ailleurs fuyait tout ce qui touchait aux affaires gouvernementales.

Le gouvernement autonome mongol, même s'il ne dépendait pas entièrement d'Ungern, lui était du moins favorable. Le baron pensait avoir établi à Ourga une base solide pour les opérations à venir, il le croyait d'autant plus qu'on lui avait promis qu'en cas de campagne militaire contre la Sibérie soviétique, sa division serait rejointe par un renfort de soldats du prince mongol Bicherelt Sundui-gün.

Le Gouvernement provisoire d'Altan-Bulag

Le plus grand malheur du baron fut d'être seul, de n'avoir près de lui personne qui fût au courant de ce qui se passait en dehors de ses propres campagnes militaires. La mauvaise qualité des informations qu'il recevait et, plus exactement, le fait de ne pas en recevoir du tout, voilà quel était son talon d'Achille. Il ne savait guère ce qui se passait en Transbaïkalie

46. Depuis la fondation du Düinkher-Manjusri en 1733, tous les supérieurs de ce monastère étaient considérés comme Khoutoukhtou (saints - titre donné aux réincarnations sacrées).

aux frontières de la Mongolie, sans parler dans les gouvernements d'Irkoutsk et de Sibérie occidentale. Ainsi, par exemple, savait-il peu de choses, sinon rien de l'action menée par le groupe du Parti populaire révolutionnaire à Altan-Bulag. Or, ce parti, qui, sous le régime du Petit Xu, se cachait loin d'Ourga, s'était donné pour mission de libérer la Mongolie du joug chinois avec l'assentiment du Bogdo ; pour cette raison, il était entré en contact avec les Soviétiques et, par conséquent, il était absolument hostile au baron Ungern.

Sous l'égide des Soviétiques et du Komintern, le 22 du premier mois de printemps (mars) 1921, se tint à Altan-Bulag le premier congrès du Parti populaire révolutionnaire mongol qui organisa le Gouvernement Provisoire et forma un *yamen* (une administration) financier et économique comme nous l'avons évoqué plus haut. Faut-il préciser que toutes ces mesures prises pour mettre en place un appareil administratif capable de gouverner la Mongolie-Extérieure étaient suggérées par des instructeurs soviétiques et exécutées suivant leurs directives avec le concours des Bouriates de Transbaïkalie ?

(En général, les Bouriates jouèrent un rôle important dans la sujétion de la Mongolie-Extérieure aux Soviétiques. Pour eux, les Soviétiques créèrent une république avec comme capitale Verkhné-Oudinsk [actuelle Oulan-Oudé] et, même s'il s'agissait d'une république d'opérette, elle n'en passa pas moins pour « bouriate ». À sa tête furent placés différents « frères » bolcheviques, tel Erbanov⁴⁷. Il était du devoir de ces gros bonnets d'agir sur les Bouriates qui vivaient en Mongolie et qui étaient influents. En un mot, tout se déroula comme sur du papier à musique).

Tout ce qui se passait alors à Ourga était rapporté à Altan-Bulag par les Bouriates, tandis qu'inversement, rien de ce qui se passait à Altan-Bulag n'était su à Ourga. Même au palais

47. Mikheï Erbanov (1889-1938 ?) travailla en Bouriatie pour le compte du gouvernement soviétique. Arrêté à Moscou en 1937, il disparaît lors des purges staliniennes. Il a été réhabilité.

du Bogdo, personne n'était au courant qu'un Gouvernement provisoire mongol avait été créé à Altan-Bulag.

Celui-ci, en dépit de sa création récente, était déjà solidement établi, puisqu'il avait pour lui le soutien de la Division bolchevique de Kouban qui devait marcher à ses côtés sur Ourga lors du départ d'Ungern. Au cas où le baron partirait à Kiakhta, cette division irait à sa rencontre et, si elle manquait d'hommes, alors elle recevrait du renfort et le baron ne pourrait lutter contre un adversaire qui le dépassait en force...

Si le centre révolutionnaire installé à Altan-Bulag confia aux Soviétiques le destin de la Mongolie, c'est essentiellement par manque de clairvoyance des chefs mongols. Des hommes comme Bodoou, Dandzan, Sükhbaatar et autres ne furent en fait que des marionnettes manipulées par les Bouriates, eux-mêmes, sous la coupe des « camarades bolcheviques ». Ces derniers leur promettaient à tous, absolument tous, le paradis sur terre sans même qu'on soupçonnât que ce paradis se transformerait en une nuit de la Saint-Barthélemy pour ceux qui se montreraient récalcitrants face au bolchevisme...

Mais à Altan-Bulag, les bolcheviks, qui, en s'installant en Mongolie, songeaient à agir en Chine, jouèrent avec art sur les cordes du nationalisme et du chauvinisme mongols ainsi que sur la suffisance et l'ignorance crasse des fondateurs du Parti populaire du Gouvernement provisoire, flattant leur amour-propre par de belles phrases ronflantes et des slogans tonitruants. Quant aux révolutionnaires mongols, qui naïvement croyaient aveuglément aux utopies et délires bolcheviques sur « l'âge d'or marxiste », ils se laissèrent prendre dans le filet des bolcheviks, les soi-disant sauveurs et bienfaiteurs de la patrie et du peuple. De plus, certains d'entre eux rêvaient de se faire des places bien au chaud en Mongolie.

En fait, les bolcheviks avaient tout prévu. Chacun des voyages *via* la Mongolie et en Mongolie de « camarades »

comme Dzevialtovski⁴⁸ et Maïski avait été commandité dans un but précis ; on en comprit le sens plus tard seulement. Pour les bolcheviks, la Mongolie représentait un morceau de choix dont il était facile de se saisir. Elle promettait un accès direct à la populeuse Chine et donc une riche moisson pour le Komintern.

Tout cela fut rapidement confirmé par les faits : grâce à différents « Feng », grâce à différents généraux « chrétiens » ou non, une foule d'instructeurs communistes, de la propagande en masse et des armes en tout genre etc. pénétrèrent effectivement en Chine *via* la Mongolie. Les communistes, installés dans le sud de la province du Jiangxi, dans l'ouest du Fujian ainsi que dans d'autres régions de la Chine, devaient se considérer comme les héritiers directs du maréchal « chrétien » Feng Yuxiang. Et combien de communistes ce dernier aurait-il encore fait venir en Chine s'il n'y avait eu Chang Kaï-chek pour le gêner et l'empêcher de s'installer au Tchakhar cette année (1933)...

Réflexion sur les événements de Mongolie

Le hasard, dit-on, ne joue aucun rôle dans l'histoire mais dans le cas de la Mongolie-Extérieure, ne prit-il pas part aux événements même si cette part n'a pas été, jusqu'à présent, bien évaluée par les historiens et par les diplomates ?

La Mongolie autonome vivait en paix et n'aspirait qu'à une seule chose : n'être attaquée et dérangée par personne, car le peuple mongol est de nature pacifique et n'aime pas les troubles. Or, un des hommes qui dirigeaient la République chinoise eut l'idée absurde d'abolir l'autonomie de la Mongolie-

48. I. Dzevialtovski-Gintovt (1888 – ap. 1925), *alias* I. Yourine : il prit une part active à la révolution d'Octobre. Durant l'été 1920, il passe plus d'un mois à Ourga avant de se rendre en Chine où il est le premier représentant de la République d'Extrême-Orient. Il est ensuite nommé ministre des Affaires étrangères de cette même République. En 1925, il s'enfuit en Lituanie et devient ainsi l'un des premiers transfuges soviétiques. Son nom dès lors disparaît des ouvrages soviétiques consacrés à la révolution. Il semble qu'il ait été empoisonné à Berlin par des agents de la Guépéou.

Extérieure en profitant de ce que les grandes puissances étaient encore aux prises avec les turbulences survenues dans le monde. Aucune d'entre elles, espérait-il, ne prêterait attention à un acte irraisonnable survenu entre un suzerain et son vassal, c'est-à-dire entre la Chine et le pays khalkha. Voilà donc le Petit Xu, homme rusé mais n'entendant rien aux relations internationales, qui entre avec une armée dans la capitale de la Mongolie Autonome, y accomplit une série d'inepties allant jusqu'à annuler le traité de Kiakhta de 1915 et abolir l'autonomie mongole.

Or, peu de temps auparavant, des nationalistes mongols, soumis à la propagande bolchevique, forment le groupe national républicain et se rendent avec l'autorisation du Bogdo à Altan-Bulag avec le vague espoir de recevoir l'aide des bolcheviks. Ces derniers leur accordent volontiers leur aide mais refusent d'entrer en conflit ouvert avec la Chine afin de ne pas se fermer les portes de ce pays. A ce moment critique, le baron Ungern, qui a appris incidemment l'abolition de l'autonomie mongole et toutes les exactions perpétrées par le Petit Xu, leur rend un service inestimable en chassant d'Ourga les troupes chinoises et leur évitent, de cette façon, d'entrer en conflit avec la Chine. La place libre, les bolcheviks peuvent entrer dans Ourga au titre de conseillers et de gardiens du Gouvernement Provisoire révolutionnaire mongol.

Dans ce conflit, le « général Hasard » a joué un rôle décisif. En effet, le Petit Xu, Ungern et les Révolutionnaires mongols constituèrent autant de hasards qui jouèrent et continuent aujourd'hui encore de jouer un rôle immense dans la vie politique de l'Extrême-Orient. Les Soviets, grâce au hasard toujours, ont établi leur base en pays khalkha, lieu stratégique à partir duquel on peut menacer, inquiéter et effrayer tous les pays voisins : la Chine comme le Mandchoukouo, le Japon, le Xinjiang, l'ancienne Mongolie-Intérieure et même le lointain Tibet. Avoir une base en pays khalkha, c'est détenir la clé des pays d'Asie centrale. Le Japon, bien entendu, s'efforcera d'en chasser les Soviets.

Les espoirs du baron

En dépit du départ des Chinois et du massacre d'une grande partie de la garnison chinoise, les bolcheviks d'Altan-Bulag et les révolutionnaires mongols continuent toujours – nous sommes en 1921 – à vivre bien gentiment à Altan-Bulag. Les uns et les autres sont à présent parfaitement informés par les Mongols et les Bouriates de ce qui se passe à Ourga; ils connaissent la position critique dans laquelle se trouve le baron. Celui-ci, de son côté, commence à comprendre qu'il ne peut espérer remporter de succès dans la Transbaïkalie occidentale. Il songe, très sérieusement, à marcher sur la Mongolie occidentale où sont concentrés les détachements de Bakitch, de Kazantsev et des autres. Du moins en parle-t-il ouvertement avec l'auteur de ces notes lorsqu'ils discutent de la situation politique et économique de la Mongolie Occidentale et de la possibilité de se procurer là-bas le ravitaillement nécessaire pour la division.

Le baron conservait cependant un petit espoir au sujet de la Transbaïkalie et comptait sur le hasard... Alors qu'à Altan-Bulag, le Gouvernement provisoire révolutionnaire mongol, encouragé et soutenu par les bolcheviks, commençait à se sentir en position de force, le baron Ungern, lui, ne trouvait nulle part de soutien. Militaire d'esprit et de profession, il savait parfaitement qu'avec les moyens dont il disposait, il n'irait pas loin. Avec une « division » de moins de quinze cents soldats, qui plus est mal armée, on ne pouvait pas faire grand-chose. Son principal souci était de se procurer des cartouches, mais quoiqu'il tenta et imagina, il n'y parvenait pas. Quelqu'un eut même l'idée de fabriquer des balles en verre.

Les dépôts de l'intendance étaient vides, les équipements et la nourriture manquaient. Mais le baron n'avait pas pour habitude de rêver et il n'avait de cesse de trouver une issue à la situation présente.

Avant toute chose, il essaya de pourvoir les officiers en pain et en uniformes. Il obtint du blé de la vallée de la Kharaa

et fit édifier à la va-vite un moulin à vapeur qui pouvait produire de la farine en quantité suffisante pour nourrir les soldats et permettre de constituer des réserves de pain sec en cas de campagne militaire. On organisa des ateliers de couture, de cordonnerie, de bourrellerie et autres qui fournirent le minimum nécessaire pour les unités. Une tannerie fut même remise en route par un certain Gordeïev. Celui-ci se révéla un homme d'expérience et il gagna rapidement la confiance du baron qui lui confia alors de hautes fonctions. Mais il fut pris à voler et fut aussitôt pendu aux portes de la tannerie. Son complice, un certain Tagiltsev, horloger et négociant de pierres précieuses, fut lui aussi pendu.

Tous ceux qui avaient un métier et qui pouvaient être utiles travaillaient de leur mieux dans une ambiance amicale et fraternelle. Théodore Kokovine, l'un des frères à qui appartenait une grande société de commerce à Kiakhta, se révéla un excellent administrateur.

Entrevue entre Perchine et Ungern

Le baron connaissait l'auteur de ces notes en tant que directeur de la Banque nationale mongole, et une fois, fin février, il l'invita à lui rendre visite. Voilà quel fut à peu de chose près leur dialogue.

« Comme vous avez dirigé les affaires commerciales de la banque, surtout dans les régions d'Ouliassoutaï et de Kobdo, commença le baron, et qu'en outre le général Kniazev, gouverneur d'Irkoutsk vous a envoyé en mission dans toute la Mongolie pour étudier le marché russo-mongol, je vous charge d'établir un rapport sur les moyens de tirer profit le plus rapidement possible des matières premières mongoles ainsi que des marchandises qui sont à ma disposition. Il faut faire vite car le succès de mon entreprise en dépend.

— Je vous remercie de votre confiance, répondit l'auteur de ces lignes, mais avant toute chose il me paraît indispensable de prendre connaissance de la liste des matières premières, de

savoir où elles se trouvent, de connaître leur qualité, leur quantité et le nom de leurs propriétaires. De plus, je dois vous prévenir, Baron, qu'il y aura bientôt un an que je ne m'occupe plus de la Mongolie occidentale et je suis sans informations sur le marché dans cette région. Enfin, voilà presque trois années que la banque a fermé et depuis je n'ai plus pris part à aucune affaire là-bas...

— Peu importe, dit le baron en me coupant la parole, dites ce que vous savez... Il est indispensable que je le sache et le plus vite possible.

— Je ferai tout mon possible mais je trouve utile de vous prévenir, dans votre propre intérêt, que depuis presque trois ans je n'ai plus été en charge d'aucune affaire commerciale et que, durant ce temps, bien des choses ont changé. C'est pourquoi, afin de ne pas vous communiquer de façon involontaire de fausses informations et afin d'éviter toute erreur, je vous demande l'autorisation de former en votre nom un conseil constitué d'habitants d'Ourga qui, sous ma direction, devront répondre aux questions posées. Bien entendu, avant de vous être transmises, leurs réponses seront vérifiées par mes soins. Le conseil se prononcera sur les moyens de tirer profit des matières premières et désignera les personnes à qui confier cette tâche.

Le baron, à contre-cœur, accepta de reconnaître la validité de ses arguments et fit cette remarque :

— Je vois que vous cherchez à vous dégager de toute responsabilité, eh bien, faites comme vous savez faire ! »

Le reste de la discussion prit l'allure d'une conversation privée. L'auteur put stipuler que le rapport comprendrait seulement les points les plus essentiels quant au profit que l'on pouvait tirer des matières premières ; les détails seraient rapportés de vive voix au baron par l'auteur. En évoquant les événements présents, il fallut dire au baron que presque toute la Transbaïkalie était passée aux mains des bolcheviks, qu'ils y étaient les maîtres et qu'ils avaient attiré à eux les Bouriates,

en leur bricolant une république ; de plus ils disposaient de forces militaires importantes.

« Oui, c'est vrai, répondit le baron, mais la plupart des Bouriates ne sont pas bolcheviks.

— Bien sûr, ils ne le sont pas, fallut-il répondre, mais les Bouriates sont effrayés par les nouvelles qui courent, ils ont peur de tout et obéissent malgré eux à leurs chefs qui sont tous des pions manipulés par les bolcheviks.

— En Transbaïkalie, en dehors des Bouriates, il y a aussi les cosaques qui ne sont pas bolcheviks, dit le baron. D'ailleurs, si la situation est sans espoir là-bas, je pense qu'après notre marche sur Kiakhtha et sur la Mongolie Occidentale, où déjà des détachements blancs sont à l'œuvre, je lutterai contre les bolcheviks d'autant mieux que les Mongols veulent agir avec moi ; quant au Bogdo, de ce point de vue, il nous soutiendra. »

Il me parut bien embarrassant de réfuter l'optimisme du baron, et surtout d'évoquer ce qui se passait à Altan-Bulag et dont il avait vraisemblablement entendu parler. L'auteur se retira avec l'impression que le baron n'était pas assez informé sur ce qui se passait en Transbaïkalie, et notamment à Altan-Bulag, la « Source d'or »⁴⁹ mongole des bolcheviks.

Préparatifs de marche sur Kiakhtha

Pendant que l'auteur s'intéressait aux matières premières mongoles et tentait de rédiger un rapport, tous les ateliers d'Ourga s'activaient pour ravitailler les combattants qui, presque tous, étaient en garnison à Maimaicheng. Dans les cercles militaires, on conversait sans fin sur la fabrication de cartouches mais sans résultat concret.

La mobilisation de la population russe d'Ourga décrétée par le baron en vue d'augmenter le nombre de soldats de la division fut cause d'un beau tumulte. Il me revient en mémoire

49. Traduction littérale du nom mongol Altan-Bulag.

que vers midi, sur la Grande rue près de la place du Khüree, cent cinquante à deux cents habitants d'Ourga s'étaient réunis. C'étaient des hommes de conditions diverses, tous âgés de moins de cinquante ans. L'adjudant du baron les fit rapidement mettre en rang et dès qu'apparut la silhouette du baron surmontée d'une *papakha* blanche, il leur ordonna de se mettre au garde-à-vous. Tous obéirent. Le baron, en se dépêchant, les passa en revue en demandant à chacun son âge et d'autres choses encore. Ensuite, il demanda à l'adjudant s'il fallait ou non enrôler ces hommes dans la division ou les considérer comme des réservistes chargés des travaux à l'arrière.

Très peu d'hommes, moins d'une cinquantaine en fait, intégrèrent la division tandis que plusieurs colonels réfugiés à Ourga furent aussitôt enrôlés à l'état-major.

On se préparait en hâte à marcher sur Kiakhta. Au même moment ou juste un peu avant, Ossendowski arriva à Ourga. Là, il fut conseiller ou quelque chose de ce genre auprès du baron. On ne sait quels conseils il prodigua au baron, mais de toute évidence, il l'encouragea dans son penchant pour l'occultisme et tout ce qui a trait à l'au-delà. Finalement, Ossendowski partit en Mandchourie dans l'automobile du baron avec une importante mission et de l'argent. Quels furent les résultats de ce voyage? Nul ne l'a su. On sait juste qu'Ossendowski arriva sain et sauf à Kharbine⁵⁰.

Nouvelles entrevues entre Perchine et Ungern

Après avoir terminé mes consultations auprès des personnes compétentes et après avoir achevé mon rapport, il fallut me rendre auprès du baron et lui communiquer les résultats des

50. Dans son ouvrage *Le testament du baron* (Varsovie, 1972, 2^e éd. 2001, p. 101-103), Witold Michalowski, indique qu'Ungern confia de l'argent à Ossendowski pour qu'il le remette à sa femme à Pékin. Mais Ossendowski se rendit à Haïlar puis, de là, à Vladivostok où il écrivit *Bêtes, hommes et dieux* édité à New York en 1922. Ossendowski mourut le 3 janvier 1945. Juste avant sa mort un homme portant un uniforme de l'Armée allemande et répondant au nom d'Ungern-Sternberg (le neveu de Roman) lui aurait rendu visite.

travaux de la commission. Sans entrer dans les détails de ce rapport, disons qu'il démontrait que les espoirs du baron étaient infondés; ainsi la livraison en Mandchourie de matières premières en provenance de la région de Kobdo nécessitait-elle dans le meilleur des cas six mois au moins. En outre, rien ne certifiait que l'on trouverait en Mandchourie un acheteur en mesure d'acheter ces matières premières ni que l'on pourrait livrer à l'endroit convenu. En un mot, le jeu n'en valait pas la chandelle.

Bien entendu, le baron fut mécontent de ce rapport et il le fit clairement savoir. Je lui répondis que par honnêteté, je ne pouvais lui cacher une vérité désagréable ni l'induire en erreur par de fausses promesses. Pour conclure, le baron déclara qu'il allait prendre conseil et se faire une idée plus précise du rapport; si nécessaire, il me ferait chercher.

Les réfugiés qui habitaient chez moi et à qui je racontai cette entrevue me répondirent que j'avais eu tort de ne pas édulcorer la conclusion du rapport et qu'il fallait désormais m'attendre à des retombées désagréables.

Près de deux semaines passèrent quand, soudain, l'adjudant du baron m'annonce que ce dernier m'ordonne de venir chez lui le soir même à sept heures. Je pars. J'attends d'être reçu. Huit heures passent, neuf heures, puis dix heures, de toute évidence on m'a oublié. Dans la pièce où reçoit le baron il fait un froid épouvantable et l'endroit est plein de monde. Impossible de me procurer une tasse de thé pour me réchauffer un peu. Passé onze heures, je demande à l'adjudant de bien vouloir m'annoncer, sinon il me faudra repartir sans avoir parlé au baron. L'adjudant promet de le faire; après minuit, il m'invite enfin à entrer dans le bureau du baron – si l'on peut appeler ainsi cette grande pièce misérable et glacée avec juste une table et deux ou trois chaises. J'entre. Le baron n'est visiblement pas de bonne humeur, il semble soucieux. Il m'invite à m'asseoir. Je romps le silence en disant qu'il fait très froid et que depuis sept heures je n'ai pu avoir une tasse de thé

pour me réchauffer. Le baron ordonne qu'on m'apporte du thé et dit que dans mon rapport, le prix des transports a été exagéré à la hausse tandis que celui des matières premières, sur place comme lors de la vente après livraison en Mandchourie, a été exagéré à la baisse. Je réplique que l'auteur de ces propos n'a qu'à s'engager à se procurer des matières premières à des prix plus bas que ceux que j'ai annoncés et n'a qu'à les vendre en Mandchourie à des prix plus élevés. J'ajoute que l'on ne doit pas oublier que tous les chiffres du rapport ont été avancés avec la plus grande précaution et qu'ils reflètent, comme je l'espère, la réalité. Mon rapport repose sur les informations fournies par plusieurs personnes compétentes. On est toujours libre de dire tout ce que l'on veut mais au moment de passer à l'acte, alors là c'est autre chose. Rien n'est pire que de s'écarter de la réalité, car cela peut entraîner des conséquences funestes et irréparables. Faire preuve de désinvolture pour les choses sérieuses est inadmissible et a toujours des répercussions fatales sur les opérations.

Ensuite, il fallut faire part de toute une série de considérations concernant les conditions exclusives de la livraison et de la vente des matières premières en Mandchourie. Sur ce, le rapport s'acheva.

Un long silence suit puis le baron dit : « Je vois que vous êtes un homme précautionneux et... prudent ». À nouveau une pause. Puis le baron, en changeant de ton, dit rapidement : « J'ai entendu dire que vous vous intéressiez au bouddhisme et que vous étiez liés au lama Manjusri. N'avez-vous rien d'intéressant à me dire à ce sujet ? Je m'intéresse beaucoup à tout cela et je voudrais savoir... ».

Je vois où le baron veut en venir et, après quelques minutes de silence, je lui réponds à peu près ceci : « On vous aura mal informé. Je ne m'intéresse pas au bouddhisme en tant que philosophie, et encore moins n'ai-je d'intérêt pour ses aspects occultes ; je ne suis pas assez compétent pour cela, je ne connais ni le sanscrit ni les autres langues et, sans cette

connaissance, étudier le bouddhisme n'a aucun sens... Les *dzurkhaitch* locaux sont de simples sorciers, des devins et il ne faut pas les croire. Le lama Manjusri, lui, est véritablement un savant, il ne se livre pas à la divination. Personnellement, je ne m'intéresse qu'à l'iconographie bouddhique. Et si vous souhaitez la connaître – elle est de grand intérêt –, alors venez visiter quand il vous conviendra un ou deux temples lamaïstes et je vous raconterai ce que je sais au sujet des représentations des bouddhas, des bodhisattvas, des *khuvilgaan* [lamas réincarnés] et autres. S'il n'était pas si tard, je vous ferais dès à présent un exposé à ce sujet. Ceci dit, je me tiens à votre disposition et, quand vous en aurez le temps, je partagerai volontiers ce que je sais ».

Je rentrai vers deux heures du matin et trouvai mes hôtes réunis dans la salle à manger, profondément alarmés par ma longue absence de plus de six heures. Leur effroi, m'expliquèrent-ils, tenait au fait que parfois le baron conviait chez lui quelqu'un et généralement, après une explication tumultueuse, il envoyait son invité « sur le toit » ou bien, cela s'était déjà produit, il donnait l'ordre de le « liquider ».

« Voilà ce que nous redoutions, me dirent mes hôtes, car nous savons que votre rapport l'a fortement agacé et cela aurait pu avoir des conséquences fatales ».

La cruauté du baron : faits et légendes

Mes hôtes me citèrent l'exemple d'un réfugié, un ancien inspecteur de la chambre de contrôle qui avait repoussé la proposition du baron de rester à son service mais qui avait insisté pour être envoyé le plus vite possible à Kharbine. Sans même prêter attention au baron qui lui disait qu'il avait besoin de lui dans la division, il continua à insister pour partir à Kharbine. Le baron lui aurait alors répondu : « Il en sera comme il vous plaira puisque vous refusez de servir la patrie et de lutter contre les bolcheviks ». Et, en le congédiant, il aurait donné l'ordre de le « liquider » sans tarder. Est-ce là une

histoire véridique? Il est difficile de le dire, mais il paraît peu vraisemblable que pour avoir refusé de rester au service du baron, un homme ait été « liquidé ».

Il y eut des cas de délation qui, quoiqu'infondés, eurent des conséquences tragiques. Je n'en connais qu'un exemple, celui d'un jeune homme audacieux (j'ai oublié son nom de famille), un anti-bolchevik convaincu qui avait fui la Sibérie bolchevique en passant par Ouriangkhaï. Son périple fut étonnant par l'audace dont il fit preuve et par les privations et les dangers en tout genre qu'il connut. Seuls son courage et sa capacité de résoudre chaque situation difficile lui valurent d'avoir la vie sauve. Une fois à Ourga, ce casse-cou démasqua au grand jour certains des compagnons d'armes du baron que celui-ci avait envoyés en Mongolie occidentale et qui s'étaient rendus coupables d'actes répréhensibles. Le baron fut très intéressé par tout ce que ce réfugié lui apprit et il le confia personnellement au médecin de la division pour qu'on le guérît car il était très affaibli par les épreuves subies. Peu de temps après, je me rendis chez le médecin pour rencontrer ce jeune homme téméraire et lui donner une bouteille de xérès pour son rétablissement. Or, j'appris qu'il n'était plus de ce monde, qu'il avait été « liquidé » sur ordre du baron. Pour quelle raison? Pourquoi? Il ne fut pas possible d'obtenir plus d'informations mais, à en juger par des allusions, il avait été victime de calomnies. Je peux certifier que les récits de ce garçon audacieux respiraient la vérité et étaient convaincants.

On a dit bien des choses au sujet des extravagances et de la cruauté du baron mais il serait imprudent et injuste d'y croire sans vérifier car trop de fables de toutes sortes ont été racontées à son sujet. De nombreux actes accomplis en son nom par ses bourreaux Sipailov, Bezrodny, Bourdoukovski et autres lui ont été attribués. Il est vrai que le baron a sans doute été coupable de s'entourer de ces tortionnaires et de ne pas savoir les refréner ni les rendre inoffensifs. La peur d'être jugés pour leurs fautes aurait pu arrêter ces hommes, mais cela n'est pas sûr. Des témoins dignes de foi rapportèrent à ce sujet une

histoire qui survint lors de la marche du baron sur Ourga. Un ancien commissaire du régime tsariste, fort doué en affaires, entra au service du baron au début de la campagne militaire. Tout lui réussissait. Il devint rapidement un favori d'Ungern qui appréciait son énergie et son travail consciencieux. Or, peu de temps après, quelque part le long de l'Onon, cet homme fut reconnu coupable de malversations. Le baron, choqué par la malhonnêteté et l'impudence de cet homme ordonna de le brûler vif et d'annoncer qu'il en serait ainsi avec tous ceux qui se rendraient coupables de brigandage et d'escroquerie. La sentence fut annoncée à l'accusé, qui, semble-t-il, ne protesta pas mais tenta juste de savoir le nom de ceux qui l'avaient dénoncé. Sur le bûcher, il ne cessa de proférer des grossièretés à l'adresse de ceux qu'il considérait être ses délateurs et les menaça de revenir de « l'au-delà » pour leur régler leurs comptes, mais il ne prononça pas un mot, ni injure ni reproche, contre le baron. Comme toujours lorsque des personnes qu'il avait condamnées étaient exécutées, Ungern n'assista pas au supplice. Un témoin rapporte que le supplicié, à peine visible au milieu de la fumée, ne cessa de jurer et de menacer ses délateurs jusqu'au moment où la fumée l'étouffa et où les flammes embrasèrent son corps... Voilà quel genre d'hommes on trouvait dans l'entourage du baron...

Le cas Noskov¹⁶³. Ungern ne supportait absolument pas les personnes lades et égoïstes qui n'éprouvent aucune compassion ou pitié pour ceux qui souffrent de privations, de même ne supportait-il pas les personnes au patriotisme ramolli. À ce sujet, une triste histoire survint à l'un des habitants d'Ourga, un certain M. Noskov. C'était un propriétaire aisé qui gérait une société juive prospère, la société Bidermann. (Dans le milieu de la pelleterie de Londres, où cette société était aussi établie, Bidermann passait pour être

51. Les châtiments infligés au marchand Noskov firent grand bruit à Ourga. Différentes versions de sa mort ont été données par les mémorialistes.

le roi de la marmotte). Or il advint que des réfugiés venus de Sibérie occidentale, affamés, éprouvés par le froid et vêtus misérablement arrivèrent chez ce Noskov. Ils lui demandèrent un abri et de la nourriture, ne fût-ce que pour quelques jours. Noskov ne fit preuve d'aucune hospitalité, il les conduisit à contrecœur dans un bâtiment inconfortable et froid et il ne les nourrit que de pommes de terre, alors qu'il y avait de la viande en suffisance à Ourga.

Il faut préciser que, sur ordre du baron, on était déjà venu lui demander de prêter de l'argent à la division et de faire ainsi preuve de patriotisme car Ungern s'appêtait à se rendre en Sibérie pour lutter contre les bolcheviks et il avait besoin de soutiens financiers. Or Noskov avait refusé de façon catégorique, en alléguant du fait qu'il n'avait pas le droit de donner à qui que ce soit de l'argent appartenant à la société pour laquelle il travaillait et que lui personnellement n'en avait pas.

Son manque d'hospitalité lui valut d'être conduit à la cave où on espérait lui soutirer de l'argent. Noskov s'obstina et ne voulut pas révéler où il cachait son argent ; de plus, dit-on, il s'emporta contre les hommes du baron et contre le baron lui-même. Il fut finalement roué de coups et son cadavre jeté en dehors de la ville.

À Ourga, feu M. Noskov était une figure en vue : il gérait une société très importante, c'était un travailleur énergique, qui ne négligeait rien pour faire de bonnes affaires et pour, dans certains cas, « presser » les vendeurs mongols. Petit, fluet, « Tchiort » (c'est ainsi que l'appelaient les Mongols car il avait toujours ce mot à la bouche⁵²) parcourait tous les matins le marché d'Ourga, flairant où acheter les marchandises apportées par les Mongols. Et comme « Tchiort » avait toujours sur lui de l'argent liquide, il attirait dans ses filets les Mongols comme la lumière du feu attire les papillons. Finalement, il régnait presque en maître sur le marché. « Après

52. *Tchiort*: interjection familière en russe qui signifie « diable ».

Noskov, il ne reste plus rien à manger au marché! » disaient de lui les autres marchands.

Sa biographie est intéressante. Il était originaire d'Irbit dans l'Oural ; là, à l'époque de la foire, il travaillait pour quatre fois rien comme cocher et gardien pour la société Bidermann. Avec l'aide du gérant, il fut envoyé à Ourga et, grâce à ses efforts, son énergie, et surtout sa débrouillardise, de simple employé, il devint directeur général de la société Bidermann en Mongolie, puis, gérant de la filiale d'Ourga où il menait les affaires comme il l'entendait ; il recevait d'ailleurs de bons pourcentages sur les bénéfices. La société fit preuve de largesses pour le récompenser et s'il n'avait pas été si têtu et si avare, s'il avait fait preuve de plus de clairvoyance en affaires et au moins d'un peu d'éducation, alors il aurait pu être un commerçant de poids à même de régner sur le marché de la fourrure à Ourga. Il était si dévoué à sa société que, faisant peu de cas de sa personne, il aurait « donné sa vie » pour éviter à celle-ci de perdre un seul dollar. D'ailleurs, en dépit des coups qu'il reçut, il ne révéla pas où étaient conservés les biens de la société.

Préparatifs de la campagne militaire sur Kiakhtha

Des nouvelles parvenaient d'Altan-Bulag selon lesquelles les choses s'arrangeaient pour le Parti révolutionnaire populaire et pour les bolcheviks, mais à Ourga, personne, pas même dans l'entourage du Bogdo Ghegheen, ne savait ce qu'il fallait entendre par là.

De son côté, Ungern préparait en hâte sa campagne sur Kiakhtha. Son principal souci était de se pourvoir en équipement et de recruter le plus d'hommes possible, mais ni l'un ni l'autre ne réussissait. Il est vrai que du côté mongol, on lui avait promis une unité placée sous le commandement du prince Bicherelt-Sunduï-gün mais cette unité était peu importante et les *tsereg* (soldats) qui la composaient n'étaient

pas formés à l'européenne et leur dévouement au baron était douteux. Il ne fallait donc pas attendre d'aide sérieuse de ces Mongols indisciplinés qui fuiraient à la première défaite. C'est ainsi du moins que les experts militaires, qui connaissaient les mœurs des soldats mongols, considéraient les *tsereg* de Bicherelt-Sunduï-gün.

De Mandchourie, rien ne parvenait, ni équipements militaires, ni uniformes, ni rien de ce qui était nécessaire pour mener une campagne militaire. Encore était-il heureux que le baron ait ouvert des ateliers à Ourga pour confectionner linge et chaussures en quantité suffisante, sinon ses cosaques seraient restés pieds nus ou auraient dû enfiler des *gutal*, ces bottes mongoles inconfortables qui ne conviennent ni aux cavaliers, ni aux fantassins. Le baron ne possédait pas de convoi militaire pour accompagner sa division ; il partait en campagne de « façon légère », en se limitant au strict nécessaire.

Tout manquait. Plusieurs militaires expérimentés faisaient part de leurs doutes sur le baron à ceux qui, bien entendu, ne risquaient pas de les dénoncer. « Il faut être insensé pour vouloir lutter contre des troupes régulières avec une si petite poignée d'hommes mal armés, mal équipés et qui manquent du nécessaire ». « Peut-être le baron compte-t-il sur l'aide de la population de Transbaïkalie ou peut-être même sur celle de soldats bolcheviques qui voudraient passer de son côté. Mais il ne faut rien espérer de tel. Ungern, en se fiant au seul hasard, va vers une défaite assurée », disaient-ils. Ces propos se vérifièrent rapidement en dépit de la bravoure désespérée de ses cosaques....

Un peu avant de marcher sur Kiakhta, le baron envoya à Menza, à la frontière de la Transbaïkalie, une *sotnia* [escadron] de cosaques formée à la va-vite et composée d'un ramassis de canailles sous le commandement de Toubanov, le Bouriate qui avait organisé l'enlèvement du Bogdo Ghegheen. Personne ne savait dans quel but le baron faisait cela ; d'ailleurs cette *sotnia* comptait moins d'une centaine de sabres.

On raconta que Toubanov avait pour mission de repérer si cela « sentait » le bolchevisme à la frontière transbaïkalienne et de voir si les cosaques de Menza étaient prêts à aider le baron lorsqu'il entrerait en Transbaïkalie. Dans le cas où Toubanov flairerait des relents de bolchevisme à Menza, alors il devait anéantir par « le feu et le glaive » les sympathisants bolcheviques, traîtres à la cause et à la patrie russes.

Toubanov était certes un bandit téméraire et un aventurier décidé, mais il ne convenait absolument pas pour remplir ce rôle d'espion et pour former des partisans chargés de la sauvegarde de la Russie et de la lutte contre la contagion bolchevique. De plus, Toubanov, qui n'était pas un militaire, ne s'y entendait pas dans ces choses-là ; encore moins pouvait-il commander ne serait-ce même qu'une *sotnia*.

Faut-il raconter ce qu'il fit à Menza ? Ce fut une suite de violences indescriptibles et d'excès sauvages, avec vols et meurtres, au point que les habitants de la ville en retirèrent une image négative de la mission du baron Ungern et de la façon dont il traitait la population. Plus tard, sous le régime bolchevique, quand tous les crimes perpétrés à Menza furent connus, Toubanov, qui vivait alors à Ourga, fut condamné à mort et fusillé. Même l'intervention personnelle du Bogdo Ghegheen ne put le sauver.

Avant de partir à Kiakhta, le baron laissa à Ourga des chevaux harassés qui furent placés sous la garde d'officiers de réserve et il laissa aussi une partie de ce que possédait son intendance. Beaucoup s'étonnèrent qu'il conférât les pleins pouvoirs et la mission de traiter avec le gouvernement mongol à un simple Bouriate répondant au nom de Jambolon, qui lui avait rendu un grand service⁵³. Le baron obtint même du Bogdo que Jambolon reçoive le titre prestigieux de *van* [ou *vang*], titre équivalant en quelque sorte à celui de prince très

53. Il est possible que Jambolon ait servi d'intermédiaire entre Ungern et le Bogdo et que connaissant les goûts d'Ungern pour la divination, il lui ait recommandé des astrologues. Voir à ce sujet F. Ossendowski, *Bêtes, hommes et dieux*, op. cit., p. 216.

éclairé. Des plaisantins, au lieu de l'appeler Jambol-van, le surnommèrent Jam-bolvan – d'après *bolvan*, nigaud – ce qui, dit-on, lui convenait mieux. De cette façon, Jambol-van fut le chef, et quoiqu'il commandât un petit détachement, c'est à lui qu'échut le rôle de gardien et de défenseur d'Ourga. En l'absence d'Ungern, il resta très effacé et quand il eut vent des échecs du baron à Kiakhta, il prit lâchement la fuite vers l'est, fut rattrapé par les bolcheviks et tué.

Le fait qu'un tel homme ait été nommé à ce poste démontre combien les personnes de valeur manquaient dans l'entourage du baron. À la tête de l'état-major se trouvait un juriste, un certain Ivanovski⁵⁴, qui, « sous le couvert du secret », évoquait le lourd climat autour d'Ungern, et confiait que, dans les moments difficiles, le baron n'avait personne pour le soutenir et que la solitude lui pesait fortement (on doit dire ici que nombreux furent ceux qui devaient se souvenir avec reconnaissance d'Ivanovski, car il sauva bien des gens par toutes sortes de moyens et au péril de sa vie).

Situation au moment où le baron s'apprête à quitter Ourga

Voilà comment se présentaient alors les choses dans la région d'Ourga et d'Altan-Bulag: d'un côté, Ungern, qui avait restauré l'autonomie mongole, préparait une campagne contre les bolcheviks de Transbaïkalie; en cas d'échec, il se retirerait en Mongolie Occidentale dans la région d'Ouliassoutaï et de Kobdo pour rejoindre les détachements de Kazagrandi, de Kazantsev, de Kouznetsov, de Kaïgorod et de Bakitch, et il tenterait avec eux d'attaquer les bolcheviks en Sibérie; de l'autre, au même moment, les révolutionnaires d'Altan-Bulag, qui se recommandaient largement du Bogdo Ghegheen,

54. Il s'agit vraisemblablement de K.I. Ivanovski, un avocat incorporé dans l'armée d'Ungern, et qui, avec Ferdynand Ossendowski, mit au point le fameux ordre N° 15. À ce sujet, voir Sergueï Kouzmine, *Legendarnyj Baron: neizvestnye stranitsy gra danskoj vojny* [Le baron légendaire: pages inconnues de la guerre civile], 2004, Moscou, T-vo nau nyx izdanij KMK, p. 632. (N. d. T.)

étaient entrés en contact étroit avec les Soviets et avaient obtenu d'eux une division de la cavalerie de Kouban; profitant de l'expérience bolchevique léguée par la révolution d'Octobre, ils menaient une vaste propagande parmi la population des gardes et des *khochuun* mongols aux environs de Kiakhta en employant tous les moyens, y compris la menace. Finalement, ils formèrent une brigade mongole sous le commandement de Sükhbaatar. Des bolcheviks, ils obtinrent de l'armement pour les soldats qu'il avait enrôlés; de la population, ils obtinrent des vivres.

Le baron Ungern, lui, manquait littéralement de tout. De toute évidence, il avait commencé ces derniers temps à comprendre la conjoncture politique en Transbaïkalie. Les choses se présentaient mal pour lui, les bolcheviks se sentaient déjà les maîtres de la situation, et, loin de se contenter de la Transbaïkalie, ils lorgnaient avec envie la Mongolie-Extérieure, flairant là une proie possible. La division de Kouban particulièrement bien préparée appuya l'arrière du Gouvernement provisoire mongol lors de son avancée sur Ourga et se présenta comme une garde chargée de lutter contre les Blancs. En fait, sous ce beau terme de « garde » du Gouvernement provisoire, il faut comprendre tout simplement que des troupes soviétiques furent introduites sur le territoire mongol. Les bolcheviks pouvaient facilement jouer les innocents devant la Chine et alléguer que les excès du « bandit blanc », le baron Ungern, les avaient déterminés à faire entrer des troupes dans Ourga. De même pouvaient-ils prétexter que la Mongolie se trouvait dans leur sphère d'influence maintenant qu'ils représentaient la Russie.

Par cette manœuvre habile, les bolcheviks purent s'agripper solidement à la Mongolie-Extérieure et commencer à tirer rapidement des avantages matériels de ce vaste pays d'une superficie équivalente à quatre fois celle de la France. En se retranchant derrière cette notion de sphère d'influence comme derrière un bouclier, ils purent aisément instaurer un régime bolchevique en Mongolie et faire de ce pays une base

commode pour le Komintern, d'où la propagande communiste, absolument impossible à arrêter, pénétra dans la populeuse Chine et dans d'autres pays d'Extrême-Orient. C'est désormais un fait indubitable.

Ourga durant l'absence d'Ungern

Le départ du baron passa inaperçu ; rares étaient ceux qui avaient été mis au courant. Il ne resta pour défendre la ville que le Bouriate Jambolon à la tête d'un petit détachement ainsi que quelques hommes qui, attachés à l'intendance, dirigeaient les ateliers, et le bourreau Sipailov à la tête d'un état-major réduit. Comme toujours, on raconta toutes sortes d'inepties. On dit que le baron avait donné à Sipailov l'ordre d'en « finir » avec tout un groupe d'habitants d'Ourga, cela parce qu'ils avaient refusé d'accorder une aide financière au baron et n'avaient donc pas fait preuve de patriotisme. De plus, on raconta que le nom de l'auteur de ces notes figurait sur la liste remise à Sipailov. D'autres encore affirmaient que le baron reviendrait à Ourga et que ceux qui ne s'étaient pas montrés utiles d'une façon ou d'une autre, ceux-là seraient exécutés pour manque de patriotisme.

C'est à cette même époque, semble-t-il, qu'Olufssen fut assassiné par Sipailov. Les faits se déroulèrent ainsi : le Danois Olufssen, mandataire de la société étrangère « Andersen Meyer », continua à habiter Ourga après la fermeture de cette société, se targuant en tant qu'étranger d'être à l'abri de tous dangers. On raconte que peu de temps après le départ du baron, Sipailov lui rendit visite dans l'appartement qu'il louait à un certain Popov. Il lui aurait dit que le baron, qui se trouvait alors à Borootoï⁵⁵, le demandait et que lui, Sipailov, devait l'accompagner en automobile. Voyant qu'il ne pouvait refuser, Olufssen partit avec lui. Après une vingtaine de verstes, Sipailov ordonna au chauffeur de s'arrêter pour prendre le thé. Tous descendirent de voiture et une fois installés pour boire,

55. Borootoï est situé sur la route de Kiakhta dans la vallée de la rivière Boroo à une centaine de kilomètres au nord d'Ourga.

deux bourreaux passèrent une corde autour du cou d'Olufssen et l'étranglèrent sans lui laisser, comme on dit, le temps de « faire ouf ». Voilà le récit qui fut fait de la mort du Danois. Pour ce meurtre, Sipailov fut déféré à un tribunal de Kharbine, jugé et condamné à plusieurs années de prison.

Tandis qu'Ungern et sa division suivaient la route de Kiakhta, un calme tout relatif régnait à Ourga. Vers la mi-mai, les Russes organisèrent un service religieux sur la place et dans les temples de Khüree pour prier pour la victoire du baron, de même les lamas dirent-ils des *khural* (prières) pour la même cause.

L'avancée d'Ungern et les événements d'Altan-Bulag

Tous vivaient dans l'attente de nouvelles du baron. Lui avançait, sans se dépêcher, en faisant de grandes haltes. Le long de la rivière Kharaa, il stocka des provisions de blé, et comme il l'avait fait près de la rivière Yeröö, il laissa un détachement de trente hommes sous le commandement de Nemtchinov chargé de surveiller la route d'Ourga dans le cas où les Rouges viendraient par là⁵⁶.

En route, il fit pendre un commandant de régiment, un jeune et brave officier cosaque parce que celui-ci, lors d'une perquisition à la Banque de Chine à Ourga, en avait profité pour détourner une grosse somme d'argent. Le fait avait été prouvé et une dénonciation était parvenue au baron. Le coupable reconnu sa faute et fut pendu à la branche d'un arbre sur le bord de la route.

À Kiakhta, près d'Altan-Bulag, les troupes soviétiques attendaient déjà Ungern et sa division. Ils savaient tout de l'avancée des troupes du baron et de ce qui se passait à Ourga, tandis que, dans la capitale mongole, on ne savait rien de ce

56. Le détachement de Nemtchinov qui était composé de Mongols prit la fuite devant les soldats de l'Armée rouge.

qui se passait à la « Source d'or », on ne savait pas qu'une monarchie constitutionnelle indépendante avec le Bogdo Ghegheen à sa tête avait été instaurée. On n'apprit tout cela que le 5 ou le 7 juillet 1921, lorsque le Gouvernement provisoire avec le Comité central du parti et des troupes soviéto-mongoles entrèrent dans la capitale de la Mongolie.

Ungern, lui, marchait sur Kiakhta plein d'enthousiasme. Devant comme derrière lui, il n'avait aucun allié. Il était seul. Les Bouriates de Transbaïkalie passaient leur lune de miel dans la république d'opérette que dirigeaient Erbanov et d'autres Bouriates ultrabolcheviques qui ne juraient que par les Soviets. Bien sûr, Ungern n'avait rien à espérer en Transbaïkalie. À présent, tout cela était clair pour lui, néanmoins, il tenta quand même d'attaquer Kiakhta et, bien entendu, fut repoussé. Il avait compté s'emparer de cette ville, d'Altan-Bulag et de Troïtskosavk lors d'une attaque éclair mais ces plans échouèrent. Pour préserver ses forces, il prit la direction du sud-ouest en longeant le cours de la Selenga afin de pénétrer en Mongolie occidentale où il rêvait de réunir sous un même commandement tous les détachements blancs, qui, du fait de leur isolement les uns des autres, opéraient en désordre.

Le détachement blanc le plus important était celui du général Bakitch. Il se composait de cinq mille hommes, dont six cents seulement étaient armés, et il se trouvait loin dans la région de Kobdo. Le détachement de Kaïgorodov, auquel s'était ajouté celui de Kouznetsov, se trouvait lui aussi dans cette même région et comptait jusqu'à deux mille hommes armés. Le petit détachement de Kazantsev se trouvait quelque part près d'Ouliassoutaï. Le détachement de Kazagrandi avait quitté le pays de Tounka, dans le gouvernement d'Irkoutsk *via* Monda et était passé entièrement sous les ordres d'Ungern avant même qu'il ne quittât Ourga. Ce détachement n'était pas important, environ trois à quatre cents hommes...

Le baron nourrissait de grands plans : par l'intermédiaire des princes, il souhaitait mobiliser des Mongols et, de plus, en attirant à lui les lamas, il espérait mobiliser de jeunes novices, des *khuvrag*⁵⁷ comme on les appelle en mongol. Pour cela, il comptait fortement sur l'aide du Bogdo Ghegheen à qui il avait déjà envoyé un message et qu'il avait invité à venir le rejoindre à Ouliassoutaï. Bien entendu, il ne reçut pas de réponse.

De plus le baron espérait aussi obtenir l'aide de Magsardjav-khataanbaatar-vang⁵⁸ et du Djalkhantsa-Khoutoukhtou⁵⁹. Le premier, après le départ du Petit Xu, avait été nommé ministre de la Guerre, le second président du Conseil des ministres.

Magsardjav

En fait, Magsardjav fut envoyé à Ouliassoutaï pour mater les *aimag* occidentaux mais, comprenant que cela sentait le brûlé, il retourna ses armes contre les marchands russes qui, parce qu'ils n'étaient pas bolcheviks, passaient pour des Blancs. Dans la ville et ses environs, sous couvert de pacifier les Blancs, il se livra au pillage et organisa un véritable carnage au cours duquel près de cent cinquante Russes désarmés – dont des femmes et des enfants – installés là depuis plusieurs années furent assassinés. On raconta des choses épouvantables et indescriptibles à ce sujet.

N'était-ce pas en vue de ce massacre d'innocents que le Gouvernement provisoire avait nommé Magsardjav ministre de la Guerre? D'ailleurs, il n'est pas impossible que le Gouvernement provisoire révolutionnaire se soit aligné sur les Rouges pour qui le massacre de bourgeois blancs, quoique n'appartenant à aucun parti politique, constituait malgré tout une preuve de civisme.

57. En fait, le mot mongol *khuvrag* ne désigne pas un novice mais un moine.
58. S. Magsardjav (1878-1927) délivra Kobdo de la domination chinoise en 1912. Puis, emprisonné par les Chinois quand ceux-ci revinrent en Mongolie, il fut libéré par Ungern. Il passa ensuite dans le camp des communistes. *Khatan* exprime l'idée de dureté, *baatar* signifie héros et *vang*, du chinois « roi » est un titre donné à des princes de haut rang).

59. Sur ce personnage, voir note 44.

Outre ce massacre bestial de civils russes, Magsardjav anéantit les détachements de Bezrodny et de Vandanov⁶⁰ que le baron avait envoyés en éclaireurs. (On raconta toutes sortes de choses sur Bezrodny. Certains affirment que ses hommes, exaspérés par sa cruauté, le tuèrent). D'après les rumeurs, Magsardjav aurait souhaité se venger des Russes de la région qu'il soupçonnait d'être bolcheviques.

Le Djalkhantsa-Khoutoukhtou

Le Djalkhantsa-Khoutoukhtou, bien que président du Conseil des ministres, vivait reclus dans un monastère et se tenait le plus loin possible des « péchés ». Très vite d'ailleurs, cette sainte réincarnation considéra qu'il valait mieux abandonner son enveloppe terrestre et il se dépêcha de se réincarner parmi les bodhisattvas sans péchés pour réapparaître sur terre sous une nouvelle forme.

L'auteur connut de près ce « saint » ; il lui avait rendu visite dans son monastère qui était d'un luxe inouï pour un homme des steppes. Il y avait là une pendule avec un carillon d'argent qui indiquait les phases de la lune, un orgue de Barbarie, de précieux vases chinois et quantité d'objets. Mais sa fierté était un carrosse à une place, un travail magnifique réalisé par un des meilleurs artisans de Saint-Pétersbourg. Il était amusant de voir ce riche équipage, où « le saint réincarné » trônait avec un air d'importance, tiré par une paire de chevaux mongols attelés à un *damnuur*, c'est-à-dire à deux brancards renforcés en travers par une longue perche elle-même liée aux pommeaux des deux selles.

60. Vandanov : Bouriata, ancien lama et *essaul*. Selon Bourdoukov, qui le poursuivit, « Vandanov réussit à quitter Ourga déguisé en lama mais il fut reconnu et emprisonné. Khatan Bator (Magsardjav) donna l'ordre de le tuer ». (A. Bourdoukov, *Dans l'ancienne et dans la nouvelle Mongolie*, Moscou, p. 206). Dans son article « Les sacrifices humains chez les Mongols d'aujourd'hui » (*Sibirskie Ogni*, 3, 1927, p. 189), Bourdoukov précise que Vandanov était si gras que sa graisse et sa chair furent utilisées pour la fabrication de médicaments et que son cœur fut remis à un aide de Magsardjav qui le consacra au drapeau puis le mangea.

Ce *khuvilgaan* (réincarnation) avait été chargé par le gouvernement de la Mongolie autonome de faire en sorte que la population d'Ouriangkhaï demandât au gouvernement tsariste d'être rattachée à la Mongolie. Il faut préciser que la ville n'avait jamais été annexée ni gouvernée par la Mongolie-Extérieure, mais les Khalkhas s'étaient mis à la considérer comme une possession mongole du fait que le représentant chinois, lors des accords de Kiakhta en 1915 avait déclaré qu'il considérait les terres placées sous la juridiction du *jiangjun*⁶¹ (commandant des troupes) comme appartenant au pays khalkha. En fait, les habitants de l'Ouriangkhaï avaient beau, comme les Mongols, être des bouddhistes de la secte *gelugpa*, c'est-à-dire des bouddhistes reconnaissant la réforme de Tsongkhapa⁶², ils ne relevaient pas pour autant de l'autorité du Bogdo Ghegheen.

À cause de cette erreur du représentant chinois à Kiakhta, le Djalkhantsa engagea donc les habitants de l'Ouriangkhaï à demander leur rattachement à la Mongolie-Extérieure. Or, ceux-ci faisaient la sourde oreille et se taisaient obstinément. Il faut signaler que le Djalkhantsa-Khoutoukhtou possédait en commun avec le Bogdo Ghegheen une suprême distinction : son chapeau était orné d'un *vatchir* d'or, c'est-à-dire d'une représentation sainte d'un sceptre qui avait le pouvoir de chasser et d'anéantir tous les esprits impurs et malins, néfastes aux fidèles du Bouddha miséricordieux.

Le baron Ungern comptait beaucoup sur lui, sans savoir que « le saint réincarné » considérait qu'il valait mieux « prendre le maquis » comme on dit, et ne pas se mêler de ce qui survenait à Ourga.

61. *Jiangjun* (chin.) : gouverneur militaire mandchou en Mongolie. Il siégeait à Ouliassoutaï.

62. L'Église jaune ou école *gelugpa* est une des quatre écoles du bouddhisme tibétain fondée par Tsongkhapa (1357-1419).

Assassinat de Geï

C'est à cette époque qu'eut lieu le meurtre du vétérinaire Vladimir Grigorévitch Geï⁶³ – auquel l'auteur a déjà consacré l'un de ses essais – et de sa famille. Il eut lieu alors que Geï quittait Dzayanii-chabi pour se rendre à Ourga, fut commandité par Ungern et exécuté par les hommes de Kazagrandi. Tous ceux qui connaissaient Vladimir Geï – et tous les Russes et Mongols du centre de la Mongolie le connaissaient – apprirent avec une profonde indignation la mort de ce travailleur distingué et honnête, qui portait dignement le titre de docteur et était un homme au sens le plus noble du terme.

Personne ne comprenait pour quelle faute il avait pu être livré à un châtement féroce, insensé, cruel et indigne de celui qui l'avait ordonné. Que sa mort retombe sur la tête de ces meurtriers, Ungern et Kazagrandi ! Le premier, parce qu'il aurait dû comprendre que si Geï avait vraiment été un auxiliaire des bolcheviks, il n'aurait pas pris la fuite avec sa famille pour rejoindre un détachement blanc. De plus, Geï s'était toujours tenu à l'écart des événements politiques de Sibérie. Des bruits coururent selon lesquels Geï aurait avoué avoir accepté de livrer de la viande mongole aux troupes bolcheviques, mais il s'agit d'un mensonge, car sinon, pourquoi aurait-il cherché refuge auprès des Blancs ? Geï était sous leur protection quand les bolcheviks occupaient la région de Tounka et s'approchaient de la frontière mongole. Et

63. Au sujet de ce vétérinaire bien connu en Sibérie et en Mongolie, Ferdynand Ossendowski écrit : « Très intelligent et énergique, c'est lui qui, sous le régime tsariste, avait été désigné pour acheter en Mongolie les provisions de viande nécessaires à l'armée russe sur le front allemand. Il organisa l'entreprise en Mongolie : quand les bolcheviks s'emparèrent du pouvoir, en 1917, il continua à assurer le ravitaillement. En mai 1918, quand l'armée de Koltchak chassa les bolcheviks de Sibérie, il fut arrêté et emprisonné. Relâché ensuite parce qu'on le considérait comme le seul homme capable d'organiser ce service de ravitaillement en Mongolie, il livra à l'amiral Koltchak toutes les provisions de viande et tout l'argent reçus précédemment des commissaires soviétiques. À cette époque, Gay [Geï] avait été l'organisateur du ravitaillement de Kazagrandi ». Voir F. Ossendowski, *Bêtes, hommes et dieux*, op. cit., p. 122.

Kazagrandi avec son détachement n'arriva en Mongolie que lorsqu'il n'était déjà plus possible de rester dans cette région menacée par les bolcheviks. Seul un homme dérangé psychiquement, comme l'était alors le baron Ungern, avait pu accuser Geï de sympathie bolchevique et le condamner à un châtement féroce sur la seule foi d'informations malveillantes. Aucun des acolytes du baron d'ailleurs n'était assuré d'échapper à un sort pareil à celui de Geï.

D'un autre côté, cette histoire démontre l'indifférence de Kazagrandi et sa soumission aveugle au baron, ce qui, soit dit en passant, ne lui valut pas d'avoir la vie sauve. (En effet, le baron le fit fusiller, lorsque, dit-on, il apprit que Kazagrandi, voyant tous les plans d'Ungern voués à l'échec, songea à le quitter et à passer en Chine du Nord avec une partie de son détachement). Si Kazagrandi l'avait voulu, il aurait au moins pu donner à Geï la possibilité de se cacher en attendant que la roue de la fortune tournât dans le bon sens, ce qui, en réalité, arriva sous peu.

Le souvenir radieux de Geï restera à jamais dans la mémoire de ceux qui ont vu l'utilité et la qualité de son travail auprès de la population mongole et qui ont su que par son énergie, il avait sauvé le seul bien des Mongols, à savoir leur bétail victime de la peste.

Le chant du cygne

Après son attaque ratée sur Kiakhta, le baron était parti rapidement vers le sud-ouest en direction de la Selenga, près du *khochuun* de Bicherelt-gün où un camp avait provisoirement été établi. Il fallait établir de nouveaux plans et faire la jonction avec les unités blanches présentes sur le sol mongol. En attendant, Ungern n'avait de contact qu'avec l'unité de Kazagrandi à Dzayanii-chabi⁶⁴.

Les révolutionnaires d'Altan-Bulag, sous l'égide des bolcheviks, observaient le baron Ungern. Quand ce dernier,

64. En fait Dzayanii Khüree : grand monastère de Tsetserleg qui abritait plus de trois mille moines.

suivi de près par les unités de la division de Kouban et harcelé par le détachement de Chtchetinkine⁶⁵, se trouvait encore dans la région de la Selenga, ils attaquèrent Ourga avec une brigade et avec la division de Kouban. À Borotoï et à Kharaa, ils contraignirent le détachement de Nemtchinov, qui rejoignait la division du baron, à se replier à l'ouest.

La marche sur Kiakhta fut le « chant du cygne » du baron Ungern. Son épopée s'acheva rapidement et tragiquement. Pour parvenir, comme il le souhaitait, à pénétrer en Mongolie occidentale et s'y faire des alliés parmi les détachements blancs et même parmi les Mongols, il ne pouvait plus répéter des actes semblables à ceux accomplis pour prendre Ourga et anéantir la garnison chinoise du Kuomintang. Tout cela montre combien il manquait d'informations sur la conjoncture politique et indique qu'il n'y « regardait pas à deux fois » avant d'entreprendre quelque chose. D'abord, il manquait d'équipement – aussi bien de cartouches, d'armes et de tout ce qui est indispensable pour mener une campagne militaire. Il manquait même d'uniformes, de vivres et de nombreuses choses qui sont indispensables en temps de guerre civile. Enfin et surtout, il ne disposait d'aucun moyen financier, chose qui en Mongolie aussi est indispensable.

On ne saurait dire comment le baron espérait nourrir et entretenir sa division, qui se composait de réfugiés et de volontaires venus d'autres détachements blancs, et comment il pensait la fournir en cartouches et équipement. Il était absolument impossible de compter sur la population nomade locale, qui, peu nombreuse, était à demi-affamée. Et si Ungern avait pu, comme il le souhaitait, mobiliser des Mongols, cette horde sans armes, affamée, mal vêtue, aurait été un fardeau à traîner en pleine guerre civile ce qui, bien entendu, n'aurait pu en aucune façon contribuer au succès de son entreprise. Enfin, bien d'autres questions encore exigeaient d'être résolues

65. Piotr Chtchetinkine (1885-1927) : sa lutte contre l'armée d'Ungern lui valut de recevoir l'ordre du Drapeau rouge. En 1926, il entra à la Sécurité intérieure gouvernementale – l'équivalent mongol de la Tcheka soviétique – créée le 3 juillet 1922. Il fut assassiné dans des circonstances mystérieuses.

et on ne pouvait que difficilement leur donner une réponse satisfaisante. Tout cela démontrait le caractère hasardeux de l'entreprise du baron ; celle-ci menaçait de s'effondrer au premier contact avec la réalité impitoyable.

Après l'échec essuyé à Kiakhta, le baron eut l'idée de traverser la région de l'Ouriangkhaï et d'atteindre la Sibérie centrale, c'est-à-dire la région de Minoussinsk, au plus profond du gouvernement de l'Ienisseï, et ensuite de là, d'organiser parmi les paysans de Sibérie occidentale un mouvement anti-bolchevique. Ce projet démontre clairement que le baron ne savait absolument pas ce qui se passait en Sibérie et que les bolcheviks y étaient en situation de force.

Quant à la population sibérienne, soit elle n'avait pas pu s'opposer au bolchevisme, soit elle s'était ralliée à lui. Des réfugiés venus de Mongolie occidentale et de Sibérie transmirent des nouvelles peu reconfortantes en arrivant à Ourga : il était vain de rejoindre la Sibérie pour lutter contre les bolcheviks ; ceux-ci y étaient déjà bien implantés et ils avaient des soldats et tout ce qui est nécessaire à une troupe bien organisée ; de plus, la population, qui aspirait à la paix, refuserait de soutenir des détachements blancs venus de Mongolie, peu nombreux, mal armés et pour tout dire « filant un mauvais coton ». D'ailleurs ces détachements, harcelés par les Rouges, fuyaient la Sibérie et prenaient exemple sur Kazagrandi qui avait quitté le gouvernement d'Irkoutsk pour se réfugier en Mongolie.

Ces mêmes réfugiés qui rejoignirent la division d'Ungern se montraient donc fort sceptiques à l'égard du projet du baron de se rendre en Ouriangkhaï et de lutter contre les bolcheviks en Sibérie.

Le complot contre Ungern

La cruauté du baron, en particulier envers les officiers, le manque de provisions et d'équipements, la défaite de Kiakhta, le projet de gagner l'Ouriangkhaï, tout cela mis bout à bout

engendra le découragement dans le commandement et aboutit à ce qu'un complot fût fomenté contre le baron et contre Rézoukhine, son aide proche et son complice. Tous [dans la division] étaient hostiles à l'idée de marcher sur l'Ouriangkhaï. Par contre, la plupart souhaitaient se retirer rapidement en Mandchourie et désiraient ardemment que Zhang Zuolin, chef inamovible des trois provinces mandchoues et farouche adversaire du bolchevisme, les engageât dans son armée, eux qui étaient des combattants expérimentés. Ils n'oubliaient pas aussi qu'un groupe important de Russes blancs s'était concentré en Mandchourie, en particulier à Kharbine, et qu'il soutenait volontiers les « réfugiés blancs » et, dans la mesure de ses moyens, les aidait à s'installer. De tels projets étaient à n'en pas douter beaucoup plus attrayants que le plan mal conçu, et qui plus est dangereux, de marche sur la Sibérie. L'ensemble du commandement était lui aussi favorable au projet de gagner Kharbine.

Pourtant Ungern, qui n'avait plus aucune raison de rester en Mongolie, n'abandonnerait jamais l'idée de marcher sur l'Ouriangkhaï. Les détachements blancs étaient peu nombreux, vraisemblablement mal armés, pauvres en vivres et équipement; dans l'ensemble, ils ne représentaient pas une force militaire sérieuse. Compter sur le soutien des Mongols semblait illusoire surtout après la trahison de Magsardjav. Quant au Bogdo Ghegheen, il n'avait même pas répondu à l'invitation du baron de venir le rejoindre à Ouliassoutaï. Tout indiquait que les Mongols ne souhaitaient pas suivre Ungern et celui-ci le comprit. Mais à cause de divergences et de désaccords avec l'ataman Semionov, il n'irait pas en Mandchourie où, de plus, il ne connaissait aucune personne influente. La chose était apparue clairement à Ourga où, bien qu'il fût aux abois, il n'avait reçu aucune promesse de Mandchourie lui assurant de le fournir en cartouches et en équipements. Lorsque l'auteur lui lut son rapport et proposa de s'adresser à différentes personnes en Mandchourie pour se

procurer l'une ou l'autre de ces choses, le baron se contenta d'un geste pour faire comprendre que c'était inutile.

Les comploteurs, qui connaissaient bien le caractère et les habitudes du baron, comprirent parfaitement que s'il restait en vie et avait vent du complot – les officiers de rang inférieur en avaient déjà été avertis –, le châtiment qui les attendait serait terrible; mieux valait ne pas y penser. Il ne leur restait qu'une solution: tuer le baron et son aide Rézoukhine, s'emparer du commandement et rejoindre Zhang Zuolin. Les comploteurs avaient déjà élaboré un plan de retraite vers l'est et tout indiquait que s'ils ne laissaient pas passer l'occasion, ne s'affolaient pas et restaient tous unis, alors ils réussiraient à atteindre la Mandchourie. La chose était d'autant plus sûre que des compagnons d'armes d'Ungern se trouvaient à la tête du complot et que les vivres et l'équipement étaient suffisants pour vaincre les unités bolcheviques qui se lanceraient à leur poursuite.

Il fallait mettre rapidement le plan à exécution sans perdre une seule minute, car la division du baron commençait déjà à être serrée de près par la division bolchevique de Kouban, par les unités rouges de Chtchetinkine et par les brigades mongoles récemment formées à Altan-Bulag et placées sous le commandement de Tchoïbalsan. Il était évident qu'il n'y avait pas d'issue pour Ungern. De plus, on apprit que du côté d'Altan-Bulag, la propagande contre le baron allait bon train et la population mongole redoutait d'avoir à nourrir sa division. Les Mongols avaient eu récemment à leur charge les soldats du Petit Xu et ils savaient ce que signifiait avoir affaire à une bande de militaires. Pour cette raison, il ne fallait pas s'attendre à ce qu'ils accueillissent à bras ouverts les hommes du baron.

Ungern lui-même commençait à comprendre l'impasse dans laquelle il se trouvait. Le fait que l'unité de trois cents hommes placée sous le commandement de Nemtchinov avait dû battre en retraite à Kharaa et à Borootoï était significatif. Il

lui fallut reconnaître que des bolcheviks accompagnés d'une brigade de Mongols marchaient sur Ourga et que ses efforts avaient juste abouti à livrer au bolchevisme une place forte. Ses éclaireurs l'en avaient déjà informé et les comploteurs l'apprirent car « la vérité finit toujours par se savoir ». Aussi ne perdirent-ils pas de temps et se répartirent-ils les rôles.

Deux groupes furent formés : l'un, commandé par Sementovski, devait tuer Ungern, et l'autre, avec à sa tête Khobotov, un commandant de régiment expérimenté, devait tuer le général Rézoukhine qui, avec son unité, se trouvait à l'écart.

Le baron avait de toute évidence déjà été prévenu de la menace qui pesait sur lui ou avait eu le pressentiment de ce qui se tramait ; de fait, il prit certaines précautions et passa ses nuits dans un bois voisin tandis que son ordonnance dormait sous sa tente. Une nuit, ce dernier fut assassiné. Bien entendu, Ungern qui avait entendu les coups de feu tirés du côté de sa tente comprit ce qui s'était passé et s'empressa de se cacher plus loin.

Au petit matin, convaincus d'avoir tué le baron dans la nuit, les conjurés firent mettre rapidement en rang leurs hommes qui déjà étaient au courant des événements ; ils devaient rejoindre le détachement de Rézoukhine, ce dernier ayant été tué par le colonel Khobotov. Or, Ungern monté sur son cheval apparut soudain devant les cosaques et leur intima de se mettre au garde-à-vous.

Désarroi général et silence. Les cosaques, dressés par une discipline de fer, restent figés sur place. « Derrière moi ! » continue à commander Ungern en galopant devant eux. Les cosaques le suivent docilement, puis le baron leur ordonne à nouveau de se mettre au garde-à-vous. L'unité s'arrête et attend les ordres suivants. Alors devant les hommes immobiles, Ungern, pris de fureur, donne de violents coups de *tachuur* sur les officiers du régiment, qui, couverts de sang, tombent de selle les uns après les autres. Le voilà qui galope

vers le commandant Makeev, lève sur lui son *tachuur* mais il n'a pas le temps de lui porter un coup que celui-ci tire plusieurs coups de revolver dans sa direction. S'ensuit un moment de folie générale.

Un mouvement se produit au sein de l'unité : les officiers qui ont été battus et d'autres encore reprennent leur esprit. Le baron, bien qu'il n'ait pas été touché, voit qu'il a laissé passer le moment, fait faire volte-face à sa monture et s'éloigne au galop.

Le lendemain, alors que l'unité commence à se mettre en ordre de campagne militaire, Ungern apparaît soudain devant elle. Il réussit même à aligner une partie des cosaques, mais soudain une commande de mitrailleuse installée sur un côté ouvre le feu sur lui et il lui faut à nouveau se sauver au galop...

Il rejoint le détachement du prince mongol Bicherelt Sundüi-gün avec lequel il a quitté Ourga et dont il espère le soutien, sans savoir que Sundüi-gün est de mèche avec le Gouvernement provisoire mongol d'Altan-Bulag et a promis aux bolcheviks de le leur livrer. Là, le baron exige du prince qu'il l'accompagne avec un détachement pour rétablir le calme parmi les officiers révoltés et l'assure que les cosaques ordinaires lui sont restés soumis. Sundüi accepte et ordonne à ses *tsereg* de rejoindre le détachement du baron à quelques verstes de son propre camp, mais tout en donnant ces ordres, il les prévient de se tenir prêts, à son appel, à l'aider à s'emparer du baron et à le ligoter.

Le baron, escorté par le prince Sundüi-gün et ses *tsereg*, part donc calmer les officiers révoltés. Le prince, qui avance en tête à ses côtés, lui demande des allumettes pour allumer une cigarette, et au moment où celui-ci met sa main dans sa poche, l'attrape par derrière, le saisit par le haut du corps et roule par terre avec lui. Les *tsereg*, accourus à son appel, s'emparent du baron, le ligotent et le livrent à Chtchetinski qui, tout proche, attendait de toute évidence ce moment-là.

À son tour, Chtchetinski remet le prisonnier aux autorités bolcheviques à Altan-Bulag⁶⁶.

Ungern, prisonnier des bolcheviks

Les témoins racontent que tout au long du trajet vers Altan-Bulag, Chtchetinski surveilla le baron « comme la prune de ses yeux » et, que lors du passage d'une rivière, il le porta sur ses épaules, des Mongols soutenant de chaque côté ce cavalier peu ordinaire.

À Irkoutsk, les bolcheviks furent au petit soin avec le baron. Ils le transportèrent partout en automobile, et comme pour se vanter, ils lui montrèrent les établissements où leur machine bureaucratique fonctionnait à plein. Le baron regarda tout cela avec curiosité et plusieurs fois fit remarquer à haute voix : « Comme ça sent l'ail ! Mais pourquoi donc avez-vous autant de youpins ? »

Le procès

Son procès eut lieu à Novonikolaevsk (actuelle Novossibirsk) et fut spectaculaire⁶⁷. Le baron Ungern reçut la nouvelle de sa condamnation à mort avec la plus grande indifférence. S'il est vrai que l'on raconta beaucoup de choses invraisemblables et contradictoires au sujet de son procès, tous cependant s'accordèrent à dire que devant ses juges, Ungern se comporta avec dignité et ne cessa de critiquer le bolchevisme et les bolcheviks, et en particulier les bolcheviks juifs.

Ainsi s'acheva l'épopée du baron Ungern, cette figure hors du commun de laquelle émanait quelque chose du Moyen Âge. Tel un chevalier, il aspira avec ardeur et courage à réaliser le but qu'il s'était assigné.

66. Cette version des faits a été depuis remise en cause. Le prince Sunduï-gün et ses hommes furent en fait interceptés par le groupe de Chtchetinski le 20 ou le 22 août. Ces bolcheviks furent bien étonnés de découvrir un homme ligoté qui se présenta aussitôt comme étant le baron Ungern. Voir Sergueï Kouzmine, *Legendarnyj Baron...*, op. cit., p. 33. (N.d.T.)

67. Apprenant la nouvelle de l'arrestation d'Ungern, Lénine ordonna que son procès fût public et le plus rapide possible et qu'Ungern fut fusillé.



Le procès du baron Ungern-Sternberg



Une des dernières photographies du baron Ungern-Sternberg, prise lors de son procès

La légende

Bien longtemps après que le baron eut été fusillé à Novonikolaevsk, une légende circula à travers toute la Sibérie jusqu'à Ourga, selon laquelle la veille de son exécution, il aurait réussi à s'enfuir de la prison à l'aide de complices; les bolcheviks, pour cacher cet affront, auraient exécuté à sa place un autre condamné à mort – il faut dire qu'ils en avaient toujours en réserve. Le baron se serait caché dans un lieu retiré où il aurait secrètement formé un détachement blanc chargé de brandir le drapeau de la révolte et de sauver la Russie des bolcheviks.

Ceux qui crurent en cette légende prétendent que le baron, habitué à une vie frugale, aurait rejoint le détachement secret des « Fils de la Russie » pour brandir le « drapeau blanc » lorsque le peuple apaisé aurait compris que les ennemis secrets de la Russie, qui œuvraient sous l'égide de la franc-maçonnerie, s'étaient servi du bolchevisme comme d'une arme. Les francs-maçons craignaient une Russie orthodoxe et monarchique, symbole d'unité et de force; ils redoutaient la puissance russe qui était en plein développement et le fait que tous les peuples qui n'étaient pas franc-maçons se trouvaient réunis en Russie, y avaient vécu et y vivaient en harmonie. Une nationalité œuvrait à la destruction de la Russie, elle s'infiltrait de partout et semait un vent de discorde là où le principal centre de la franc-maçonnerie à l'étranger le lui indiquait. Les francs-maçons craignaient de voir la Russie devenir forte et les écraser car Russie et franc-maçonnerie sont incompatibles. « Ce n'est pas un hasard, expliquait le baron, si le bolchevisme, telle de la contrebande ou une infection, a été importé en Russie dans des wagons blindés et ce n'est pas un hasard si le premier acte des bolcheviks a été de signer l'ignoble paix de Brest-Litovsk⁶⁸. »

Voilà approximativement la légende qui courut sur la façon miraculeuse dont le baron aurait eu la vie sauve. Plus tard, on

68. La paix de Brest-Litovsk fut signée le 3 mars 1918. Les bolcheviks acceptèrent les conditions exorbitantes imposées par les Allemands. (N.d.T.)

dit que ces mêmes bolcheviks-maçons, agissant sur ordre de la franc-maçonnerie, avaient tué Koltchak et dirigeaient à Omsk les « alliés » dont certains, peut-être, étaient en cheville avec la franc-maçonnerie.

Ainsi les légendes se répandaient-elles en Sibérie, ainsi pénétraient-elles jusque dans la lointaine Mongolie. Elles démontrent que loin d'être associé à l'histoire d'un homme vaniteux en quête de profit ou de pouvoir personnel, le nom d'Ungern évoque un homme qui souhaita ardemment lutter contre le bolchevisme pour sauver la Russie. Même sa cruauté a été présentée comme nécessaire pour maintenir la discipline et pour ne pas voir ses compagnons d'armes accusés d'agir dans leur intérêt personnel. C'est pourquoi ceux qui étaient pris à vouloir faire du profit, ceux-là ne pouvaient espérer être graciés par le baron, qui, lui, fut toujours un modèle de désintéressement.

La cruauté du baron

Les chauffeurs d'Ungern ont plus d'une fois raconté à l'auteur que lorsque celui-ci était contraint de rendre une sentence cruelle et qu'il entendait les gémissements de l'homme qu'on châtiât, il leur ordonnait de rouler plus rapidement afin de ne rien voir ni entendre du supplice. Il n'assista jamais à une exécution. Par contre, lorsqu'il était en proie à des accès de colère, il rendait justice lui-même à coups de *tachuur*; alors il ne connaissait plus aucune limite et était en proie à une rage incontrôlée. Je vais rapporter un cas où Ungern rendit justice avec son *tachuur*; ce fut l'une des dernières fois où il le fit, à ce que m'en a dit la victime, qui était le médecin-chef de la division d'Ungern.

J'avais entendu dire qu'un médecin de la division avait été amené souffrant à Ourga – j'ai oublié son nom de famille, mais je me rappelle que c'était un nom allemand, lui-même était de Perm et sa mère était directrice d'un lycée de jeunes filles⁶⁹.

69. Il s'agit du docteur Klingenberg.

Je partis lui rendre visite pour lui remettre une ou deux bouteilles de xérès afin qu'il recouvrât ses forces.

J'arrive chez lui et je le trouve alité dans un état plutôt affligeant : il a maigri et a une jambe cassée.

« Que vous est-il arrivé ? lui demandé-je.

– J'ai été victime du *tachuur*, me répond-il. »

Puis il me fait à peu près le récit suivant : « Après une longue marche, il me fallut recevoir les malades. Ils étaient peu nombreux et les consultations finies, je dis à mon assistant que les malades gravement atteints avaient apparemment tous été reçus, je lui demandai de dire, au cas où l'on aurait encore besoin de moi, de venir à la consultation du lendemain matin. À présent, je ne pouvais plus consulter, j'étais fatigué et affamé et je voulais me reposer. J'ordonnai à mon assistant d'assurer le service jusqu'au matin.

J'attendais sous une tente le dîner lorsque des officiers s'assirent près de moi et me causèrent. Alors j'entendis que quelqu'un derrière la tente discutait avec mon ordonnance. Je l'appelai et lui demandai : « Qui est-ce ? ». Il me répondit qu'un cosaque en retard à la consultation demandait à être reçu maintenant. Je lui fis dire de venir à la consultation du lendemain matin ou sinon de s'adresser à l'assistant de garde. Moi, j'avais fini mes consultations et de plus, tous les instruments étaient dans la tente qui faisait office d'hôpital et où se trouvait à présent l'assistant de garde.

Mon ordonnance – je pus l'entendre d'où j'étais – expliqua, comme je le lui avais dit, tout cela au cosaque ; ce dernier dit qu'il viendrait à la consultation du lendemain et sortit. Quelques minutes s'étaient écoulées quand soudain le baron fit irruption sous la tente, l'esprit égaré et hurlant : « Vous êtes ici à faire bombance, à vous régaler, et les malades eux ne peuvent recevoir aucune aide ! ».

Je n'eus pas le temps d'ouvrir la bouche que les coups de *tachuur* pleuvaient sur moi si fort que je perdis conscience et

ne repris mes esprits que grâce à mon assistant. Le *tachuur* m'avait occasionné une fracture à la jambe et d'autres séquelles encore. Depuis, je ne suis plus en mesure d'assurer mon service et mon rétablissement nécessite une hospitalisation. La fracture de la jambe tout particulièrement est sérieuse et exige de longs soins. Je pense que d'ici une dizaine de jours je pourrai marcher avec des béquilles, quoique péniblement, mais de là à envisager un long voyage jusqu'en Mandchourie, cela me paraît impossible. Je ne pourrais voyager qu'avec difficulté et lentement ».

De cette dernière conversation, il ressortait clairement que la « marche sur Kiakhta » promettait d'être une défaite et que le baron bon gré mal gré devrait se retirer en Mongolie occidentale. « Quant à moi, dit le médecin, il me faut à tout prix gagner la Mandchourie. Mon malheur est d'être invalide à présent, et quoiqu'il y ait des chevaux et des télègues, il n'y a cependant personne pour s'occuper de moi. Cette longue route nécessite des personnes en pleine santé, et non un invalide comme moi... », me dit le médecin tristement.

Il faut bien comprendre que le baron éprouvait de la sympathie pour cet homme et avait besoin de lui car c'était l'unique médecin de la division, le reste du personnel médical étant composé uniquement d'assistants, et encore en petit nombre.

Seul l'état psychique du baron peut expliquer cette justice sauvage. Dans le cas présent, pour une chose anodine, en l'occurrence une rencontre fortuite avec un cosaque qui avait dû lui faire part du refus du médecin de le recevoir à une heure indue, le baron avait perdu la tête, et sans même écouter les explications du médecin, l'avait roué de coups de *tachuur* jusqu'à lui faire perdre conscience. Peut-être fut-il poussé à un tel acte à cause des défaites essuyées et de la situation désespérée ? Peut-être le médecin fut-il un bouc émissaire comme on dit ?

En rapportant cette histoire, l'auteur a souhaité montrer que le baron, capable d'actes raisonnables et réfléchis, pouvait soudain s'emporter au point que, dans de tels cas, la seule place qui lui convînt fut l'hôpital psychiatrique et non le commandement d'un détachement de partisans.

Le médecin quitta bientôt Ourga. Parvint-il à gagner la Mandchourie? Selon des rumeurs, on l'aurait tué un peu avant qu'il n'atteignit son but pour lui voler la petite somme d'or qu'il transportait. Dans toute la Mandchourie et à Kharbine en particulier, personne ne l'a rencontré ni aperçu. Il a vraisemblablement péri en route.

Sur cet épisode s'achève mon récit sur le baron. Je me rappelle que son nom complet était Boris Pétrovitch Ungern-Sternberg⁷⁰.

70. Le véritable nom d'Ungern est Roman Fédorovitch von Ungern-Sternberg. Se pourrait-il que Perchine ait retenu un des surnoms donnés à Ungern? En tout cas, il est le seul à l'appeler ainsi.

POSTFACE

Le baron Ungern-Sternberg à travers les textes et les imaginations

La lutte du baron Ungern contre les bolcheviks a inspiré un assez grand nombre d'écrits. Son nom, désormais entré dans l'histoire, est déjà entouré de toutes sortes de légendes, les faits se mêlent aux fables et il est devenu difficile de faire la part des choses.

Ivan Serebrennikov, *La Grande Retraite*, Kharbine, 1936.

Le témoignage de Dmitri Perchine est précieux. Non que cet antibolchevique convaincu ait fait preuve d'impartialité dans ses mémoires, ni tout su des informations dont disposait l'état-major d'Ungern, ni encore tout saisi des événements survenus en pays mongol entre 1920 et 1921. Mais par son jugement mesuré, son souci de noter de façon précise les rumeurs entendues (toujours signalées comme telles) et les faits dont lui-même fut le témoin oculaire, Perchine rend compte de la personnalité et de la brève carrière du général Roman von Ungern-Sternberg sous un angle moins exalté que celui auquel on est habitué. Car la question qui se pose d'emblée avec le chef de la Division asiatique est de savoir comment, sans taire les crimes qu'il commit ni ceux qu'il ordonna, échapper aux facilités du stéréotype ? Comment ne pas succomber à la fascination morbide que sa férocité, prétendue ou réelle, a fini par exercer çà et là, le faisant passer un peu trop facilement pour un « psychopathe atteint de délire¹ » ?

Nombreux sont ceux en effet qui, pour diverses raisons – allant de simples soucis éditoriaux à des motivations politiques – ont trouvé intérêt à répandre un portrait caricatural de ce général blanc. Or présenter comme un illuminé ou un dément assoiffé de sang l'homme qui expulsa en février 1921 l'armée chinoise d'Ourga, rétablit un régime théocratique en Mongolie et fut finalement exécuté le 15 septembre 1921 en Russie bolchevique, revient assurément à simplifier à l'excès un moment charnière des relations sino-russo-mongoles ; c'est également dénier d'emblée à Ungern tout projet politique et toute idéologie sinon cohérents, du moins personnels.

Par ses mémoires d'une sobriété exemplaire, Perchine apparaît aujourd'hui comme une source essentielle à même de délivrer une leçon à tous ceux, de plus en plus nombreux, que le destin d'Ungern intéresse et, disons le mot, fascine. Un rapide survol des textes consacrés à cette figure insolite de l'histoire du XX^e siècle permettra de s'en convaincre.

1. C'est ainsi qu'Ungern est présenté dans la toute récente (et très fautive) biographie de James Palmer (2008).

Du côté des dessinateurs de bandes dessinées comme des romanciers, il est certain que la vie haute en couleur du « baron fou » a été une source d'inspiration féconde. Dans son album *Corto Maltese en Sibérie*, Hugo Pratt (1978) campe un guerrier désireux de revenir « aux anciens cultes perdus » et doté pour tout programme politique d'un modèle à imiter, Gengis Khan². « À la recherche de nos folies et de nos gloires », tel est le mot d'ordre de ce baron suspicieux qui arbore fièrement une bannière brodée à son initiale. Un autre dessinateur, Crisse (1988), prête à Ungern le visage tourmenté d'un Klaus Kinsky vociférant devant l'ataman Semionov (Yul Brynner dans la bande dessinée) une syllabe programmatique : « Tue ! ». De son côté, l'écrivain Nick Middleton (2001) tente de faire oublier l'inconsistance de son récit évoquant le « monstrueux dictateur de l'Orient » en insistant sur les excentricités déconcertantes de son héros, tandis que Robert de Goulaine (2006), certes plus informé, fait de même dans *Les Seigneurs de la mort* : les exactions commises en pays exotique par les Russes pallient une banale histoire d'amour contrariée par les événements. Quant à Olivier Maulin (2008), dans un roman aux arrière-plans plus subtils, il ménage à son Ungern une entrée fracassante en fin de narration pour tracter de pauvres anges égarés dans un au-delà fantasmagorique.

Conscients du décalage entre fiction et histoire, certains romanciers ont préféré revendiquer au mieux leur liberté créatrice en déformant le nom d'Ungern pour le mettre en scène. Ainsi en est-il du sanguinaire et caricatural général-comte Ongo von Stonberg imaginé par Serge Deville (1968) dans *Les Soldats et les dieux* ou encore de l'insolite baron Jungern dans *La Mitrailleuse d'argile* du romancier russe Viktor Pelevine (1997)³. Pour reprendre le jeu de mots sur lequel

2. Le film d'animation *Corto Maltese, La Cour secrète des arcanes* (2002) inspiré par cet album est signé Pascal Morelli. Pour une étude de la bande dessinée – qui n'apporte cependant aucun éclairage fiable ni sur Ungern, ni sur son mythe – voir Jeffroy (2001).

3. L'édition originale russe est parue sous le titre *аpaeв i пyстота* [Tchapaev et le vide] en 1996.

s'achève ce roman, le cadre de l'épopée ungernienne, dès qu'il est issu de l'imagination des écrivains, se métamorphose bel et bien en une Mongolie des plus *intérieures*.

Au début des années 1930, Vladimir Pozner, réfléchissant à une biographie d'Ungern pour une collection dirigée par son ami Blaise Cendrars, avait pris conscience de l'hiatus entre littérature et histoire et, dans un élan moderniste, avait décidé d'en rendre compte⁴. S'il se rangeait finalement à l'avis de l'historiographie soviétique et, dans « un évident esprit d'hostilité partisane⁵ », ne proposait aucune retouche au portrait du baron en militaire sadique à la solde des Japonais (nous reviendrons sur cette accusation), au moins se présentait-il dans la première partie de son livre – la plus réussie sur un plan littéraire – comme un auteur en quête de son personnage : Pozner y décrivait en effet ses investigations dans les milieux de l'émigration russe à Paris et confiait sa tentation de biographe pour une mystification complète autour de son héros.

À vrai dire, les dessinateurs et romanciers ont pu aisément donner libre cours à leur imagination du fait qu'avant la parution en 1972 du livre du journaliste Witold Michalowski, *Le Testament du baron*, il n'existait aucune biographie disponible sur l'énigmatique baron balte, et encore celle-ci n'était-elle accessible qu'en polonais⁶. De leur côté, les auteurs d'ouvrages de vulgarisation historique ne s'embarraient pas davantage de scrupules et surpassaient pour certains les élucubrations des dessinateurs de bandes dessinées. On en donnera pour exemple l'unique page consacrée à Ungern dans *Les Armées blanches* : les auteurs de ce livre, Jean Bourdier et Marina Grey (la fille du général Denikine), décrivent un

4. Pozner (1937).

5. Compte-rendu du livre in Guénon (1965).

6. Michalowski (1972). En 2001 est parue une réédition augmentée comportant notamment une bibliographie de près de deux cents titres. Selon Léonid Youzéfovitch, cet ouvrage se présente comme une enquête journalistique portant essentiellement sur le prétendu trésor dont Ungern aurait été possesseur. (Entretien avec L. Youzéfovitch, Saint-Pétersbourg, 20 juin 2009).

Ungern « atteint par un mélange de sadisme et de frénésie sexuelle » au point même d'étrangler de ses propres mains le Dalaï-lama à Ourga⁷. De la part d'auteurs soucieux de rendre hommage aux armées blanches défaites, cette version aberrante – qui répète, sans le mentionner, un article paru dans une revue grand-public l'année précédente⁸ – dénote combien Ungern, à l'origine de bouleversements militaires aussi soudains qu'irréversibles dans un pays lointain à la religion exotique, a pu susciter les divagations les plus grotesques.

Quant aux historiens de profession, force est de constater que l'intrépide baron balte n'a pas retenu leur attention. À en juger par le nombre limité de pages qui lui furent consacrées dans plusieurs ouvrages de fond sur la Mongolie, son rôle dans l'histoire mongole du XX^e siècle serait infime⁹. Pourtant en s'emparant d'Ourga, Ungern fit connaître à l'expansion chinoise un sérieux échec – et même, remarque le chercheur russe Sergueï Kouzmine, son seul échec¹⁰. L'action de ce général blanc vainqueur des Chinois à Ourga ne mériterait-elle pas dès lors d'être considérée sinon à l'échelle du continent asiatique, du moins avec plus d'attention?

Indéniablement, l'absence en Occident d'études historiques sérieuses sur Ungern est à interpréter comme la marque du désintérêt flagrant qui, longtemps, a prévalu parmi les historiens et les slavistes occidentaux pour l'immense versant asiatique de l'Empire russe. Car avant même l'ouverture des archives soviétiques et *a fortiori* avant même la publication en 2004 de la correspondance, des procès-verbaux des interrogatoires d'Ungern et d'une anthologie de témoignages¹¹, de nombreux documents étaient à la portée

7. Bourdier & Grey (1968). Rappelons que l'exil du XIII^e Dalaï-lama en Mongolie, lors de l'invasion du Tibet par l'armée britannique, a commencé en août 1904 et s'est achevé en septembre 1905.

8. Delorme (1967).

9. Quelques exemples : Baabar (1999, p. 207-214) ; C. R. Bawden (1989, p. 231-236) ; Ewing (1980, p. 194-207 et 255-256).

10. Voir Kouzmine (2004 a).

11. *Ibid.*

des chercheurs occidentaux. Plusieurs mémoires (dont ceux de Perchine) étaient consultables dans les archives de la Fondation Hoover à Standford, quelques-uns avaient été publiés en anglais avant la Seconde Guerre mondiale, d'autres encore l'avaient été dans les journaux russophones de ces villes d'Extrême-Orient – Kharbine, Pékin, Tianjin et Shanghai – où bien des Russes s'étaient réfugiés après la défaite des armées blanches de Sibérie. Enfin, si Ungern n'avait jamais pris la peine de rédiger de véritable texte programmatique, six lettres de sa main avaient été publiées en traduction anglaise dès 1921¹² ; elles offraient un aperçu assez juste de sa pensée et de ses projets militaires (ce sont d'ailleurs des extraits de ces lettres publiés par J. Lévine en 1937¹³ qui ont permis à Erik Sablé (2006) de repenser la figure dudit « baron fou » et, sans même lire le russe, d'en donner un portrait plus mesuré).

En Union Soviétique, la situation fut, bien entendu, toute autre. Ungern fit l'objet de quelques publications au lendemain de la guerre civile, car il était alors essentiel de donner une lecture des événements conforme à la nouvelle idéologie en vigueur. La thèse avancée dès 1921 dans une revue d'Irkoutsk¹⁴ selon laquelle le chef de la Division asiatique avait été un agent d'une puissance étrangère ennemie, en l'occurrence le Japon, était reprise tout au long de la période communiste ; pourtant aucune preuve solide ne venait étayer cette accusation. Répétée pendant des décennies et même par

12. *Letters Captured from Baron Ungern in Mongolia* (1921). Cette publication de six lettres d'Ungern et d'une lettre qui lui fut adressée est due à la délégation de l'éphémère République d'Extrême-Orient qui assista à la Conférence de Washington en 1921. Notons qu'on trouve également des extraits de la correspondance d'Ungern dans au moins deux publications soviétiques du début des années 1920 : voir « Mongolija » (1921) et Yaroslavski (1922), la brochure que le procureur d'Ungern édita au lendemain de son procès. (N.B. : on trouve dans le titre du livre de Yaroslavski une erreur couramment reproduite dans le nom d'Ungern-Sternberg, qui devient à tort Ungern von Sternberg).

13. Lévine (1937). Dans le premier volume de son anthologie de documents et témoignages sur Ungern, Sergueï Kouzmine (2004 a) a publié près d'une quarantaine de lettres de ce dernier.

14. Voir « Mongolija » [Mongolie] (1921).

des témoins extérieurs à la guerre civile¹⁵, elle revenait à discréditer Ungern comme stratège et à lui dénier toute conviction idéologique authentique. Et lorsque ce dernier n'était pas donné comme une marionnette actionnée par les impérialistes nippons, il était présenté comme un malfrat que la révolution de Février avait inopinément libéré d'une peine de trois ans de prison. La cruauté sadique de l'« un des plus odieux bourreaux du peuple russe¹⁶ » complétait parfaitement le portrait de ce chef de bande traître à la patrie. Pendant près d'un demi-siècle, Ungern, réduit à cette caricature officielle, inscrite telle quelle dans la *Grande Encyclopédie soviétique*, ne fit que rarement l'objet de publications en Union Soviétique¹⁷.

L'amateurisme des uns couplé à la fantaisie des autres, le désintérêt flagrant des historiens occidentaux et les consignes historiographiques imposées par Moscou ont empêché une évaluation objective du rôle d'Ungern; la réputation d'homme sanguinaire qui l'entoura même de son vivant n'en a été qu'amplifiée¹⁸. On précisera de suite cependant que l'appréciation portée sur Ungern n'a pas toujours respecté, loin s'en faut, la fracture idéologique entre Rouges et Blancs. En effet, si la propagande communiste eut tout à gagner à souligner la

15. Ainsi George Montandon qui, envoyé par la Croix-Rouge pour aider au rapatriement des Autrichiens et Hongrois prisonniers en Russie, sillonna la Sibérie orientale entre 1919 et 1921, parle d'Ungern comme de « l'homme sur lequel allait s'appuyer la politique japonaise en Mongolie et dont elle faisait son instrument agissant » (Montandon, 1923, p. 223). Dans la mesure où il ne fut pas en contact avec Ungern ni avec son armée, Montandon colporte là de toute évidence des bruits alors très répandus en Sibérie même.

16. Choumiatski (1921).

17. Signalons Tsybikov (1947) et Douchenkine (1957).

18. Là encore le témoignage de Montandon (1923, p. 96, 222-223) indique clairement la vitalité des rumeurs sur la cruauté d'Ungern à l'époque même où la guerre civile faisait rage. Sur la polémique que son témoignage (favorable aux bolcheviks) suscita et qui dépasse de beaucoup la personne d'Ungern, voir Grondijs (1923) et Montandon & Grondijs (1923). Précisons cependant que Montandon prête foi à ses rumeurs car selon lui, Ungern a été livré aux bolchéviks en raison de sa cruauté. Or il est aujourd'hui avéré que d'une part, il ne fut pas « livré aux bolchéviques » et que d'autre part, le complot dont il a été la victime s'explique par son refus de capituler et de fuir en Mandchourie comme la plupart de ses soldats et officiers le lui demandaient. De ce point de vue Grondijs avait vu juste en parlant à ce propos de « ridicules inventions qu'on colportait en Sibérie ».

férocity impitoyable du baron, les hommes qui combattirent sous ses ordres, tels l'officier D. D. Alioshine¹⁹, le docteur Ribo²⁰ ou encore l'adjudant A. S. Makeev²¹, ont eux aussi amplement insisté dans leurs écrits sur la cruauté de leur ancien chef. La fureur quasi-démentielle prêtée à ce dernier ne relèverait donc ni de la simplification historique ni du dénigrement idéologique?

On répondrait aisément par l'affirmative si, comme insiste le chercheur Sergueï Kouzmine (2004 a), ces témoins n'avaient tous été d'une façon ou d'une autre impliqués dans le complot fomenté contre Ungern en septembre 1921. En rédigeant leurs mémoires, n'eurent-ils pas à se justifier de leur responsabilité dans l'arrestation et l'exécution de leur chef? Ne furent-ils pas tentés de conforter le portrait effroyable que l'on donnait d'Ungern de toute part? La question reste ouverte; elle montre la complexité qu'il y a à poser un diagnostic sur l'état mental d'Ungern et, par ricochet, la difficulté à écrire l'histoire de la douloureuse guerre civile russe en pays mongol. On se contentera ici de signaler qu'à lire attentivement les textes, dès qu'il est question de tortures, de viols ou d'exécutions, ce sont aussitôt d'autres noms que celui d'Ungern qui sont convoqués, ceux du tristement célèbre Sipailo, du capitaine Bezrodni ou encore du « Quasi-modo bouriate » Bourdoukovski, reconnus unanimement comme tortionnaires et sadiques. Quant au portrait le plus sombre d'Ungern, celui donné par un agent du contre-espionnage de l'armée de Koltchak en mission à Ourga en février 1921, B. N. Volkov²², il demeure peu fiable, ne serait-ce que parce qu'il mentionne la présence d'un détachement japonais aux côtés d'Ungern. Or s'il y eut bien quelques dizaines de soldats japonais incorporés dans la Division asiatique, jamais ils ne formèrent de détachement japonais à

19. Alioshin (1941). Extraits publiés en russe dans S. Kouzmine (2004 a, p. 415-430).

20. Ribo (s.d.), publié en russe in S. Kouzmine (2004 a, p. 491-514).

21. Makeev (1934), reparu dans S. Kouzmine (2004 a, p. 430-489).

22. Les mémoires de B. M. Volkov sont parus dans Sokolov (2007).

proprement parler. Sur ce point, le témoignage de Volkov apparaît comme contaminé par la version du passé élaborée en Union Soviétique. En outre, ce mémoire, resté longtemps inédit, accentue la démence prêtée à Ungern par rapport aux articles que le même auteur publia dans la presse russophone de Mandchourie et de Chine²³.

Cette dernière remarque souligne la nécessité de tenir compte des ambivalences des témoins en fonction non seulement de leur rôle dans les événements, mais aussi de l'époque où ils écrivirent et de l'éventuel lectorat visé. Elle vaut au plus haut point d'ailleurs pour l'auteur du plus célèbre témoignage sur Ungern, Ferdynand Ossendowski (1876-1945), qui, fuyant la Russie bolchevique, traversa la Mongolie en 1921 avant de gagner la Mandchourie. Pour l'ancien ministre des Affaires étrangères du gouvernement d'Omsk, Ivan Serebrennikov, il ne fait aucun doute que les motivations de l'auteur de *Bêtes, hommes et dieux* sont purement mercantiles : « Je suis en train de relire *Bêtes, hommes et dieux*, le livre d'Ossendowski. J'aimerais bien qu'il m'apprenne comment mentir pour gagner de l'argent en Amérique... rien qu'avec des bobards de ce genre...²⁴ »

Il se pourrait bien que Serebrennikov n'ait pas entièrement tort dans son appréciation, mais il importe de noter que dans tous les cas, l'immense succès rencontré par *Bêtes, hommes et dieux* ne repose pas sur le portrait de ce « cas psychiatrique » que d'aucuns s'évertuent à peindre dans le seul but de donner du relief à leurs écrits sur Ungern. Ce succès, qui fit d'Ossendowski – un ancien conseiller de l'amiral Koltchak – l'auteur polonais le plus lu au monde, tient à une toute autre raison qui est, elle, d'ordre strictement littéraire, à savoir une intrusion croissante du merveilleux au fur et à mesure que l'auteur rapporte les multiples épisodes de sa fuite à travers la Sibérie et l'Asie centrale. Le personnage d'Ungern, présent

23. Information aimablement communiquée par Sergueï Kouzmine (entretien du 16 juin 2009, Moscou).

24. Journal d'Ivan Serebrennikov en date du 18 octobre 1933 in I. I. et A. N. Serebrennikov (2006, p. 336).

dans les derniers chapitres du livre, participe de cela dans la mesure où il n'apparaît pas en homme mu par des pulsions sadiques mais en mystique superstitieux, sensible aux aspects ésotériques du bouddhisme tibétain. Entre 1912 et 1913, celui qui n'était qu'un officier attaché au régiment cosaque de la légation consulaire russe de Kobdo (Mongolie occidentale), aurait même, selon Ossendowski, projeté la création d'un ordre militaire bouddhique.

Les accusations d'affabulation que *Bêtes, hommes et dieux* ont valu à leur auteur ne portent pas sur ce détail biographique ni, dans l'ensemble, sur les informations relatives à Ungern ; plusieurs historiens ont d'ailleurs récemment reconnu la validité du témoignage d'Ossendowski à son propos²⁵. En fait, ces accusations portent sur divers éléments certifiés comme authentiques mais dont on n'a pas assez vu qu'ils n'avaient d'autres utilités que de faire affleurer le surnaturel dans le récit. Ainsi l'entretien accordé par le Bogdo Ghegheen à l'auteur relève-t-il assurément de la mystification : il était déjà en soi peu plausible que le théocrate mongol, personnage inaccessible au tout venant, ait confié ses visions à un émigré polonais de passage, mais depuis la publication en 1992 de ses authentiques prophéties, on a pu mesurer combien celles-ci étaient éloignées de celles prétendument recueillies par Ossendowski auprès du dignitaire religieux²⁶. Quant au récit de sa brève incursion au Tibet, dès la publication du livre, les incohérences en furent relevées et la réalité de ce voyage sérieusement remise en compte²⁷. Récemment, deux chercheurs ont fait remarquer que ce récit rappelait décidément beaucoup certaines pages des explorateurs Nicolas Prjevalski et Sven Hedin²⁸. Pour terminer, on ajoutera que le royaume souterrain caché nommé Agharti évoqué par Ossendowski relève d'une

25. Voir Belov (2003, p. 13) et Kouzmine & Reït (2008).

26. Voir Brach (2009) qui, à ce sujet, renvoie à la publication d'Alice Sárközi (1992).

27. Voir Montandon (1924 a) (1924 b) et (1925). Montandon évoque également les accusations portées par Sven Hedin et le professeur Wendling qui se livra à une analyse philologique du texte d'Ossendowski.

28. Voir Kouzmine & Reït (2008).

mythologie inventée de toute pièce²⁹ en dépit de ses affirmations selon lesquelles la croyance en serait largement répandue parmi le clergé mongol. Quoiqu'il ait nié avoir commis quelque plagiat que ce soit à ce propos³⁰, Ossendowski semble bien s'être inspiré d'Aghartta, le centre initiatique souterrain mentionné par l'occultiste Alexandre Saint-Yves d'Alveydre dans *Mission de l'Inde en Europe* (1886) et imaginé avant lui par le romancier Louis Jacolliot dans les *Fils de Dieu* (1873).

Face au témoignage d'Ossendowski, deux attitudes sont possibles : l'une qui consiste à dire qu'en Asie centrale, Ossendowski aurait approché des mystères fondamentaux sans être à même de les approfondir, l'autre qui revient à admettre qu'en écrivain averti, il aurait délibérément chargé d'une touche mystérieuse les tentatives faites par Ungern pour entrer en contact avec le Dalai-lama. Dans ce cas, la géographie imaginaire mise en place par l'écrivain l'aurait été au seul bénéfice du surgissement du merveilleux dans son récit³¹.

L'exemple d'Ossendowski rappelle une nouvelle fois combien la position du témoin au cœur des événements, le rôle qu'il s'attribue ultérieurement et l'aura que celui-ci souhaite donner à son témoignage sont à prendre en compte. Sur ce dernier point d'ailleurs, on a pu noter que la citation dans *Bêtes, hommes et dieux* du fameux ordre n° 15 est inexacte³². Or Ossendowski fut l'un des auteurs de ce manifeste qui, placardé dans Ourga le 21 mai 1921, appelait à l'exécution des « commissaires, des communistes et des juifs avec toutes leurs familles ». Reconnaître la paternité d'un tel appel au meurtre aux États-Unis, où parut *Bêtes, hommes et dieux*, n'était-il pas problématique ? On retiendra que témoignage, histoire et

29. Voir Pallis (1984). Sur le coup porté à l'autorité de René Guénon par l'article du tibétologue britannique Marco Pallis, voir Saunier (1981, p. 358-367).

30. Voir Guénon (1925, p. 210).

31. Pour la première attitude, voir Guénon (1925), pour la seconde voir Kouzmine & Reit (2008, p. 109). Ungern aurait songé à gagner le Tibet en août 1921 après ses défaites en Transbaïkalie, voir Kouzmine (2004 a, p. 31).

32. Voir Ossendowski (1924, chap. XXXIX) et Kouzmine & Reit (2008).

fiction se livrent à des arrangements qui ne sont jamais si troublants que lorsque le talent littéraire du témoin, son art de conteur, est indéniable...

La biographie donnée par l'historien Léonid Youzéfovitch (1993) soulève elle aussi un débat autour du couple souvent concurrentiel que forment histoire et littérature. Car au sortir de soixante-dix ans de communisme, le désir légitime d'attirer l'attention sur un personnage historique totalement oublié dans son pays explique que, dans cet ouvrage, la personnalité d'Ungern ne se dégage pas totalement de sa légende sulfureuse. Le talent de romancier de L. Youzéfovitch, confirmé par les prix littéraires prestigieux qui lui ont été décernés en Russie récemment, étouffe quelque peu la démarche historique³³. Néanmoins cette publication a contribué à poser les jalons indispensables pour restituer tout un pan caché de l'histoire russe et mongole, dont cet étonnant épisode qui vit un baron balte entouré d'un millier d'hommes s'emparer d'Ourga.

Il est d'autres cas où l'interprétation (ou mise en scène) de l'histoire est plus problématique encore : il s'agit des écrits qui envisagent le passé à la lumière d'idéologies apparues ultérieurement. Cette pratique, qui, dans le cas d'Ungern, conduit des écrivains ou des historiens à le qualifier de fasciste (pour s'en s'exalter ou pour s'en émouvoir), entraîne des distorsions historiques pour le moins anachroniques. Comme exemple on citera *Le Baron fou*, où, malgré une remarquable bibliographie commentée³⁴, Jean Mabire plaque sur Ungern ses propres préoccupations sur le surhomme et recourt au monologue intérieur pour faire de son héros le chantre exalté

33. Bien moins toutefois que la traduction française (Youzéfovitch, 2001) ne le suggère. Dans cette traduction, le texte original a été amputé de près d'un tiers et la bibliographie comme les annexes délibérément omises. Voir à ce sujet Eberhad (2003).

34. La bibliographie recense la plupart des témoignages alors inédits et conservés à Standford et signale même le témoignage du voyageur suédois Rütger Essén paru sous le titre *Mellan östersjön och stilla havet* [Entre Baltique et Pacifique] (Stockholm, 1924). Ce témoignage n'est pas mentionné dans les livres de L. Youzéfovitch (1993) et de S. Kouzmine (2004).

d'un nietzschéisme largement revisité par l'idéologie nazie. Un autre exemple est fourni par l'ouvrage d'Evguénii Belov (2003) : alors que cet historien russe a, le premier, définitivement battu en brèche les accusations de complicité avec le Japon formulées à l'encontre d'Ungern, il compare ce dernier à Hitler et ne fait ainsi que reproduire le manichéisme caractéristique de l'historiographie soviétique.

Ces contre-sens, aussi bien sur la nature du fascisme que sur la cause défendue par Ungern, se retrouvent dans des ouvrages grand public qui louvoient entre fiction et histoire, réactivent des mythes empruntés à des traditions diverses et abondent de renvois faciles à tout un bric-à-brac ésotérique qui associe fascisme et occultisme³⁵. Ils expliquent également qu'Ungern soit devenu depuis les années 1990 une des figures fétiches des groupes néo-nazis russes. Pourtant s'il est au moins un élément qui suffit à le démarquer définitivement des groupes fascistes à venir, c'est de n'avoir jamais instauré de culte du chef. Vainqueur des Chinois en 1921, ce général blanc, qui vécut toujours au milieu de ses soldats et à leur façon, ne prétendit à rien, et surtout pas à devenir le chef charismatique du pays qu'il venait de libérer. La preuve en est que moins de vingt jours après avoir anéanti la garnison chinoise installée à Ourga, Ungern fait en sorte que le chef de l'Église mongole, le VIII^e Bogdo Ghegheen, retrouve les fonctions de théocrate qu'il avait occupées entre 1911 et 1915 et forme dans les jours qui suivent un gouvernement ; quoique hostile à celui-ci, Ungern quitte Ourga et repart guerroyer contre les révolutionnaires chinois et russes au nom des dynasties Qing et Romanov.

Ces faits clairement établis par les documents n'ont bien entendu pas été pris en compte dans la vulgate imposée pendant la période communiste : seuls les bolchéviks mongols

35. Voir Demidenko (2004) qui donne Ungern comme le « premier fasciste du monde » (p. 169) et dans une moindre mesure le livre d'Inessa Lomakina (2003) qui voit en Ungern une incarnation du « style fasciste russe » (p. 7-8). Remarquons que ces deux livres à la couverture tapageuse sont parus dans une collection intitulée « La voie de Shambhala ». Tout un programme...



Bannière du baron Ungern-Sternberg, brodée à l'initiale du Grand-Duc Michel Romanov



aidés de l'Armée rouge pouvaient prétendre au titre de libérateurs du peuple mongol. À Ungern, ne pouvait alors échoir que le rôle d'occupant, de dictateur et, au bout du compte, d'imposteur. Kh. Tchoïbalsan (1895-1952), le premier président mongol, assure d'ailleurs qu'Ungern se présentait pour être un parent du tsar³⁶. Pourtant, loin d'être un de ses aventuriers à l'identité usurpée dont l'histoire russe abonde, ce dernier n'eut qu'un seul but, restaurer les anciens régimes de Russie, de Chine et de Mongolie. « Nous, aristocrates, avons une idée, un but, une cause – rétablir les tsars », écrit-il à ses correspondants³⁷. Tout son programme politique est exprimé là.

Peu importe que Tchoïbalsan ne souffle mot de ce qu'Ungern ait été reconnu au printemps 1921 comme une réincarnation de Gessar, le héros de l'épopée mongole, pour avoir défendu le bouddhisme et restauré sur le trône le Bogdo Ghegheen³⁸. L'important ici est de noter qu'Ungern n'a jamais prétendu de lui-même à être identifié à une réincarnation, pas plus celle de Gengis Khan (comme on le lit parfois) que celle de Gessar ou de quelque divinité du panthéon bouddhique que ce soit. Tout au plus a-t-il accepté de recevoir du Bogdo Ghegheen le titre de prince de premier rang. Fréquemment comparé à un chevalier du Moyen Âge, Ungern, par son idéalisme, son abnégation et un attachement borné à l'ordre ancien, semble décidément n'annoncer en rien les totalitarismes à venir et même aller carrément à rebours de son époque.

L'histoire des idées devra être mise à contribution pour cerner les courants de pensée qui ont modelé la vision du monde du jeune Ungern et imprégné ses idéaux. Relevons dès à présent qu'en tant que défenseur non d'un empire en particulier, mais de l'idée impériale elle-même, Ungern se

36. Tchoïbalsan (1952, p. 30-34).

37. Voir la lettre d'Ungern à Zhang Kongyou en date du 26 mars 1921 et celle de Palda vang de l'année 1921 in Kouzmine (2004, a, p. 130-131).

38. Témoignages de lamas rapportés par l'érudite mongol Byambyn Rintchen (1905-1977). Voir Rintchen (1958, p. 10).

démarque nettement du conseiller de Nicolas II, le prince Esper Oukhtomski (1861-1921). S'il est vrai que tous deux furent sensibles aux attraits du bouddhisme et rêvèrent d'un vaste empire asiatique, Ungern, à la différence d'Oukhtomski, ne rechercha pas dans des mythes orientaux (celui du Tsar blanc notamment) ni dans de quelconques théories raciales des arguments justifiant une expansion russe en Orient. D'ailleurs il ne songea pas à une telle expansion³⁹. Le nouvel empire des steppes allant de l'Amour à la Caspienne selon le modèle gengiskhanide qu'Ungern appelle de ses vœux n'est pas destiné à être placé sous tutelle tsariste et, à terme, il ne peut qu'entrer en conflit avec l'Empire des Romanov qu'il souhaite également rétablir.

Le programme utopique d'Ungern fondé sur les apories d'un idéal impérial déconnecté de toute réalité géopolitique témoigne de vues assurément réactionnaires mais également, nous semble-t-il, de la parfaite intégration de ce baron balte d'origine allemande à la société russe : son appartenance à une puissante aristocratie étrangère installée depuis plusieurs siècles en Estonie et connue pour sa loyauté envers le tsarisme pourrait bien expliquer qu'il ait persisté à penser en terme de classes et soit demeuré sourd aux revendications nationales qui fusaient de toutes parts dans l'empire. Lors de son procès, quelques allusions seront d'ailleurs faites à son manque de patriotisme. Si l'accusation ne manque pas de sel de la part de bolcheviks gagnés, en ce début d'ère révolutionnaire, aux idées de l'Internationale, elle signale bien la difficulté à trouver une cohérence aux différents rêves impériaux d'Ungern. Si l'on ajoute que celui-ci prônait le rétablissement de la dynastie Qing à Pékin non seulement auprès des Mongols, mais aussi auprès des Chinois Han, des musulmans du Turkestan chinois (Xinjiang) et des Tibétains – tous peuples qui ne pouvaient que honnir la dynastie

39. Nous ne pouvons donc être d'accord pour reconnaître en Ungern un épigone d'Oukhtomski (voir Laruelle 2005, p. 155) adhérant à la mythologie du Tsar blanc – le tsar russe prétendument attendu par les bouddhistes, et même les musulmans d'Asie centrale. Sur le Tsar blanc, voir note 91, p. 68.

mandchoue – alors on ne peut que se ranger à cet avis exprimé lors de son procès : « Il est impossible de voir en lui un homme doté d'une vue étatique d'ensemble⁴⁰ ».

Quant à la lecture qu'Ungern pratique de la Bible en déchiffrant de façon simpliste les textes prophétiques à l'aune des événements de son temps, elle devra être pensée dans la lignée des attentes eschatologiques partagées par toute une génération d'intellectuels russes à l'orée du XX^e siècle⁴¹. Sa dénonciation des Juifs comme peuple révolutionnaire, parce que peuple déicide selon cette même lecture de la Bible, devra être examinée dans le cadre de l'antisémitisme russe en général, et des pogroms organisés par les armées blanches en particulier.

Les espérances messianiques qu'il place dans les « peuples jaunes », désignés comme les guides spirituels de toutes les nations, méritent, quant à elles, d'être examinées à la lumière des écrits du penseur singulier que fut Konstantin Leontiev (1831-1891). Elles méritent également d'être mises en relation avec le mouvement panmongol dont Ungern put apprécier la réalité, ne serait-ce que pour avoir été le témoin de la création en novembre 1918 de l'éphémère État de Grande Mongolie et de la nomination à la tête de celui-ci du lama Neise-gegen Mendebayard.

*

40. Voir Kouzmine (2004, a, p. 235).

41. La prophétie des chapitres X et XII du *Livre de Daniel* évoquant l'ange Micael, « le grand chef, celui qui se tient auprès des enfants de ton peuple » (trad. fr. de Franck Michaéli, Gallimard, « La Pléiade », 1959), est citée dans le fameux ordre N° 15. Précisons que dans la traduction russe de la Bible, « grand chef » se dit « Knjaz Velikij », autrement dit « Prince grand ». Or, le titre porté par les membres de la famille impériale (en français « grand-duc ») se dit en russe *velikij knjaz'* (l'adjectif étant antéposé) d'où vraisemblablement l'amalgame fait par Ungern entre l'ange biblique et l'un des Romanov. Car le chef de la Division asiatique entend bien lancer une croisade pour rétablir sur le trône le grand-duc Michel (Mikhail) en faveur duquel Nicolas II a abdiqué le 2 mars 1917 ; l'initiale « M » est d'ailleurs brodé sur le drapeau de la Division. De toute évidence, Ungern ne sait pas que le grand-duc, tsar d'un jour (Michel II abdique dès le 3 mars 1917), a été exécuté par la Tchecha en juin 1918.

Pour cerner au mieux les convictions d'Ungern, comprendre ses motivations et juger son action, nul ne saurait faire l'économie du contexte. Vérité banale s'il en est, mais qui rappelle que la fameuse question de la cruauté d'Ungern se doit d'être posée de façon sensiblement différente qu'on ne le fait en général. Indéniablement des actes abominables, motivés à plusieurs reprises par un antisémitisme féroce, ont été commis sur ses ordres, mais quelle part joua dans cela ce qui se produisait tout autour, à savoir une guerre civile russe qui débordait les frontières du pays et une guerre d'indépendance mongole contre la Chine ? Autrement dit, Ungern l'emporte-t-il dans l'horreur sur les autres chefs militaires qui prirent part à la guerre civile russe, connue pour avoir été, de l'Ukraine aux rives du Pacifique, l'occasion d'exactions effroyables et pour avoir donné naissance dès décembre 1917 à la terrible Tchecha ? L'emporte-t-il encore dans l'horreur sur les envahisseurs chinois qui se livrèrent en Mongolie à toutes sortes d'atrocités, notamment contre la population russe ? La discipline de fer imposée au sein de la Division de la cavalerie asiatique par un homme dont Perchine rapporte qu'il ne supportait pas d'entendre les gémissements de ses victimes et n'assistait à aucun supplice doit-elle être analysée comme l'expression d'une simple fureur individuelle ou comme un souci de maintenir un semblant d'ordre dans une période de délitement général des sociétés russe et mongole ?

Nul doute qu'il faudra se livrer à quelques décomptes macabres et à des statistiques sordides pour juger de la validité de la réputation faite au « baron noir »⁴². Mais entre le dément sanguinaire et le saint vénéré par une secte moscovite⁴³, il faudra trouver une juste mesure et se soucier moins d'accabler ou de justifier Ungern que de dire les faits tout en analysant

42. Cette expression désigne Ungern dans une chanson bolchevique, chantée tout au long de la période communiste même quand plus personne ne savait qui avait bien pu l'inspirer.

43. Il s'agit de l'Église Navi, créée en 1996 à Moscou, par Ilia Lazarenko. En 1999, ses membres effectuèrent un rituel en l'honneur d'Ungern au Musée Maïakovski à Moscou. Voir Lazareva (2000). Nous ne savons pas ce qu'il en est aujourd'hui de cette secte pronazie.

les formes et les raisons du mythe. Il se pourrait bien d'ailleurs que le prochain livre important sur ce Balte fasciné par l'Orient soit une étude des légendes qu'il a suscitées. Peut-on espérer qu'alors se dessine « en creux » la vérité de l'homme Ungern? Il paraît difficile malheureusement de le croire, car sur ce sujet, depuis 1936 au moins, « les faits se mêlent aux fables et il est devenu difficile de faire la part des choses ».

Dany Savelli



Palais d'hiver du Bogdo Khan

Bibliographie

La présente bibliographie ne comporte que les titres signalés dans la postface. Les noms des auteurs russes donnés entre crochets, les titres des livres en russe et les noms des maisons d'édition russes sont translittérés suivant la translittération scientifique la plus généralement adoptée en France.

1921(a) - *Letters Captured from Baron Ungern in Mongolia*, Washington, 1921, 7 p.

1921 (b) - « Mongolija » [Mongolie], *Narody Dal'nego Vostoka* (Irkoutsk), 4, 1921, p. 549-559.

Alioshin, Dmitri (1941) *Asian Odyssey*, Londres, Cassell & Co, 311 p.

Baabar [B. Bat-Èrdenijn] (1999) *Twentieth Century Mongolia*, trad. du mongol, Cambridge, The White Horse, 448 p.

Bawden, C. R. (1989) *The Modern History of Mongolia*, Londres - New York, Kegan Paul International, [1^{ère} éd. 1968], 476 p.

Belov, Evgeni (2003) *Baron Ungern fon Šternberg: biografija, ideologija, voennye poxody 1920-1921 gg.* [Le baron Ungern von Sternberg : biographie, idéologie, campagnes militaires des années 1920 et 1921], Moscou, Agraf, 238 p.

Brach, Jean-Pierre (2009) Compte-rendu de « Dmitri Perchine, *Le baron Ungern, Ourga et Altan-Boulag*, Nanterre, Anda », *Politica Hermetica*, 22, p. 148-150.

Bourdier, Jean & Grey, Marina (1968) *Les Armées blanches*, Paris, Stock, p. 239.

Choumiatski [Šumjackij], Boris (1921) « Kommunističeskij Internacional na Dal'nem Vostoke » [L'Internationale communiste en Extrême-Orient], *Narody Dal'nego Vostoka*, 1, p. 19-26.

Crise (1988) *Ungern Kahn - Mongolie 1921*, Paris, Vent d'Ouest, série « L'ombre des damnés », 47 p.

Delorme, Roger (1967) « L'épopée de von Ungern », *Le Miroir de l'histoire*, 207, mars, p. 55-59.

* On trouve dans le titre de ce livre une erreur couramment reproduite dans le nom d'Ungern.

- Demidenko, Mixail** (2004) *Baron Ungern – belyj rycar' Tibeta* [Le Baron Ungern, chevalier blanc du Tibet], Moscou, Izd-vo Jauza – Izd-vo Èksmo, coll. « Put' v ambala », 320 p.
- Deville, Serge** (1968) *Les Soldats et les dieux*, Paris, Éd. Fleuve Noir, coll. « Feu », 250 p.
- Douchenkin [Du en'kin], V.V.** (1957) « Bor'ba russkogo i mongol'skogo narodov protiv belogvardejskix band Ungerna » [La lutte menée par les peuples russes et mongols contre les bandes de gardes blancs d'Ungern], *Istoričeskij arxiv*, 4, p. 71-81.
- Eberhad, Laurent** (2003) « Léonid Youzéfovitch, *Le baron Ungern. Khan des steppes...* », *Politica Hermetica*, 17, p. 263-266.
- Ewing, Thomas E.** (1980) *Between the Hammer and the Anvil? Chinese and Russian Policies in Outer Mongolia. 1911-1921*, Bloomington, Indiana University, 300 p.
- Goulaine, Robert de** (2006) *Les Seigneurs de la mort*, Paris, La Table Ronde, 202 p.
- Grondijs, L.H.** (1923) « Georges Montandon, *Deux ans chez Koltchak...* », *Mercure de France*, 1^{er} avril, p. 236-242.
- Guénon, René** (1925) « Le roi du monde », *Les Cahiers du mois*, 9/10, p. 206-215.
- Guénon, René** (1965) *Le Théosophisme. Histoire d'une pseudo-religion*, Paris, Éd. Traditionnelles, 478 p.
- Jeffroy, Géraldine** (2001) *Lire et comprendre... Corto Maltese en Sibérie*, préf. de Dominique Petitfaux, Paris, Le Serpent de mer, 116 p.
- Kouzmine [Kuz'min], Sergueï (éd.)** (2004, a) *Baron Ungern v dokumentax i memuarax* [Le baron Ungern à travers les documents et les mémoires], Moscou, T-vo naučnyx izdanij KMK, 661 p.
- Kouzmine [Kuz'min], Sergueï (éd.)** (2004, b) *Legendarnyj Baron: neizvestnye stranitsy graždanskoj vojny* [Le baron légendaire: pages inconnues de la guerre civile], Moscou, T-vo naučnyx izdanij KMK, 336 p.
- Kouzmine [Kuz'min], S & Reit [Rejt], L. Y.** (2008) « Zapiski F.A. Ossendovskogo kak istočnik po istorii Mongolii » [Les carnets de F. A. Ossendowski comme une source de l'histoire mongole], *Vostok (Oriens)* (Moscou), 5, p. 97-110.
- Laruelle, Marlène** (2005) *Mythe aryen et rêve impérial dans la Russie du XIX^e siècle*, préf. de Pierre-André Taguieff, Paris, CNRS Éditions, 219 p.

- Lazareva, Ekaterina** (2000) « Cerkov' svjačšennoj beloï rasy na puti k bogočelovečestbu » [L'Église de la race blanche sacrée et la divino-humanité], *Russkij Žurnal – Politika – Marginal'*, www.russ.ru/politics/marginal/20000316_lazar.html.
- Lévine, J.** (1937) *La Mongolie historique, géographique, politique*, Paris, Payot, 252 p.
- Lomakina, Inessa** (2004) *Groznye Maxakaly Vostoka* [Les terribles Mahākāla de l'Orient], Moscou, Izd-vo Èksmo – Izd-vo Jauza, 381 p.
- Mabire, Jean** (1973) *Ungern. Le Baron fou. La chevauchée du général-baron. Roman Feodorovitch von Ungern-Sternberg du golfe de Finlande au désert de Gobi*, Paris, Balland, 335 p.
- Makeev, A. S.** (1934) *Bog vojny – baron Ungern* [Le Dieu de la guerre. Le Baron Ungern], Shanghai, 144 p.
- Maulin, Olivier** (2008) *En attendant le roi du monde*, Paris, L'Esprit des péninsules, coll. « Pocket », [1^e éd. : 2006], 249 p.
- Michalowski, Witold** (1972) *Testament barona*, Varsovie, Ludowa Spółdzielnia Wydawnicza, 195 p.
- Middleton, Nick** (2001) *The Bloody Baron. Wicked dictator of the East*, Londres, Short Books, 94 p.
- Montandon, George** (1923) *Deux ans chez Koltchak et chez les Bolchéviques*, Paris, Félix Alcan, 318 p.
- Montandon, George** (1924 a) « Imposteur ou halluciné? », *Clarté*, 65, 1^{er}-15 sept., [tiré à part : 12 p.]
- Montandon, George** (1924 b) « Ossendowski. Le menteur sans honneur », *Clarté*, déc., p. 3-22.
- Montandon, George** (1925) « Comment on dépiste philologiquement les Ossendowski », *Revue Européenne*, 1^{er} janv. [tiré à part : 7 p.]
- Montandon, G. & Grondijs, L.H.** (1923) « Bolchévisme et Croix-Rouge en Sibérie », *Mercure de France*, 15 juil., p. 353-391.
- Ossendowski, Ferdynand** (c. 1922) *Beasts, Men and Gods*, New York, E. P. Dutton & company, xii-325 p.
- Ossendowski, Ferdinand** (1924) *Bêtes, hommes et dieux*, introduction de Lewis Stanton Palen, trad. de l'angl. de R. Renard, Paris, Plon-Nourrit, iv-275 p.
- Pallis, Marco** (1984) « "Le Roi du Monde" et le problème des sources d'Ossendowski » in P.-M. Sigaud (éd.), *René Guénon*, Lausanne, L'Âge d'homme, coll. « Les dossiers H », p. 145-154 (1^{ère} éd. in *Sophia Perennis*, vol. II., 2, 1976).

- Palmer, James (2008) *The Bloody White Baron*, Londres, Faber & Faber, 274 p.
- Pelevine, Viktor (1997) *La Mitrailleuse d'argile*, traduction de Galia Ackerman & Pierre Lorrain, Paris, Seuil, 367 p.
- Pozner, Vladimir (1937) *Le Mors aux dents*, Paris, Denoël, 362 p.
- Pratt, Hugo (1978) *Corto Maltese en Sibérie*, Paris, Casterman, 125 p. (Éd. originale en italien : 1977).
- Ribo, N. M. (s.d.) *The Story of Baron Ungern-Sternberg Told by His staff Physician* (manuscrit, Fondation Hoover, Standford).
- Rintchen (1958) « En marge du culte de Guesser khan en Mongolie », *Journal de la Société finno-ougrienne* (Helsinki), t. 60, 50 p.
- Sablé, Érik (2006) *Ungern*, Grez-sur-Loing, Pardès, coll. « Qui suis-je? », 127 p.
- Sárközi, Alice (1992) *Political Prophecies in Mongolia in the 17th-20th Centuries*, Wiesbaden, O. Harrassowitz, 165 p.
- Saunier, Jean (1981) *Saint-Yves d'Alveydre ou une synarchie sans énigme*, Paris, Dervy-Livres, 485 p.
- Serebrennikov, Ivan (1936) *Velikij otxod* [La Grande Retraite], Kharbine, Izd. M. V. Zajcev, 263 p.
- Serebrennikov, I. & Serebrennikova, A.N. (2006) *Kitaj i ruskaja èmigracija v dnevnikax I. I. i A. N. Serebrennikovix 1919-1934* [La Chine et l'émigration russe dans les journaux intimes de I. I. et A. N. Serebrennikov (1919-1934)], éd. de A. A. Khisamutdinov, Moscou - Standford, Rosspen - Hoover Institution Press, t. 1, 446 p.
- Sokolov, B. V. ([2007]) *Baron Ungern. Černyj vsadnik* [Le Baron Ungern. Le cavalier noir], Moscou, Ast-Press, 447 p.
- Tchoïbalsan [Čojbalsan], X. (1952) *Kratkij očerk istorii Mongol'skoj narodnoj revoljucii* [Bref essai sur l'histoire de la révolution populaire mongole], trad. du mongol, Moscou, Izdatel'stvo inostrannyx literatury, 79 p.
- Tsibikov [Cibikov] V. (1947) *Razgrom ungernovščiny* [La déroute des Ungerniens], Oulan-Oudé, 160 p.
- Yaroslavsky [Jaroslavskij], E. M. (1922) *Baron Roman Ungern-fon-Štenberg* [Le baron Roman Ungern-von-Stenberg**], Peterbourg [sic], Peterburgskoe Gosudarstvennoe Izdatel'stvo, 16 p.

** On trouve dans le titre de ce livre une erreur couramment reproduite dans le nom d'Ungern.

- Youzéfovitch [Juzefovič], Léonid (1993) *Samoderžec pustyni. Fenomen sud'by barona R.F. Ungern-Šternberga* [Le tyran du désert. Le destin exceptionnel du baron R. F. Ungern-Sternberg], Moscou, Èllis Lak, 272 p.
- Youzéfovitch, Léonid (2001) *Le baron Ungern. Khan des steppes*, préf. de Victor Loupan, trad. d'Élisabeth Mouraviova, Paris, Syrtes, 2001, 283 p.

Petite chronologie des événements survenus en Mongolie

1691: la Mongolie Khalkha est placée sous la domination mandchoue.

18 novembre 1911: profitant de la Révolution chinoise qui met fin à la dynastie des Qing, les princes mongols proclament l'indépendance de la Mongolie-Extérieure.

16 décembre 1911: intronisation du huitième Bogdo Ghegheen.

6 août 1912: Kobdo est prise d'assaut, la garnison chinoise est massacrée.

17 août 1912: les Chinois abandonnent Ouliassoutaï.

Août-décembre 1912: les Chinois quittent la Mongolie.

21 octobre 1912: accord russo-mongol qui assure à la Mongolie le soutien de la Russie en cas d'attaque chinoise ou de tentative de colonisation chinoise.

23 octobre 1913: la Chine consent à reconnaître l'autonomie de la Mongolie-Extérieure – mais non son indépendance – tandis que la Russie reconnaît la suzeraineté chinoise sur la Mongolie-Extérieure.

1915: accord tripartite signé à Kiakhta entre la Mongolie, la Chine et la Russie. Le Bogdo Ghegheen accepte les termes de la déclaration sino-russe d'octobre 1913.

Novembre 1919: les Chinois, profitant de la Première guerre mondiale et de la guerre civile qui ravage la Russie, reprennent la Mongolie. Début de la dictature de Xu Shuzheng, dit le Petit Xu.

Août 1920: la clique Anfou auquel appartient Xu Shuzheng est battue. Celui-ci quitte la Mongolie mais ses troupes occupent toujours le pays.

2 février 1921: Ungern attaque Ourga.

3 février 1921: Ungern avec sa division entre dans Ourga.

26 février 1921: seconde intronisation du Bogdo Ghegheen, chef spirituel de la Mongolie.

1^{er} mars 1921 : naissance officielle du Parti populaire mongol à Altan-Boulak (en fait au Maimaicheng de Kiakhta).

13 mars 1921 : un Gouvernement populaire provisoire, composé de sept membres, est formé à Altan-Boulak.

20 avril 1921 : Ungern quitte Ourga pour gagner le nord de la Mongolie.

6 juillet 1921 : Sükhbaatar entre dans Ourga. Officiellement, le Bogdo Ghegheen demeure souverain de la Mongolie.

22 août 1921 : Ungern est livré aux bolcheviks.

15 septembre 1921 : procès et exécution d'Ungern.

Août 1922 : exécution du premier ministre mongol D. Bodo.

22 février 1923 : Sükhbaatar meurt dans des circonstances mystérieuses.

20 mai 1924 : mort du Bogdo Ghegheen.

31 mai 1924 : accord sino-russe : « Le gouvernement de l'URSS reconnaît que la Mongolie fait partie intégrante de la République de Chine » (art. 5).

21 juin 1924 : fondation de la République populaire de Mongolie.

Août 1924 : troisième congrès du Parti populaire mongol qui prend le nom de Parti populaire révolutionnaire mongol. Exécution de Danzan, commandant en chef de l'Armée mongole.

8-26 novembre 1924 : le Grand Khoural (parlement) proclame l'indépendance de la Mongolie et adopte la première constitution du pays en s'inspirant de la constitution soviétique. Ourga prend le nom d'Oulan-Bator (« Héros rouge »). Tchoïbalsan devient commandant en chef de l'armée.

1930-1932 : grave crise politique et économique.

1937-1939 : purges qui touchent surtout l'intelligentsia et le clergé lamaïste. Destruction des monastères.

1939 : Bataille de Khalkhiin Gol qui voit la victoire des Mongols, aidés des Soviétiques, sur les Japonais.

Tchoïbalsan à la tête de la Mongolie.

1952 : mort de Tchoïbalsan, le "Staline mongol". Dj. Sambou lui succède à la tête de l'Etat.

1992 : quatrième constitution : la République populaire mongole devient la République mongole ou Mongolie.

1993 : Première élection présidentielle au suffrage universel.

TABLE DES MATIERES

Préface	5
Carte de l'Asie orientale en 1919-1921.....	10

Partie I**La Mongolie à la veille de la prise d'Ourga
par la division du baron Ungern-Sternberg**

Trois périodes de l'histoire mongole	15
Digression sur le maréchal Feng Yuxiang.....	17
La venue en Mongolie du bolchevik Ivan Maïsky.....	19
Les premiers jours du Petit Xu à Ourga	22
Les généraux chinois	23
Premières rumeurs sur l'avancée d'une division de l'armée blanche.....	24
Situation tendue à Ourga	24
Ourga et ses environs	25
Le comportement des soldats chinois.....	31
L'auteur fait les frais de l'arbitraire chinois	32
Les autres prisonniers	36
La soldatesque chinoise.....	38
L'attaque de la caravane de Tsentrosoïouz.....	38
L'arbitraire chinois	39
Les taxes douanières augmentées par les Chinois.....	41
Départ de Xu et arrivée de Chen Yi	43
Rumeurs sur la venue d'une troupe russe	45
Le bolchevisme se répand même dans Ourga	
Le rôle joué par Ivan Maïsky	46
Bodoo et Dandzan, victimes mongoles de la propagande communiste... ..	50
Formation d'un Parti communiste mongol.....	53
Maimaicheng et Altan-Boulak	53
Formation d'un Parti révolutionnaire à Ourga.....	55
Tseden-Ich Dachimpilov, <i>alias</i> Gatchitski	55
La colonisation bouriate et les bolcheviks	56
Tsyben Jamtsarano	58
Les Bouriates, instruments des bolcheviks.....	59
Réticences bouriates	60
Habilité des bolcheviks.....	61
Le gouvernement provisoire instauré à Altan-Bulag	62
Rumeurs sur l'avancée d'un détachement de Russes blancs	64
Sükhbaatar.....	65
Tchoïbalsan.....	66

Confusion et désarroi parmi la population mongole.....	68
Les rumeurs au sujet de la division blanche se précisent.....	69
Les révolutionnaires d'Altan-Boulak dans l'expectative.....	70
La tactique du Parti.....	71
Les circonstances qui vont aider les bolcheviks.....	74
Altan-Boulak et Ourga.....	75
L'armée d'Ungern.....	75
L'auteur toujours emprisonné.....	77
Libération de l'auteur et considérations sur le caractère chinois.....	78
Inquiétude dans Ourga.....	80
Crimes des soldats chinois en garnison à Ourga.....	81
Peurs à Ourga.....	82
Les propagandistes du bolchevisme.....	83
Les réfugiés venus de Russie.....	84

Partie II

L'épopée du baron Ungern Sternberg

Importance des rumeurs.....	89
La personnalité d'Ungern.....	89
Ossendowski : son témoignage.....	91
Les rumeurs sur Ungern et sa division.....	92
Le Bogdo Ghegheen est mis aux arrêts par les Chinois.....	95
Visite éclair d'Ungern dans Ourga.....	96
Ungern organise l'enlèvement du Bogdo Ghegheen.....	97
L'enlèvement du Bogdo : stupeur et effroi parmi les soldats chinois.....	103
Inquiétude avant la prise d'Ourga.....	105
Les hôtes inattendus de Perchine.....	105
Retraite des Chinois.....	107
L'incendie du marché et le massacre des Juifs.....	111
Retour sur la prise d'Ourga par Ungern.....	112
Ourga reprend vie.....	116
Rencontre ratée avec Ungern.....	117
Maimaicheng, camp de l'armée d'Ungern.....	118
Rencontre avec Ungern.....	121
Portrait du baron Ungern.....	122
Le baron Ungern et l'ataman Semionov.....	124
Le dentiste Gauer.....	125
Le sort des armées chinoises parties d'Ourga.....	126
Ungern fait à son insu le lit des bolcheviks en Mongolie.....	127
Les trésors laissés par les Chinois suscitent des convoitises.....	129
Les châtiments infligés par Ungern.....	132
Les Juifs et les Russes, victimes d'Ungern.....	133
Les Juifs.....	133

Le père Parnyakov.....	134
A. Khitrovo.....	134
Les bolcheviks.....	136
Un cas particulier.....	137
Emprunt et émission de billets de banque.....	138
Le Bogdo Ghegheen est réinstallé sur le trône.....	139
Le Gouvernement provisoire d'Altan-Bulag.....	141
Réflexion sur les événements de Mongolie.....	144
Les espoirs du baron.....	146
Entrevue entre Perchine et Ungern.....	147
Préparatifs de marche sur Kiakhta.....	149
Nouvelles entrevues entre Perchine et Ungern.....	150
La cruauté du baron : faits et légendes.....	153
Le cas Noskov.....	155
Préparatifs de la campagne militaire sur Kiakhta.....	157
Situation au moment où Ungern s'apprête à quitter Ourga.....	160
Ourga durant l'absence d'Ungern.....	162
L'avancée d'Ungern et les événements d'Altan-Bulag.....	163
Magsardjav.....	165
Le Djalkhantsa-Khoutoukhtou.....	166
Assassinat du vétérinaire Geï.....	168
Le chant du cygne.....	169
Le complot contre Ungern.....	171
Ungern, prisonnier des bolcheviks.....	176
Le procès.....	176
La légende.....	178
La cruauté du baron.....	179

Postface

Le baron Ungern-Sternberg à travers les textes et les imaginations.....	187
Bibliographie.....	207
Petite chronologie des événements survenus en Mongolie.....	213

Dmitri Perchine

*L'épopée du baron Ungern-Sternberg
en Mongolie*

*Mémoire d'un témoin sur le temps des troubles
en Mongolie-Extérieure (1919-1921)*

Dépôt légal 4^e trimestre 2010

ISBN 978-2-916180-10-6

Mise en page et cartes: Paul Royer
Cet ouvrage a été composé en Caslon Buch

Imprimé par la Nouvelle Imprimerie Laballery
N° d'imprimeur: 011016

LA LUTTE DU BARON UNGERN contre les bolcheviks a inspiré un assez grand nombre d'écrits. Son nom, désormais entré dans l'histoire, est déjà entouré de toutes sortes de légendes, les faits se mêlent aux fables et il est devenu difficile de faire la part des choses.

Ivan Serebrennikov, *La Grande Retraite*, Kharbine, 1936

« Quelqu'un de Kobdo raconta à l'auteur qu'Ungern vivait alors en solitaire et ne sympathisait avec personne; cependant, parfois, sans raison aucune, la nuit "il rassemblait soudain ses cosaques, traversait au galop la ville tout en poussant des hululements et fonçait vers la steppe comme pour chasser le loup. C'était incompréhensible. Ensuite il rentrait, s'enfermait et restait seul. Mais grâce à Dieu, il ne buvait pas. N'aimant pas parler, il était toujours silencieux. C'était comme si quelque chose lui faisait défaut". C'est ainsi, cela me revient à l'esprit à présent, qu'un certain Kriajev de Kobdo me parla d'Ungern. Plus tard, d'autres habitants de Kobdo apprirent à l'auteur qu'en 1914, dès la déclaration de guerre, le baron avait aussitôt rejoint le front et avait reçu pour sa vaillance l'ordre de Saint-Georges.

Quelque chose du Moyen Âge émanait du baron. Un atavisme légué par ses lointains ancêtres, les Chevaliers Porte-Glaive, s'exprimait en lui: comme eux, il avait le goût du combat et peut-être partageait-il avec eux une foi similaire dans le surnaturel, dans l'au-delà... Car Ungern était superstitieux. Même durant les campagnes militaires, il était accompagné de lamas sorciers et de devins. Beaucoup profitaient de ce point faible; parmi eux, on a parlé d'un certain Ossendowski, auteur d'un livre intitulé *Fable avec personnages ou Hommes, dieux et bêtes*. »

Dmitri Perchine

« Le témoignage de Dmitri Perchine est précieux. Non que cet antibolchevique convaincu ait fait preuve d'impartialité dans ses mémoires, ni tout su des informations dont disposait l'état-major d'Ungern, ni encore tout saisi des événements survenus en pays mongol entre 1920 et 1921. Mais par son jugement mesuré, son souci de noter de façon précise les rumeurs entendues (toujours signalées comme telles) et les faits dont lui-même fut le témoin oculaire, Perchine rend compte de la personnalité et de la brève carrière du général Roman von Ungern-Sternberg sous un angle moins exalté que celui auquel on est habitué. »

Dany Savelli

Campements d'été kazakhs au pied du Sodon Öndör Uul, massif de l'Altai, province de Bayan-Ölghii, Mongolie. © Marc Alaux.

ISBN : 978-2-916180-10-6



9 782916 180106

17 €